



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

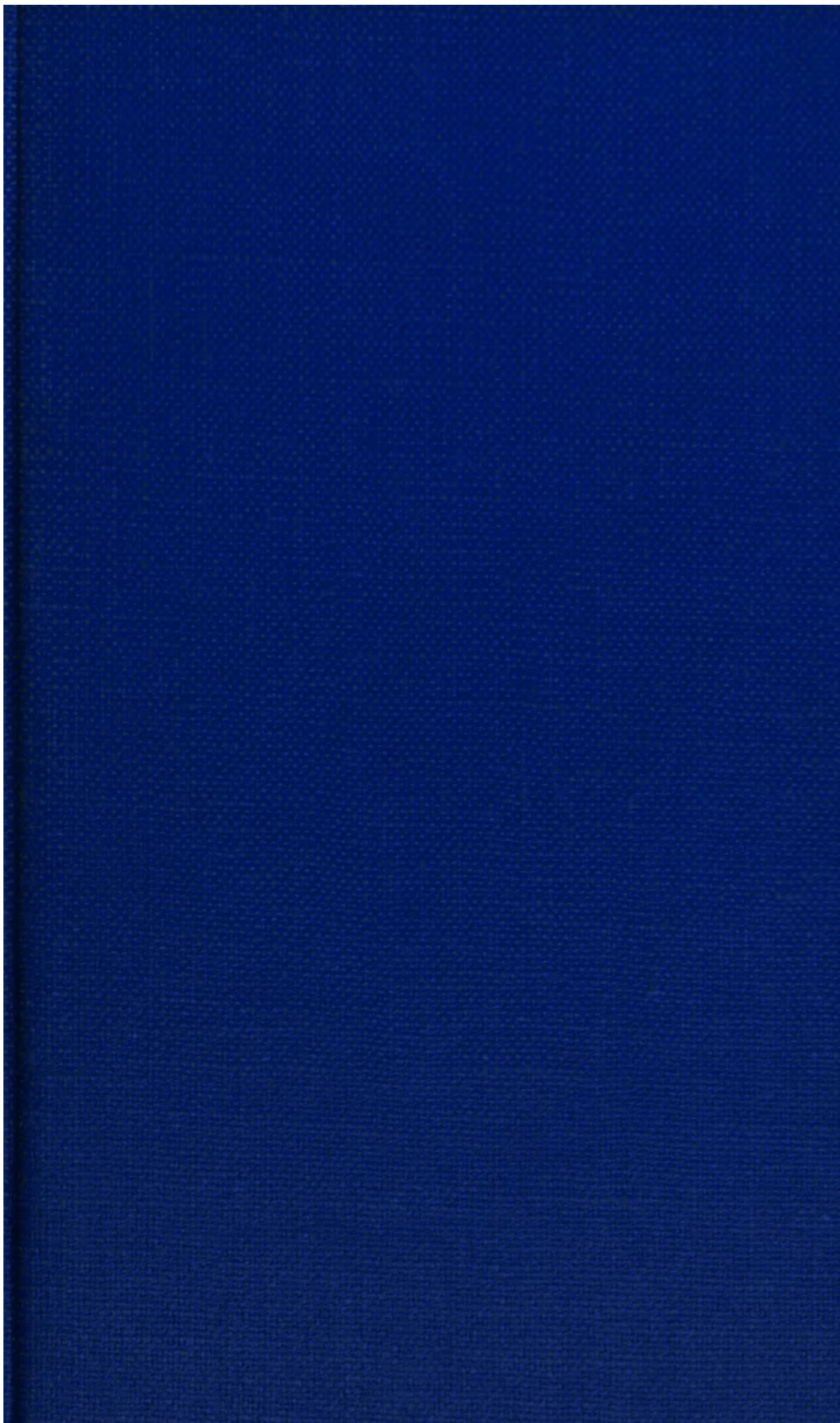
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



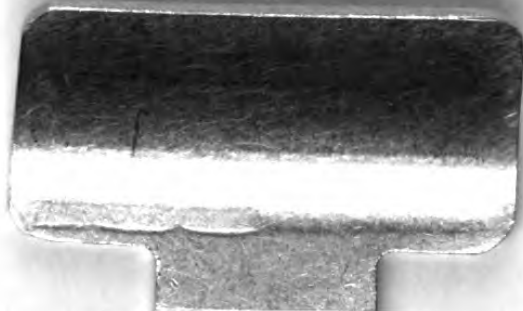
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



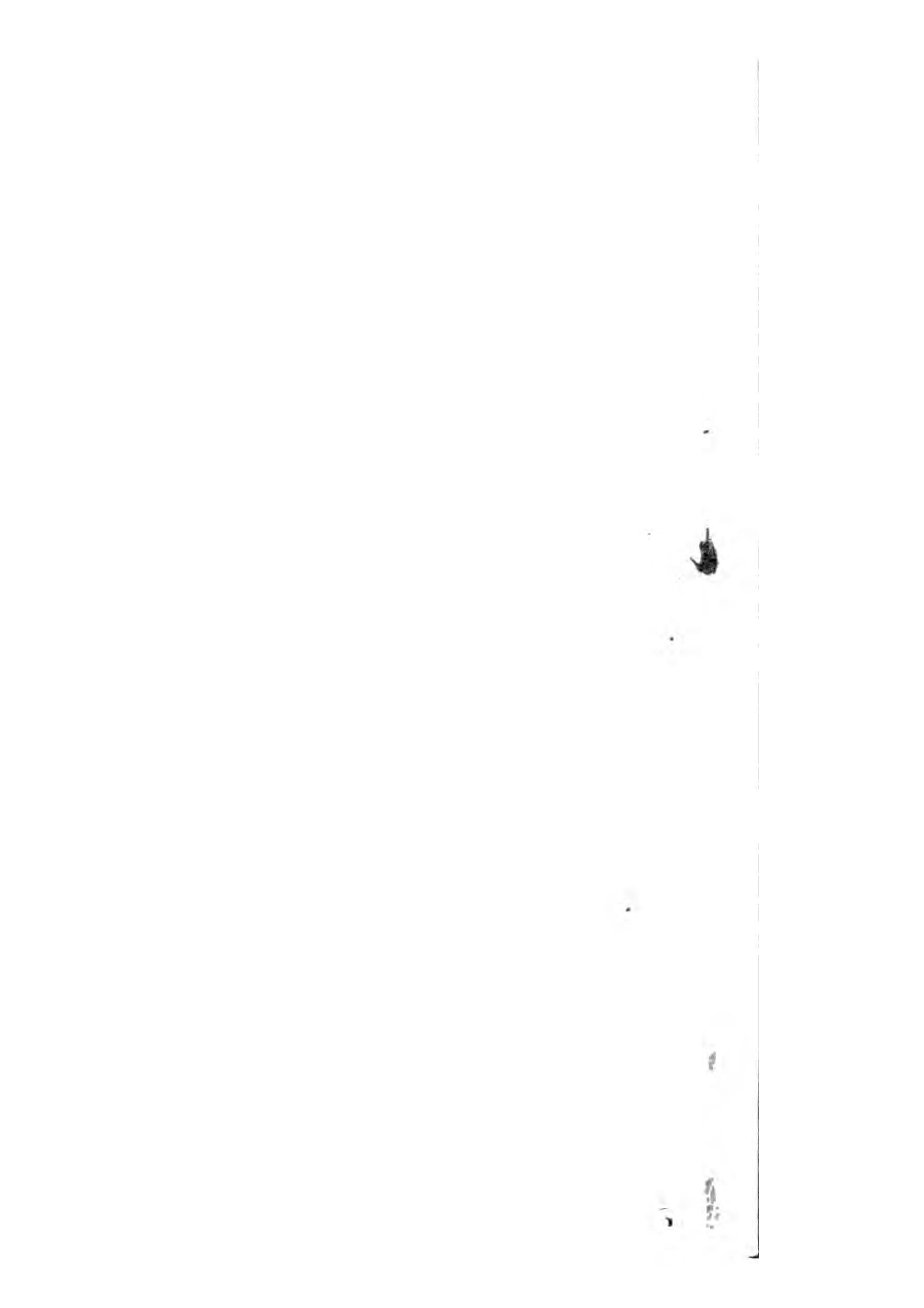


REF. 12 897

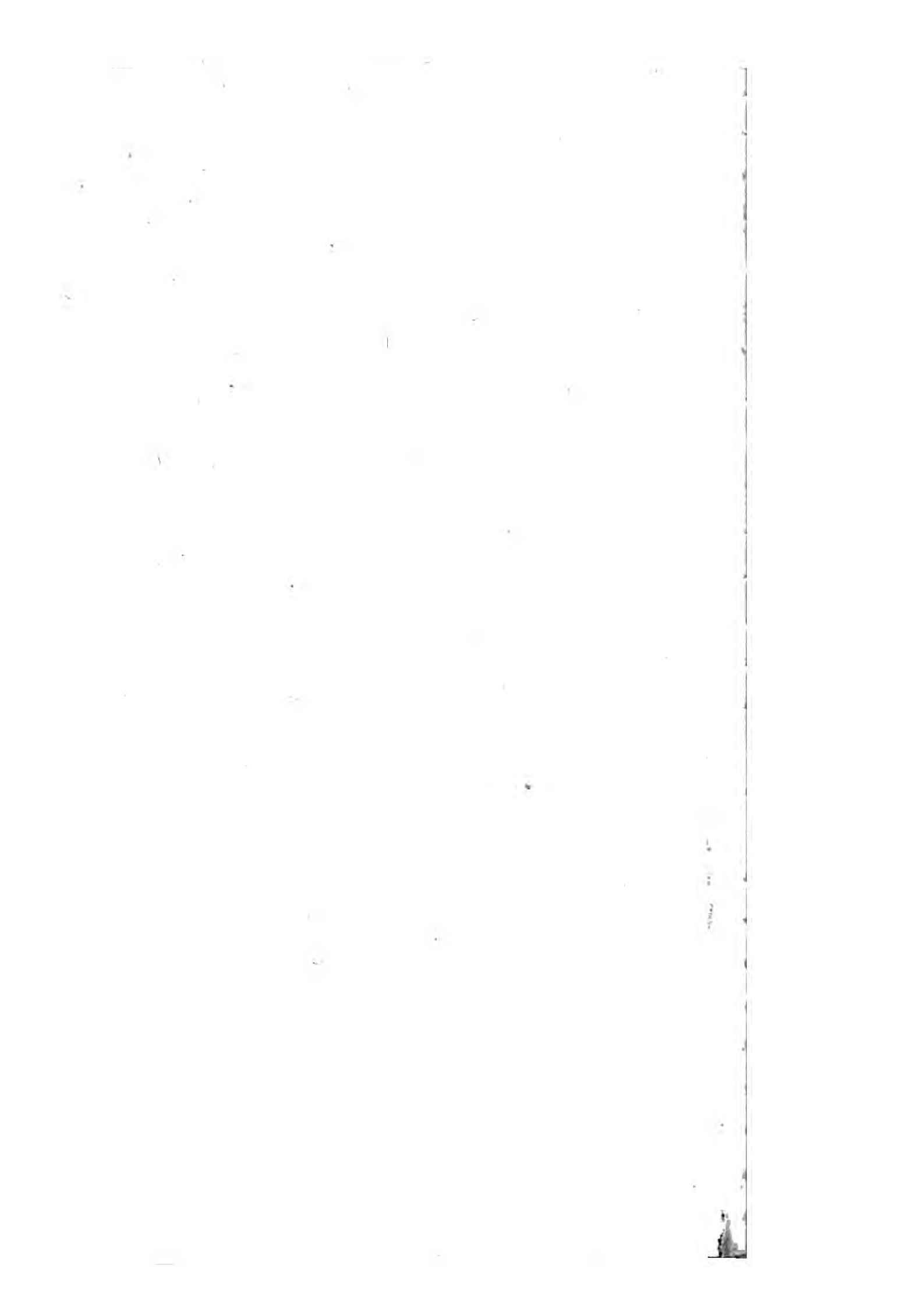
~~K/Z 5061 A. 1~~







**LE CANOT DES SIX CAPITAINES**



PAUL ARÈNE

---

LE CANOT

DES

SIX CAPITAINES

---

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

---

Tous droits réservés.





LE CANOT  
DES  
SIX CAPITAINES

---

I

LE NAUFRAGE DU SINGE-ROUGE

Le vent d'Est faisait rage autour du *Bigorneau*.

— Aveuglez les sabords ! commanda Lancelevée.

Aussitôt les sabords s'aveuglèrent : un faible jour, de seconde en seconde interrompu par l'assaut alternatif des vagues, arriva seul à travers l'épais cristal des hublots ; les six compagnons se rassirent et le festin continua.

— A votre santé, colonel !

— Messieurs, mes amis, je suis touché...  
mais ne m'appellez pas colonel.

On remplit les verres de nouveau :

— A votre santé, capitaine !

Et, radieux cette fois, Lancelevée salua et dit :

— Messieurs, capitaines, à votre santé !

Presque au même instant, et par les mêmes parages, un imperceptible petit yacht — le *Singe-Rouge* — battait de l'aile dans la tempête. Un homme se tenait à la barre ; le reste de l'équipage, deux hommes en tout, buvaient et trinquaient dans la cabine relevée en bosse sur le pont. Toutes les fois qu'il y a gros temps, les marins trinquent.

— A ton roman nautique ! disait l'un.

— A ta grande symphonie maritime ! disait l'autre.

— Aux mots goudronnés que tu collectionnes !

— Aux bruits de tempêtes que tu notes !

— Mettons à sec, puisque la prudence ordonne de délester le navire, cette vieille dame-jeanne vêtue d'osier tressé.

— Et laissons Fabien constater une fois de plus que la Méditerranée n'est pas bleue.

Soudain, Fabien, l'homme de la barre, cria :

— Terre !

— Quelle terre ?

— Antibes.

— Cap sur Antibes !

— Vous savez bien que je ne sais pas barrer, répondit Fabien.

— Trébaste, va barrer pour cet imbécile de peintre, dit au romancier le musicien qui lui-même s'appelait Miravail.

Arrivé sur le pont, Trébaste à son tour s'écria :

— Miravail, viens voir ! Miravail, jamais nous ne pourrons entrer dans Antibes.

— Et ça ?

— Depuis notre dernier voyage le port est devenu trop petit.

A cette invraisemblable nouvelle, Miravail haussant les épaules et murmurant : « Ils sont gris tous deux », quitta, non sans peine, son punch au kirsch, et sa cabine tout imprégnée d'une fine odeur de citron, d'alcool brûlé et d'amande amère.

Mais Trébaste avait dit vrai ; jamais, de mémoire de loup de mer, hallucination plus singulière :

En face d'eux, à travers la poussière d'eau, l'écume et les vagues, c'était bien Antibes que voyaient nos trois navigateurs, mais un Antibes plus petit encore que l'Antibes réel, lequel n'est pas grand ; un Antibes en raccourci, un Antibes de Lilliput. A part cela, même jetée et même port, et même phare crépi de blanc porté à bras tendu par le même môle.

— Allons ! pensa tout haut Miravail devant ce spectacle, il faut que je sois gris pour ma part. Pourtant, quand je suis gris, j'ai l'habitude de voir double ; or, c'est ici le contraire qui arrive.

Il était trop tard pour reculer. Mené grand train vent arrière, couché sur le flanc, sa quille presque à l'air et son foc labourant la vague, le *Singe-Rouge* faisait feu sur l'eau, comme disent les Antibois, et filait d'une incroyable vitesse vers le fantastique petit port.

— La barre à bâbord, droit sur le chenal !

Le *Singe-Rouge* enfila le chenal : arrêt subit, craquement sinistre. Du même coup, l'équipage se sentit jeté en l'air par le choc et cueilli au vol par la lame, tandis que le petit yacht, engagé de tout son avant entre le môle et la jetée, demeura

rait immobile et comme retenu dans la grosse pince d'un gros crabe.

— O mer bleue , voilà de tes coups ! soupirait le peintre en retombant. Puis il ouvrit les yeux, considéra le récif où les flots l'avaient roulé, et murmura :

— Récif bizarre ! on le dirait en bois. De plus, il sonne creux et sent la cuisine.

Hé ! du récif ?... Holà ! du récif ?...

A ce moment, juste sous ses pieds, le récif s'ouvrit en trappe ronde, et ruisselant, des algues dans les cheveux, pareil à Ulysse le jour de son naufrage, l'infortuné peintre dégringola...

## II

## L'ENTRE-PONT MYSTÉRIEUX

.... Dans le mystérieux entre-pont où six capitaines, dont un colonel, se rejouissaient autour d'une soupe de poisson.

— J'ai faim ! dit le peintre en manière de salut.

— Un naufragé... c'est un naufragé ! qu'on recommence la bouillabaisse.

— Faites-la double, insinua le romancier, qui s'insinuait lui-même par le trou d'homme resté ouvert.

— Et n'y épargnez pas les oursins, il en pousse autour de votre navire ! ajouta le musicien en montrant ses doigts tout hérissés de petites pointes comme une pelotte l'est d'aiguilles.

Le mot de navire flatta, paraît-il, l'amour-propre des habitants du *Bigorneau*, car Lancele-

vée, Saint-Aygous, Escragnol et Varangod en rougirent visiblement de plaisir. Mais celui d'oursin, prononcé à propos de bouillabaisse réveilla dans le cœur des capitaines Barbe et Arluc leur vieille querelle endormie.

L'art de la bouillabaise, comme tous les arts, a ses romantiques et ses classiques. Arluc, homme d'ordre et d'autorité, qui pour un rien en appelait au sabre, et qui, jardinant, grommelait : « Mon eucalyptus va trop loin, je lui supprimerai une feuille », du même ton que s'il eût commandé l'état de siège et qu'il se fût agi d'un journal ; Arluc tenait furieusement pour la bouillabaisse des anciens jours, la bouillabaisse aux six poissons, la bouillabaisse sans hérésie, celle que les premiers Antibois inventèrent jadis dans une calanque, après la pêche, entre trois pierres, sur un feu clair de brindilles de pin.

Barbe, au contraire (on le soupçonnait d'être républicain), sacrifiait volontiers, en fait de bouillabaisse, à l'esprit de désordre et de nouveauté. Il trouvait que quelques oursins ajoutés ne font qu'agrémenter son parfum, et ne se gênait pas pour le dire.

— Des oursins dans la bouillabaisse ? c'est bon cela pour des Parisiens.



— Parisien qui ne les aime pas !

— Capitaine Barbe !

— Capitaine Arluc !

Et déjà les favoris se hérissaient ; mais Lan-  
celevée coupa court à l'incident :

— Ne nous disputons pas à propos d'oursins, capitaines ; d'ailleurs ce n'est pas à des oursins que monsieur s'est piqué les doigts, c'est à des cactus, des aloès et des figues de Barbarie.

Cette judicieuse remarque eut l'art d'apaiser les deux capitaines ; d'autre part, elle dérouta fort nos trois naufragés.

Voyant autour d'eux des sabords et des hublots, des câbles roulés dans les coins, un tronçon de mât qui traversait la salle, des parois exactement vernies, avec des rames, des cartes et des harpons accrochés ; respirant partout l'odeur du goudron ; admirant la tenue exactement nautique des hôtes du *Bigorneau*, ils s'étaient crus jusque-là dans l'entre-pont d'un navire que la Providence aurait placé, juste à point pour les recevoir, au-dessous de leur involontaire cabriole. Mais quel étrange navire qu'un navire où tout le monde est capitaine, et qui navigue ainsi au travers des figues de Barbarie, des aloès et des cactus !

## III

## QUELQUES RÉCITS DE VOYAGE

Les trois naufragés n'eurent pas le temps de pénétrer ce mystère, non plus que celui du port d'Antibes subitement rétréci.

La bouillabaisse arrivait, fumante, et servie dans une de ces énormes nacres que les pêcheurs des mers latines emploient en guise de plats. Une vapeur safranée envahit la salle, laissant deviner, plutôt que voir, les morceaux blancs des langoustes et les morceaux plus bruns des rascasses sur les tranches de pain spongieuses et tout imbibées d'un jus couleur d'or.

Devant chaque convive furent placées des assiettes primitives en écorce de chêne-liège, toujours à la mode des pêcheurs latins, et le romancier, qui nota la chose pour son roman,

fit remarquer avec sagacité que c'était là un excellent système, vu qu'en cas de naufrage on pouvait se sauver sur la vaisselle.

— Ouvrez le feu, messieurs les naufragés, et faites comme à votre bord.

La recommandation était inutile.

— Vous, Escragnol, méfiez-vous de la langouste, mauvais pour la goutte, ça pique aux jambes.

— Mauvais pour la goutte et bon pour l'amour, interrompit le galant capitaine Varangod.

— Capitaine Varangod, méfiez-vous de l'amour !

Mais, en face d'une langouste, Escragnol et Varangod étaient inaccessibles à la crainte.

Le capitaine Barbe, toute querelle oubliée, piochait la bouillabaisse comme si elle eût été exclusivement composée d'oursins ; et le capitaine Arluc, comme si personne n'eût jamais songé à introduire des oursins dans la bouillabaisse.

Lancelevée semblait communiquer à la table entière quelque chose de son affectueux appétit.

— Ah ! quand j'avais de l'énergie, soupirait-il à chaque assiettée, j'aurais mangé en un repas quinze bouillabaises pareilles ; mais je n'ai plus

d'énergie maintenant ! Et, pour mieux prouver sa faiblesse, l'honnête homme donnait des coups de poing formidables qui faisaient tressauter les verres et se heurter les bouteilles.

Saint-Aygous, être bilieux, jetait bien entre temps aux naufragés certains regards de défiance.

Mais les naufragés avaient mieux à faire qu'à gober au passage les regards bilieux de Saint-Aygous.

Seule la bouillabaisse prédispose déjà qui s'en nourrit à de fortes gasconnades maritimes ; elle est pire arrosée de vin de la Gaude, cet amer nectar antibois.

Les trois naufragés mangeaient bien et buvaient sec, aussi quels récits, quelles aventures ! Tourmentes et typhons, le Maelstrom et les glaces, poulpes gigantesques et vastes serpents de mer, naufrages et sauvages, tout y passa.

C'étaient pourtant, comme on le verra par la suite de l'histoire, trois simples canotiers de Seine-et-Marne égarés en mer, et, certes ! bien reconnaissables à leur chapeau de paille orné d'une corne fantasque que surmontait un petit drapeau. Mais eux-mêmes se faisaient illusion en mentant, et les six capitaines ne demandaient pas mieux que de les croire.

— « Sur les côtes de Dahomey, où nous échouâmes, disait le musicien, il fit si chaud cette année-là, qu'on voyait les homards se promener rouges à point sous l'eau transparente des criques. »

— « Et le Spitzberg, le froid polaire ! reprenait en duo le romancier. Un jour de Noël, bloqués, par les glaces et les ours, dans notre cabane d'hivernage, nous voulûmes, en souvenir du pays, déboucher une bouteille de champagne, notre dernière ! C'était, remarquez-le, à côté d'un poêle chauffé à blanc, On décoiffe la bouteille, on coupe la ficelle, le bouchon saute, la mousse jaillit. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, capitaines ! mais à peine sortie, instantanément, la mousse se change en un flocon de neige, avec le bouchon en équilibre tout au bout. »

Mensonges épiques ! Mais le peintre les éclipsa en racontant son évason d'entre les mains de certains Océaniens antropophages :

— Nous étions deux, soupirait-il, voix émue, regard tourné vers le passé, nous étions deux ! Nos bourreaux décidèrent que mon compagnon serait mis en broche le premier. Non qu'il fût plus gras, au contraire ; mais il était Anglais, et les gourmets du pays préfèrent à tout les ma-

telots anglais, qui, généralement, sont parfumés au genièvre.

— Comme ici les grives?

— Précisément! Ce fut même ce qui me sauva...

— Écoutez! écoutez!

— Ce fut ce qui me sauva, disais-je; car à peine les membres du malheureux eurent-ils fini de descendre dans ces œsophages tatoués, que je vis, du cocotier où on m'avait lié, les monstres repus danser et rire, faire d'inexplicables gestes, esquisser des pas sans raison et, finalement, se rouler par terre, en proie à des convulsions épouvantables.

— Ils étaient empoisonnés?

— Ils étaient gris!... Oui, capitaines, saturé d'alcool et de gin jusqu'aux cheveux, futaille ambulante, éponge vivante, mon infortuné compagnon, mon matelot les avait grisés.

. Cependant la tempête semblait se calmer au dehors, le vent soufflait moins fort, les paquets de mer tombaient moins dru, et plus la tempête se calmait, et plus, grâce au vin de la Gaude, le *Bigorneau* semblait exagérer son double mouvement de roulis et de tangage.

— La suite! la suite! criaient les six capitaines suspendus aux lèvres de Fabien.

On but aux hardis marins, à l'équipage **du** *Singe-Rouge*. Fabien triomphant raconta **la** suite, et cela d'un tel accent de sincérité, avec une telle éloquence, qu'à la fin Lancelevée **ne** voulait plus l'appeler qu'amiral.

## IV

## LE BIGORNEAU ET LA CASTAGNORE

Au plus fort de l'enthousiasme, deux coups retentirent : toc ! toc ! frappés d'une main légère.

— Entre, Cyprienne ! dit Lancelevée.

Soudain, dans la paroi de ce navire étrange, une porte se révéla et plusieurs rayons de soleil, qui se pressaient au dehors depuis la fin de la tempête, voulurent entrer tous à la fois. Ebloui d'abord par leur irruption tapageuse. Fabien, de son œil de peintre, distingua bientôt une terrasse plantée de fleurs, une courge montée en treille avec ses fruits pendants, semblables à d'énormes 8 ; et, dans ce cadre imprévu, sur le fond joyeux du ciel déjà pur et d'une mer en-



core doucement agitée, mademoiselle Cyprienne Lancelevée qui, tout en saluant, se reculait devant la fumée de bouillabaisse et de tabac que ce mal appris d'entre-pont soufflait à son charmant visage.

— Trois naufragés !... mademoiselle ma fille !..

Mais, voyant ses hôtes stupéfaits de plus en plus, le bon colonel ajouta :

— Il paraît qu'on y a été pris tout de même, vous vous croyiez à un vrai bord... De la part de marins comme vous, l'erreur est flatteuse pour le *Bigorneau*.

A l'extérieur, le *Bigorneau*, comme l'appelaient nos six capitaines, était quelque chose d'inusité, d'ambigu, tenant le milieu entre la maison et le navire.

Cette maison, vernie et goudronnée, possédait des sabords au lieu de fenêtres, un pont au lieu de toit, des plats-bords au lieu de gouttières, et, en place de la cheminée, un mât de goëlette avec sa vergue, ses haubans, sa drisse et sa flamme.

Ce navire, bâti dans l'échancrure d'une îlette (c'est ainsi que là-bas se nomment les presqu'îles), et ouvert sur la mer par sa terrasse,

avait des trois autres côtés son pont et son toit au niveau du sol, ce qui, permettant aux lames de le recouvrir dans les gros temps, procurait à ses heureux possesseurs l'agrément sans danger des plus violentes émotions maritimes.

Du reste, une triple haie courroucée, ou plutôt une triple vague, un triple remous, un triple tourbillon de figuiers de Barbarie, de cactus et d'aloës l'entourait, de sorte que, même par le calme, cette bizarre construction avait l'air d'un navire en train de sombrer dans une tempête de plantes intertropicales.

Les naufragés admirèrent le *Bigorneau*. Ils durent encore admirer le petit port aussi pareil au port d'Antibes que la Troie en raccourci d'Andromaque — *parva Pergama!* — l'était à l'ancienne Troie, le petit port, cause innocente du naufrage, et dont l'avant historié du *Singe-Rouge* bloquait toujours le minuscule musoir; ils durent admirer enfin, à sec sur le quai, près d'une ancre énorme, le canot des six capitaines, la triomphante *Castagnore* pour qui le port avait été creusé et le *Bigorneau* bâti; tout cela, *Bigorneau*, port et *Castagnore*, création et propriété du *Cercle nautique*, fondé deux ans auparavant par Lancelevée et ses cinq amis, pour développer

dans la région antiboise le goût des choses de la mer.

Certes, depuis deux ans, l'entre-pont continental du *Bigorneau* avait été le théâtre de mainte joyeuse bouillabaisse où l'on buvait, entre capitaines, à la prochaine mise à l'eau de la *Castagnore* ; mais, hélas ! depuis deux ans, le port restait vierge et la *Castagnore* ne partait pas !

Quand venait l'heure de la mise à l'eau, toujours quelqu'un des capitaines se trouvait empêché : Saint-Aygous soignait ses oranges, Escragnol, ayant trop soupé, criait la goutte ; Varangod se déclarait faible sans oser avouer pourquoi ; Barbe ressentait quelques vagues atteintes rhumatismales, ou bien une forte colère avait subitement rouvert les blessures d'Arluc.

D'un autre côté, le règlement était formel : la *Castagnore* ne devait prendre la mer qu'avec son équipage au complet, les six membres du Cercle nautique ramant et mademoiselle Cyprienne à la barre. Bourgeois et patrons de barque commençaient à rire dans Antibes ; comment faire ? Mais patience ! Lancelevée, toujours vert, toujours à son poste, venait le jour

même d'être nommé président à vie dudit cercle, et, foi de colonel, non, de capitaine, maintenant les choses allaient marcher.

Car, vous l'avez deviné, ce n'est pas précisément par modestie qu'on a vu, au premier chapitre de cette histoire, Lancelevée repousser le titre de colonel, et préférer celui plus humble de capitaine. Pour un président de cercle nautique, officier de terre en retraite et qui veut jouer au loup de mer, colonel est une appellation gênante, quoique glorieuse. Colonel vous classe tout de suite son homme dans l'artillerie, le génie ou l'infanterie ; tandis que capitaine.. ah ! capitaine !... Avec capitaine, il y a moyen de se faire illusion.

— Capitaine de quoi ?

— De frégate sans doute.

Aussi, depuis que M. de Vauban a rebâti les remparts d'Antibes et fait de cette aimable petite ville, une ville de garnison ; depuis qu'une colonie s'y est établie, colonie toujours renouvelée de vieux soldats, attirés là par la beauté du ciel et la chaleur du soleil ; depuis que ces vieux soldats devenus marins à force de regarder la mer, et essayant d'allier le déhanchement maritime à leur vieille roideur militaire, ont pris l'habitude

de dire tribord et bâbord au lieu de flanc droit et flanc gauche, et de compter par nœuds leurs étapes ; Antibes est l'unique ville du monde où les capitaines retraités se félicitent de n'être que capitaines, et où les colonels ne veulent pas être appelés colonels.

## V

## UN PETIT PORT DE MER

C'est charmant, Antibes : un port, un môle, un phare, tout comme au *Bigorneau*, mais un peu plus grands cependant ; et d'agréables remparts s'élevant juste de ce qu'il faut pour offrir une belle vue aux promeneurs qui font leur tour quotidien des courtines.

Le petit phare est si petit qu'il n'éclaire guère que lui-même ; le môle n'embrasse de la mer que ce qu'une si petite ville peut en désirer ; le petit port ne reçoit que des tartanes, et, de temps en temps, un brick-goëlette que les gens du pays — bons Provençaux — appellent invariablement brigoulette.

Il y a une place à Antibes, la Grand'Place,

avec une vieille tour sarrasine qui, s'ennuyant toute seule derrière les maisons, regarde, par-dessus les toits, tout le long du jour, ce qui se passe de neuf au café de la Marine.

Et quel silence partout :

A peine troublé dans les rues par le soupir qu'arrache la brise aux frêles palmes de quelque dattier penché sur le mur d'un jardin ou l'auvent d'une épicerie, et par le bruit de l'eau des lavoirs qui jaillit limpide, et puis s'en va, coulant en ruisseaux au milieu des rues, s'ensanglanter, devant les fabriques de coulis, du jus des tomates pressées.

A la Porte marine, sur le pré de la Prud'homie, une chaudière fume, pleine de tan pour teindre en brun les voiles. Des filets sèchent étendus. Amarrées le long du quai, les tartanes restent immobiles au-dessus de leur immobile reflet. Un bateau entre, tout se révolutionne : les coques dansent, les mâts s'inclinent, et leur longue image s'en va serpentant dans l'eau claire avec une flamme rouge au bout.

Mais cela sans bruit, sans qu'un cordage crie, sans qu'un bordage grince, comme si Antibes tout entière, la ville et le port, craignait de donner l'éveil au crabe velu ou au poulpe que

guette là-bas ce vieux pêcheur, un roseau à la main et jambes nues dans l'eau.

Puis de jolis noms : l'*Ilette*, la *Gravette*, diminutifs bien choisis pour une petite ville qui ne rougit pas d'être petite ville; et partout quelque chose d'aimable et d'intime rendu plus intime encore par le contraste du ciel profond, de la grande mer, des Alpes immenses et de Nice dont on aperçoit là-bas, visible dans une brume d'argent, entre les Alpes et la mer, la longue ligne de maisons blanches.





## VI

## LA MÉDITERRANÉE EST-ELLE BLEUE ?

S'éloigner d'Antibes n'est pas facile. Le lendemain, quand on eut dégagé le goulet du *Bigorneau*, remis à flot, sans trop d'avaries, le *Singe-Rouge* et qu'après une tournée de tafia des îles il s'agit enfin de partir, Fabien prit à part ses deux camarades, et, se promenant le long de la grève, il leur dit :

— Mes chers amis, voici trois mois que, sur la foi de vos récits, je cours les côtes de Vintimille à l'Esterel, dans l'espoir de voir bleue une fois et de peindre bleue cette Méditerranée que tes romances (pardonne-moi ma franchise, Miravail !) et tes romans (excuse-moi, Trébaste !) prétendent à tort être bleue toujours. Or, je l'ai

vue successivement, suivant l'heure du jour, la disposition des nuages, l'état des vagues et du vent : laiteuse et blanche à faire croire qu'une cargaison de Lubin s'y était perdue ; métallique et polie comme une plaque de coffre-fort à la banque de Monaco ; noire comme si on y avait mis à tremper des notaires ; verte comme l'absinthe, chatoyante au soleil comme le dos grenu d'un lézard ; lumineuse et nacrée comme si toute la nacre de ses coquilles, et toutes les perles de ses huîtres y nageaient dissoutes par le caprice d'une Cléopâtre devenue déesse. Je l'ai vue en or, je l'ai vue en sang, toute de soleil et de corail ; je l'ai vue phosphorescente un beau soir.... mais jamais je ne l'ai vue bleue !

— C'est pourtant vrai, reprit le romancier.

— Absolument vrai ! affirma le musicien.

— Je continue, dit le peintre : Il y a deux jours, Brin-de-Bouleau, ma maîtresse et la vôtre (ne rougissez pas, je savais tout !), donc, Brin-de-Bouleau, il y a deux jours, ouvrant ses grands yeux, puis les refermant, avec cette adorable lenteur qu'elle met à dire des bêtises, déclara qu'à Nice, sur la côte, la mer ne pouvait pas être bleue, vu qu'il tombait trop de choses dedans, tandis qu'elle devait l'être là-bas, dans le large, plus près du

ciel. Les paroles de Brin-de-Bouleau sont des ordres. Nous louâmes un petit bateau immédiatement rebaptisé le *Singe-Rouge*, en l'honneur du héros grec si mal taillé qui orne sa proue. Bon vent, pas de lame... on part à la découverte de l'azur !

Brin-de-Bouleau était ravie, faisant sur tout mille questions enfantines : si la mer a partout des bords, et comment s'arrangent les poissons pour n'avoir pas soif, puisqu'ils vivent dans l'eau salée ? Mais vers midi, la houle survint et la fête se gâta. Saint-Honorat était en vue ; il fallut y débarquer Brin-de-Bouleau, qui pleura et fit une scène, nous rendant tous les trois responsables de son mal de mer, appelant notre promenade une amère plaisanterie, et déclarant qu'elle entendait ne retourner à Nice que par terre. Après avoir vainement essayé de faire comprendre à Brin-de-Bouleau ce que c'est qu'une île, nous nous résignâmes. Et maintenant nous voilà réduits à coloniser ce rocher désert, jusqu'à ce que Brin-de-Bouleau ait oublié son mal de mer ou qu'un isthme pousse à notre île comme une queue à une grenouille.

— C'est amusant, Saint-Honorat, dit le musicien.

— Oui, pour dormir toute la journée dans les myrtes sous prétexte de contre-point.

— Très amusant ! affirma le romancier.

— Sans doute, pour intoxiquer de romans malsains une brave fille, et lui faire croire que nous écumons la mer en pirates toutes les fois que le bateau va chercher une livre de sucre aux épiceries de Cannes ou du golfe Juan ! Bref, cela vous amuse, moi cela m'ennuie. Antibes est charmant...

— Mademoiselle Cyprienne, adorable !

— La belle malice ! De plus, au dire des capitaines, la mer est plus souvent bleue au *Bigorneau* qu'ailleurs. J'ai besoin de peindre ici, partez sans moi sur le *Singe-Rouge*.

— Parfaitement ! Et Brin-de-Bouleau ?

— Brin-de-Bouleau ! Vous lui conterez ce que vous voudrez. L'enfant croira tout, elle est si bête.

## VII

MADEMOISELLE CYPRIENNE ET MADEMOISELLE

BRIN-DE-BOULEAU

Et pourtant, non ! Brin-de-Bouleau n'était pas bête, ou plutôt elle l'était à sa manière, ce qui est une façon d'avoir de l'esprit.

Un matin, dans l'atelier où Fabien étudiait, on avait vu entrer une assez jolie fille, mais si frêle et si blanche, et tout ébouriffée de cheveux blonds qui venait se proposer pour modèle.

— Mademoiselle pose les boudeaux ? demanda un rapin facétieux.

— Je n'ai jamais essayé ? quoique ça, je les poserai bien tout de même.

L'atelier éclata de rire.

— Ici, mademoiselle, on ne peint que la figure. Mais allez chez M. Corot, il cherche des bouleaux pour son tableau du salon.

— Vous dites : M. Corot ?

Et la jolie fille s'en alla chez M. Corot à qui, gravement, elle raconta son histoire.

Chose qui n'étonnera personne, le bon peintre la reçut à merveille (ce babil d'oiseau l'amusait), et tout le temps qu'elle voulut il permit à Suzette de venir flaner dans son atelier deux ou trois fois par semaine, payant les séances et lui laissant croire qu'elle posait.

Ceci l'avait rendue très fière.

— Que fais-tu maintenant, Suzette ?

— Je pose des bouleaux chez Corot.

D'où le surnom de Brin-de-Bouleau, qui convenait on ne peut mieux à sa fine petite personne argentée, et les cartes vraiment curieuses qu'elle s'était fait graver :

## MADemoiselle SUZETTE

*dite* Brin-de-Bouleau

### POSE L'ENSEMBLE ET LE PAYSAGE

Brave Brin-de-Bouleau ! A part le vieux maître qui parfois, entre deux tableaux, lui par-

lait sérieusement, jamais personne, y compris les cinq ou six rapins pour qui elle s'imaginait poser le paysage, et Fabien qui leur succéda, jamais personne au monde n'avait daigné lui faire part d'une idée juste.

C'était une mode, au contraire, de bourrer son pauvre cerveau sans défense des notions les plus extravagantes. Et Brin-de-Bouleau acceptait tout avec confiance et sérénité. Aussi, devenue femme et presque grasse à dix-huit ans (on la devinait telle du moins sous les vêtements accusateurs et mollement drapés qu'elle portait par coquetterie de modèle), son corps tout entier semblait-il avoir embelli et fructifié aux dépens de sa tête, demeurée enfantinement petite dans une mousse de cheveux fous.

Mais on aimait ainsi Brin-de-Bouleau, et Brin-de-Bouleau s'aimait ainsi :

— Je suis bête !... Et puis après ? disait-elle.

Bien des lecteurs s'étonneront que Fabien ait pu si facilement oublier une aussi adorable personne. A cela, il faut répondre que Brin-de-Bouleau, nature affectueuse mais calme, ne prit jamais au tragique le fait très simple d'être oubliée.

D'ailleurs notre héros est peintre ; et, pour

les peintres, si le cadre est quelque chose en peinture, il est presque tout en amour. Fabien avait aimé Brin-de-Bouleau à Paris, et même dans ces coquets environs de Paris, où la musique du mirliton répond à la voix du rossignol, où toujours le parfum des feuilles et de l'eau se marie au parfum des fritures prochaines, Brin-de-Bouleau *faisait bien*. Mais à l'île Saint-Honorat, près de la mer, en pleins myrtes, vêtue comme on sait, et marchant toujours dans un nuage de cigarette, Brin-de-Bouleau *jurait* horriblement.

De même pour mademoiselle Cyprienne : Fabien, en l'aimant, aimait surtout Antibes. Sans Antibes, peut-être n'eût-il pas aimé Cyprienne, et sans la féérique apparition de Cyprienne sur la porte du *Bigorneau*. Antibes peut-être lui eût-il paru moins aimable. Était-ce l'amour, était-ce le soleil, qui dorait d'un jour si clair le petit port, les deux tours et la ville ?

Et puis Fabien avait une manie singulière : demeuré ingénu malgré sa folle existence, toute petite villa vue du chemin de fer, tout contre-vent vert mi-fermé, toute porte discrètement bourgeoise le faisait rêver d'amour paisible et de facile bonheur. Déjà une fois passant par



Antibes, il s'était dit : — Joli endroit ! je dois être amoureux de quelqu'un que je ne connais pas et qui habite là-dedans.

Ce quelqu'un se trouva justement être mademoiselle Cyprienne.

## VIII

## PEINTURES MURALES

Fabien avait besoin d'un prétexte pour ne pas quitter les Antibes.

La peinture le lui offrit.

Son naufrage, les aventures extraordinaires qu'il s'était données, celles plus extraordinaires encore qu'on lui soupçonnait, avaient fait du peintre navigateur l'idole des capitaines. Leur enthousiasme ne connut plus de bornes lorsqu'il proposa de décorer à l'huile, et gratis, de quelques sujets maritimes, l'intérieur du *Bigorneau*.

Le *Bigorneau* était bien un peu noir, éclairé seulement par l'œil de chat des hublots; mais

on y voyait, la porte ouverte. Et puis, à force de chercher la Méditerranée bleue, Fabien avait découvert que le Midi est blanc, que le ciel y est d'argent, les ombres mêmes transparentes, ce qui lui permettrait, sans faillir à l'art, de faire ses décorations très claires et visibles encore au demi-jour.

Fabien s'installa donc au *Bigorneau*, fermé pour tous jusqu'à nouvel ordre ; au *Bigorneau*, si près d'Antibes et plus près encore de la petite villa barbouillée d'ocre, où souriait parfois à une fenêtre du rez-de-chaussée, dans les pompons odorants des cassiers, l'aimable Cyprienne Lancelevée ! et, le cœur plein d'amour, il se mit à l'œuvre, mais d'une telle ardeur que ses pinceaux et sa palette durent en être fort étonnés.

Sur la paroi du fond, au milieu d'un encadrement fait de câbles enroulés, d'ancres, de rames, de tridents, de porte-voix et de longues-vues, il peignit en six médaillons les portraits des six capitaines :

Lancelevée, la main étendue dans l'attitude du commandement ;

Escragnol, appuyé sur une langouste ;

Varangod, souriant et doux ;

Arluc, agité de sa perpétuelle tempête ;

Barbe, perdu dans un rêve qui devait être peuplé d'oursins.

Tous regardant la mer et peints de face; mais de trois quarts seulement l'aigre figure du peu sympathique Saint-Aygous.

A droite et à gauche, dans quatre panneaux, Fabien, d'un pinceau que l'amour guidait, brossa ce que nous appellerons l'épopée du *Bigorneau* et de la *Castagnore*.

D'abord l'îlette déserte et nue, des rochers tranchants, sans verdure, que hantent seuls le poulpe et le crabe *pelous*; un ciel bas, la lame blanchissant aux pointes; et calmes, en silhouette sur l'horizon marin, les six capitaines réfléchissaient aux destins de cette terre par eux conquise.

En face, la même îlette, mais joyeuse sous un ciel joyeux; l'îlette avec son port, son *Bigorneau*, telle que l'avait faite le génie des six capitaines. Les six capitaines se félicitaient. Dans le lointain apparaissait Antibes, Antibes dont le *Bigorneau* n'est que la miniature et qui, par une flatterie de la perspective, semblait lui-même être la miniature du *Bigorneau*.

Dans les troisième et quatrième panneaux furent représentées à l'avance, mais on ne ris-

quait rien à cela, les futures prouesses de la *Castagnore* : En mer, pavillon au vent, couverte d'écume et fendant les flots en fureur sous l'irrésistible impulsion des six capitaines, tandis que les gabians, de leurs ailes blanches, rasant l'eau, et que les navires voiliers effrayés rentrent au port, à sec de toile; puis amarrée dans une calanque, le repos après la tempête! avec quatre capitaines pêchant, et deux autres, Barbe et Arluc, en train de préparer la bouillabaisse.

Restait la porte; Fabien l'entoura de poissons argentés et d'algues vertes. Mais au-dessus, dans le trumeau vide, qui peindre? sinon la joie du lieu, la bien-aimée de tous, l'adorable mademoiselle Cyprienne.

Ce fut le plus charmant et le plus long aussi de l'ouvrage. Fabien avait fait le reste en quelques jours, ce seul portrait lui prit un aussi long temps que tout le reste. Que voulez-vous? il y avait une telle variété de tons sur cette peau transparente et brune, toujours prête à rougir; de tels jeux de lumière dans ces cheveux noirs dorés par places, tant de paillettes dans ces yeux bleu sombre; et, sur ces lèvres méridionales, tant de façons diverses de sourire, qu'il fallait bien choisir, comparer...

La porte ouverte laissait voir la mer ; sous les courges en fleur, le bon Lancelevée fumait sa pipe ; mademoiselle Cyprienne, tout en posant, brodait ; Fabien peignait, peignait, peignait, et les heures s'écoulaient délicieuses.

## IX

## PARFUMS ET FLEURS

Fabien et Cyprienne semblaient heureux.

Ébauché avec le portrait, leur innocent roman d'amour, en même temps que lui, prenait figure. Choses et gens, tout souriait dans le *Bigorneau*. Seul Saint-Aygous ne souriait pas ; Saint-Aygous grommelait tout bas de ce qu'il appelait un tas de *micmacs*, et faisait de plus en plus froide mine.

Simple nuage dans un ciel pur ! mais sur les côtes qu'habitent nos héros, un nuage gros comme une orange apporte souvent le mistral.

Ce Saint-Aygous (le petit Saint-Aygous, comme on disait entre amis) n'était pas précisément capitaine, ou plutôt, s'il l'était, il devait l'être de naissance, n'ayant, au su de personne, jamais servi. Seulement, il s'était fait, dès le collège,

l'habitué fidèle du café où la cité antiboise réunit chaque soir sa colonie de vieux guerriers; bien reçu d'eux à cause de sa naïve admiration, il avait fini, vers trente ans, par se croire vieux guerrier lui-même. On le laissa croire.

Ravi de tant d'honneur, à trente ans, il traînait la jambe; à trente-cinq, il avait la goutte; à quarante, âge où le trouve ce récit, vous auriez pu l'entendre se plaindre d'anciennes blessures.

Conduit par son étoile, Saint-Aygous s'était trouvé là le jour où Lancelevée et quatre capitaines parlaient de fonder le cercle nautique. Un sixième manquait, Saint-Aygous s'offrit, on l'accepta, et Saint-Aygous fut depuis, dans Antibes, capitaine pour tout de bon.

A part les campagnes qu'il n'avait pas faites et les blessures qu'il n'avait pas reçues, rien ne le distinguait des autres capitaines. Ses revenus eux-mêmes n'étaient pas des revenus et semblaient plutôt, grâce à leur fixité, une pension de retraite que le sol et le soleil antibois lui auraient payée tous les semestres.

Saint-Aygous n'était pas précisément rentier. Il n'exerçait aucune des paisibles industries que ses concitoyens exercent. Il n'avait pas de moulin à huile, il ne salait pas d'olives, il ne séchait



pas de figues, il ne menuisait pas des cannes avec la palme des dattiers, il ne distillait pas la liqueur locale en macérant au soleil des baies de myrte dans de la vieille eau-de-vie, il ne combinait pas cette exquise saumure noire, le *pey-sala*, bouilli d'imperceptibles petits poissons triturés, qui jadis, sous le nom de *garum*, faisait se poulécher les babines romaines, il ne pressurait pas les tomates comme fabricant de jus de tomates, ni les étrangers comme propriétaire de villas...

Saint-Aygous, pour fortune, possédait, au quartier de la Badine, un tout petit clos précédé d'un tout petit pavillon.

Dans le pavillon s'arrêtaient, du matin au soir, les passants encouragés par une enseigne accueillante ; dans le clos, 110 orangers épanouissaient leurs fleurs au soleil et mûrissaient leurs fruits à la brise marine. Chaque jour, une vieille femme, armée d'une courge creuse taillée en longue cuiller, versait au pied de chaque oranger, avec une religion toute chinoise, l'humble mais féconde offrande laissée dans le pavillon par les passants de la veille ! et voyez les mystères du circulus :

Le parfum des fleurs ne semblait que plus

doux, la saveur des fruits plus exquise. Les cent dix orangers, à dix francs par pied et par an, rendaient, tant en fruits qu'en fleurs, onze cents francs, la vieille femme une fois payée ; et tandis que dans le Nord, avec des lieues de forêt, un homme peut se trouver pauvre, Saint-Aygous, avec ses cent dix orangers et son pavillon, portait des souliers de toile en tout temps, des pantalons blancs et des vestes courtes, et se promenait de la ville au *Bigorneau*, un parasol sous le bras et coiffé d'un chapeau manille baissé sur les yeux et relevé sur la nuque, ce qui, dans Antibes et tout le long du littoral, est l'apanage de la richesse.

Saint-Aygous, jusque-là, n'avait guère regardé mademoiselle Cyprienne. Mais, devinant Fabien amoureux d'elle, il s'était dit : -- Pourquoi lui et pas moi ? et son besoin d'aimer avait éclaté subitement comme un vieil obus qu'on dévisse.

Aimait-il Cyprienne, l'homme du clos et du pavillon ? Non pas ; il eût aimé de même toute autre femme, Mais il était jaloux de Fabien, et cette jalousie sans motif allait le conduire jusqu'au crime.

Voici comment.

## X

## LA BOUÉE-POSTE

A l'extrémité sud du continent américain se balance, dans l'agitation perpétuelle des flots, une bouée rendue célèbre par maint récit de voyage. Les navires y jettent leurs lettres en passant, d'autres navires les recueillent. C'est la bouée-poste du cap Horn, dépôt sacré, gardé inviolablement par la solitude et la tempête.

Lancelevée, ayant lu quelque part cette histoire de bouée-poste, voulut que le *Bigorneau* eût sa bouée-poste, lui aussi. Une courge vide, surmontée d'une boîte peinte en blanc, fit l'affaire. La courge et la boîte furent coulées sur ancre à quelques mètres en avant de l'ilette. Un câble amenait à terre l'appareil flottant; et le facteur qui fait le service des villas du cap avait l'obli-

geance, quand besoin était, de tirer le câble et de déposer dans la boîte les paquets ou les lettres adressés au *Bigorneau*.

Saint-Aygous, dont c'était la charge, faisait régulièrement la levée. Mais, à part le samedi, jour des publications maritimes, lesquelles, pour peu que la mer fût gaie, arrivaient trempées d'eau de mer et maritimes d'autant plus, la bouée-poste en général ne recélait guère que quelques débris apportés par l'eau : éponge arrachée des côtes de Sicile ou d'Afrique et revêtue encore de son enveloppe gélatineuse, brin de corail venu de Corse, pierre ponce rejetée par le Vésuve ou le Stromboli, et parfois aussi un petit crabe demeuré prisonnier après s'être témérairement glissé par le rictus en tirelire de la boîte.

Un matin cependant, à la prime aube, Saint-Aygous, en train de promener ses amours rentrées et ses fureurs jalouses, vit une voile qui, sortant de la brume, rasait l'îlette, stoppait un instant devant la bouée-poste, puis, continuant sa bordée, allait disparaître au large dans les reflets du soleil levant. Si rapide qu'eût été l'apparition, Saint-Aygous avait reconnu le *Singe-Rouge*

La boîte ouverte, il trouva une lettre ; la lettre était cachetée de rouge, timbrée de rouge à l'effigie du *Singe-Rouge*, et portait l'adresse de Fabien. Pareil à un presse-papier en bronze japonais, un crabe dormait dessus ; Saint-Aygous captura le crabe, ce qui était son droit, mais il eut le tort de violer la lettre.

« Mon cher Fabien (disait cette lettre, d'ailleurs fort mal orthographiée), mon cher Fabien, c'est des bêtises tout ça, et je sens bien que tu me trompes. Je pleure depuis ton départ. Cependant je te suis fidèle, Trébaste et Miravail me laissent seule tout le temps. Ils sont pirates, ils s'en vont écumer les flots, puis rapportent des provisions. Moi j'ai toujours peur des gendarmes, mais ils me disent qu'il n'y a pas de gendarmes sur l'eau. Sans le mal de mer, je serais déjà allée arracher les yeux à ta demoiselle Cyprienne, et puis lui expliquer que tu fais le navigateur et que tu ne sais pas seulement ramer. Tu te rappelles, à Chennevières, quand nous avions un canot, c'était moi qui ramais toujours, et toi, avec ton crayon, tu faisais celui qui cherche des motifs, à preuve que je me suis doublé les biceps et qu'il m'a fallu rester six mois sans poser parce que je manquais d'élégance. Mais

tout cela n'est pas une raison pour me traiter comme tu me traites. Je vais me venger. Méfie-toi.

BRIN-DE-BOULEAU.

Dans cette lettre ingénue, comme une guêpe dans une fleur, s'en cachait une seconde, sévère et d'aspect officiel :

*Ile Saint-Honorat, calanque des fenouils.*

Les soussignés, Trébaste et Miravail, pirates à bord du *Singe-Rouge*, s'étant, sur l'ordre de l'amirale Brin-de-Bouleau, constitués en cour martiale à l'effet de juger et condamner le sieur Fabien, peintre pirate déserteur ;

Considérant que ledit Fabien s'est fait débarquer au *Bigorneau* de l'îlette sous prétexte que la Méditerranée doit être plus bleue là-bas qu'ailleurs, mais en réalité pour lier commerce d'amitié avec des bourgeois anthropophages ;

Considérant au surplus que huit jours suffisaient à un peintre, même de talent médiocre, pour constater la quantité d'azur que peut tenir en suspension la susdite mer ;

Sommons le dit Fabien de se présenter dans les 24 heures au mouillage du *Singe-Rouge*, à

défaut de quoi ils se verraient obligés de sévir, conformément aux lois et règlements librement consentis par lui et jurés entre les pattes dudit Singe.

Ont signé :

MIRAVAIL, TRÉBASTE.

Et plus bas :

L'AMIRALE BRIN-DE-BOULEAU

— Des pirates ! je m'en était toujours douté...

Aussi indigéré de romans maritimes que pouvait l'être Brin-de-Bouleau, Saint-Aygous prit comme elle très au sérieux la mauvaise plaisanterie imaginée par Miravail et Trébaste pour charmer leur exil à la calanque des fenouils.

Bien plus, espérant, grâce à son indiscrete découverte, perdre son rival à la fois dans l'esprit du père et dans le cœur de la fille, il communiqua à Lancelevée la pièce qui convainquait Fabien de piraterie, et s'arrangea pour laisser tomber adroitement la missive de Brin-de-Bouleau dans une petite anse où mademoiselle Cyprienne avait coutume de venir tous les jours avant dîner, chercher, du bout de son ombrelle, des brins de corail dans le sable.

— Mille sabords ! s'écria Lancelevée, d'un ton plus belliqueux qu'indigné, à la lecture du firman des pirates.

Quant à mademoiselle Cyprienne, en trouvant la lettre de Brin-de-Bouleau, elle devint subitement aussi rouge que le cachet rouge de l'enveloppe, aussi rouge que le fragment de corail trouvé tout à l'heure, et qu'elle laissa tomber d'entre ses doigts.



## XI

## UN MARIAGE AU CLAIR DE LUNE

Cette double trahison précipita les événements, mais dans un sens tout opposé à ce qu'avait espéré l'astucieux Saint-Aygous.

Loin d'en vouloir à Fabien d'être pirate, Lancelevée sentit son affection redoubler à l'endroit d'un jeune homme exerçant sur l'eau un métier devenu si rare.

Toute la journée, il tourna autour de lui, désirant et n'osant interroger. Le soir, il fit un discours aux capitaines :

— Capitaines... grande nouvelle... il y a un pirate parmi nous !

A cet exorde prévu, les capitaines, moins Saint-Aygous, sourirent ; car Lancelevée, n'y pouvant tenir, avait déjà confié à chacun d'eux

en particulier le secret qu'il venait leur raconter à tous ensemble.

— Quoi ! un pirate ? un vrai pirate ? s'écrièrent-ils néanmoins, d'un ton de réprobation affectueuse.

— Oui, capitaines, un vrai pirate, qui écume la mer, qui ravage les côtes, qui cache sa voile barbaresque, comme aux beaux jours passés hélas ! où des Sarrasins, des Kabyles, tenaient garnison à Monaco ! Mais que dis-je, un pirate ? trois pirates, capitaines ! Nous connaissons trois pirates ! *Le Bigorneau*, entre-pont modeste, a reçu trois pirates dans ses murs, trois pirates probablement souillés de crimes ! Maintenant, il en abrite un encore qui vient chaque nuit, sur ce hamac, bercer ses rêves ensanglantés... Et nous ne rougirions pas ?

Saint-Aygous croyait avoir réussi et rayonnait ; mais la suite du discours le détrompa :

— ... Nous ne rougirions pas ? Ah ! rougissons, capitaines !... Nous ne rougirions pas de voir, depuis deux ans, la *Castagnone* moisir sur sa quille ? Nous ne rougirions pas de rester ici, immobiles et regardant la mer de loin, comme un tas de crabes à qui des gamins ont cassé les pattes, tandis que les courses se préparent et

que la piraterie a l'œil sur nous ? Nous sommes donc des marins pour rire, et quelle opinion doivent avoir de nous ces forbans ?

Ainsi, capitaines, réunion demain. Pas de rhumatisme, pas de goutte, pas de querelle. Que la *Castagnore*, quand luira l'aube, reçoive le baptême d'eau salée, et, au soleil levé, tout le monde sur le pont ! J'ai dit.

— Vive Lancelevée !

— Vivent les pirates !

Les capitaines trinquaient, debout. L'enivrement était au comble ; jamais pareil vent d'enthousiasme n'avait soufflé sur le *Bigorneau*.

A minuit, on se sépara.

— Fichus matelots tout de même, murmura Lancelevée en voyant s'éloigner les capitaines, il serait bon de leur donner un grand exemple !

Alors Lancelevée coiffa un foulard, se roula dans une couverture, puis s'exaltant à la vue du ciel, de la mer, il marcha vers la *Castagnore*, et s'écria d'une voix héroïque :

— Cette nuit, je veux coucher à mon bord !

Il y coucha.

Cependant, à la même heure, Fabien amoureux et confiant rentrait de la ville ; mademoiselle Cyprienne quittait la maisonnette

couleur d'ocre et se dirigeait vers le *Bigorneau* de l'îlette, sous le prétexte d'aller chercher son père, mais avec le vague espoir de rencontrer Fabien ; et Saint-Aygous, ses collègues lâchés, revenait sur ses pas pour espionner Fabien et Cyprienne.

Décidément, rien ne réussissait à ce malheureux Saint-Aygous. Car si, d'un côté, Lancelevée n'était pas fâché d'avoir un forban pour hôte, de l'autre, mademoiselle sa fille se pardonnait presque d'être aimée d'un mauvais sujet. Les filles sont ainsi ! D'abord sa colère avait été grande contre mademoiselle Brin-de-Bouleau qui se permettait de tutoyer M. Fabien. Puis, réfléchissant, elle se demanda comment pouvait bien être faite pareille demoiselle. Fine et brune, elle se l'imagina grassouillette et blonde (telle, ou peu s'en faut, qu'elle était), très jolie, sans doute, vu le bon goût de Fabien, et bientôt elle fut fière, mon Dieu oui ! de se savoir préférée à une aussi agréable personne.

Était-elle vraiment préférée ? Il s'agissait de savoir, et cela tout de suite, sans attendre au lendemain. Il s'agissait tout de suite d'accabler Fabien de reproches et de l'interroger à l'endroit de cette Brin-de-Bouleau qui avait un si

drôle de nom et une si drôle d'orthographe. Raisons sans doute insuffisantes pour qu'une petite bourgeoise bien timide fit à son amoureux la surprise d'une rencontre de nuit. Mais le cœur de Cyprienne était si pur ! et ces nuits de Provence sont si claires, qu'un rendez-vous de nuit à Antibes devient innocent comme un rendez-vous de jour.

— Monsieur !... monsieur Fabien, j'aurais buelque chose à vous dire...

Fabien tressaillit, il n'osait pas croire à son bonheur. Pourtant il prit Cyprienne par la main, et tous deux, sans parler, allèrent s'asseoir sur le plat-bord du canot au fond duquel Lancelevée, après avoir contemplé les étoiles, commençait à sommeiller.

Lancelevée qui, dans la vie de tous les jours, n'aurait pas versé le sang d'un moineau, était féroce à ce moment. Il se croyait pirate ; il rêvait abordages et massacres ; il se voyait habillé en Turc, la hache à la main, avec le fidèle Fabien. Autour d'eux, la mer était rouge !

Un léger bruit interrompit ce doux rêve.

— Mille sabords ! s'écria le capitaine, est-ce qu'on ne pourrait pas aller s'embrasser plus loin ?

Et se redressant sur son séant, il reconnut Cyprienne et Fabien !

Un foulard indien enveloppait les cheveux gris du capitaine, et le foulard lui-même empruntait quelque chose de majestueux à la grandeur du paysage et à la gravité des circonstances.

D'abord, Lancelevée voulut maudire, en père classique. Mais à moitié endormi encore et très ennuyé de ce drame familial qui venait ainsi se jeter au travers de ses rêves nautiques, le brave homme ne trouva que la force d'ajouter :

— Malheureux ! vous, un ami ! vous, un pirate ! avoir déshonoré ma fille !

Fabien protestait, Cyprienne lui mit sa main mignonne sur la bouche ; et le fait est qu'elle avait ainsi, toute troublée au clair de lune, l'air le plus gracieusement déshonorée du monde.

— Après tout, c'était votre droit ! vous êtes pirate, je ne peux pas vous en vouloir, reprit en soupirant l'infortuné père. A votre place, je l'eusse peut-être enlevée.

Puis il ajouta, non sans noblesse :

— Acceptez sa main, Fabien, je vous l'accorde... puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement.

Il y avait certes moyen encore de faire autrement. Mais, ~~cette~~ fois, ni Cyprienne ni Fabien ne protestèrent.

— Je passe la nuit à mon bord. Mustapha... non, Fabien, reconduisez votre fiancée, ajouta le bonhomme que le sommeil reprenait.

Il leur donna sa bénédiction ; et, ses devoirs de père accomplis, il se recoucha dans son canot et dans son rêve.

Blotti entre un aloès et un cactus de l'enceinte du *Bigorneau*, doublement poignardé dans son amour et dans sa chair, Saint-Aygous avait tout entendu.

## XII

## IL Y A UN SORT SUR LA CASTAGNORE

Le lendemain, quand les étoiles pâlirent et que parut le petit jour, un homme, Saint-Aygous, épiant le réveil du colonel, rôdait autour de la *Castagnore*.

Au bruit de ses pas sur le sable, le colonel se réveilla.

— Qui vive ?

— Saint-Aygous !

— C'est bien, très bien : toujours le premier !

Ce disant, le colonel voulut se relever, mais il se sentit mal en point, roide comme un linge gelé, et retomba tout de son long en soupirant :

— Sacré nom de D... ! mon rhumatisme !

— Capitaine... voyons, capitaine...



— Saint-Aygous, laissez-moi jurer ; il y a un sort jeté sur la *Castagnore*... La *Castagnore* ne partira point... Au vent de la mer, sous la rosée nocturne, mes rhumatismes sont revenus.

Tout en l'aidant à enjamber le bordage et à prendre terre, Saint-Aygous essayait de le consoler :

— Ce ne serait rien, une simple fraîcheur, l'affaire d'une semaine au plus...

— Mais, malheureux, une semaine ! et nous sommes à quatre jours des courses.

— En effet, capitaine, je ne songeais pas à cela... Oui !... décidément,.. il y a un sort jeté.

Puis, souriant avec malice et comme éclairé d'une inspiration soudaine, Saint-Aygous ajouta :

— Capitaine, une idée ! — Laquelle, Saint-Aygous ?

— Tout peut s'arranger encore, puisque vous mariez votre fille...

— Comment ! je marie ma fille ?

— Mais sans doute, avec M. Fabien.

— En effet, avec M. Fabien... oui, c'est cela, je marie Cyprienne, répéta le capitaine qui, dans la première émotion de son rhumatisme, avait parfaitement oublié les événements de la

nuit, je marie Cyprienne avec Fabien, après ?

— Fabien est marin ?

— Comme la mer. Parbleu, un pirate !

— Qui vous empêche, provisoirement, de le mettre à votre place ?

— Et nos règlements, Saint-Aygous ?

— Nos règlements interdisent notre bord aux étrangers. Mais Fabien n'est plus étranger, Fabien est de votre famille.

— Embrasse-moi, Saint-Aygous. Tu me sauves l'honneur.

Le bon Lancelevée et l'astucieux Saint-Aygous s'embrassèrent.

Ce matin encore, faute d'un rameur, la *Castagnore* ne partit pas. Mais le soir, au *Bigorneau*, sous la courge à ce moment fleurie, et dont les vastes fleurs en cornet qui, pour la circonstance, oublièrent de se fermer, brillaient dans la nuit, parmi les lanternes suspendues, comme d'autres lanternes jaunes, les capitaines, sur la proposition de Saint-Aygous, acclamèrent Fabien septième capitaine et commandant provisoire de la *Castagnore*.



## XIII

## CE QU'UNE LANGOUSTE PEUT CONTENIR

Vous devinez le plan de l'astucieux Saint-Aygous : — Je me suis trompé, s'était-il dit, lorsque j'ai présenté Fabien comme pirate ; le vieux Lancelevée est tellement épris d'art maritime qu'il donnerait avec plaisir sa blanche Cyprienne à un négrier.

Mais Fabien est un pirate étrange, il ne sait pas ramer, la lettre de Brin-de-Bouleau le prouve. Étalons au grand jour l'incapacité nautique de ce peintre. Lancelevée évidemment refusera sa fille à un gendre qui ne rame pas.

Le plus fort semblait fait, Lancelevée se trouvait invalide et Fabien le remplaçait. Il ne s'agissait plus que de mettre la rame aux mains de

Fabien ; pour cela il fallait que la *Castagnore* prît la mer avant le mariage, mais ce n'était pas chose facile, on le sait, que de faire prendre la mer à la *Castagnore*.

Trois jours séparaient des courses ; par quels moyens maintenir à la chaleur voulue, trois jours durant, l'enthousiasme des capitaines ? Par quels moyens préserver de tout accident leurs très précieuses santés ? Soyez tranquilles, Saint-Aygous est prêt, Saint-Aygous les surveillera, Saint-Aygous empêchera Escragnol de retomber en tentation de langouste, Saint-Aygous calmera l'humeur querelleuse de Barbe, Saint-Aygous évitera au bouillant Arluc toute émotion trop forte et pouvant rouvrir ses blessures ; mission plus délicate encore, Saint-Aygous obtiendra que le sémillant capitaine Varangod s'abstienne jusqu'à nouvel ordre de toute préjudiciable galanterie.

— Quel beau temps demain, pour une course d'essai ! dit le soir à Fabien, en observant la mer du haut de la courtine, Saint-Aygous, toujours venimeux.

Fabien, qui le devinait, répondit par un sourire.

Il avait son plan, lui aussi !

— Êtes-vous des nôtres, Saint-Aygous ? j'offre ce soir au cercle nautique la langouste de bienvenue. Et ce disant, il tira de sa poche une langouste, une merveilleuse langouste, moussue et cornue, effrayante à voir, lourde comme un plomb et sentant la noisette sous sa carapace.

A l'aspect du monstre, Saint-Aygous pâlit et songea au capitaine Escragnol ; car jamais le capitaine Escragnol n'avait reculé devant une langouste, et jamais langouste mangée n'avait pardonné au capitaine.

Aussi, quelle joie dans Antibes, quand, vers cinq heures, on apprit qu'il y avait vent de langouste, et que le capitaine Escragnol en mangerait.

— Il n'en mangera pas !

— Il en mangera !

— Et la goutte ?

— Et la gourmandise ?

Quoique parfaitement sûr du châtement qui l'attendait, le capitaine n'hésita pas. La langouste était trop belle. Dès quatre heures du soir, il s'installa sur la grande place, à la table la plus en vue du café de l'Univers, et là, comme pour braver l'opinion et se surexciter dans le crime, il se mit à boire une liqueur de sa com-

position, liqueur des grands jours, baptisée par lui *Crocodile*, et qui consistait en un verre d'absinthe, battue avec du kirsch pur au lieu d'eau.

— Soyons vivaces ! criait le capitaine à Saint-Aygous qui essayait vainement de le contenir.

Et le fait est que jamais goutteux ne se montra plus cyniquement vivace.

La langouste fut mangée au *Bacchus navigateur*, café-restaurant. La belle Touzelle servait, ce qui fut une agréable surprise pour le capitaine Varangod. Car la voix publique l'accusait, cette belle Touzelle, joyeuse personne de quarante ans éclatante et rousse comme un riche automne, de n'avoir pas toujours été cruelle au galant capitaine Varangod. Fabien avait provoqué la rencontre. Métier coupable, sans doute, si l'amour ne sanctifiait tout !

Enfin — car une langouste peut contenir dans son ventre imbriqué autant d'événements que le cheval de Troie contenait de guerriers à casque, — la langouste ayant été déclarée trop importante pour une salade seule, on décida de ne mettre en vinaigrette que sa queue charnue et son corsage, réservant les pinces et les pattes pour agrémenter une bouillabaisse improvisée,

bouillabaisse où Fabien introduisit des oursins, préparant ainsi entre Barbe et Arluc une inévitable querelle.

Le plan réussit à merveille.

Dès le dessert, l'atmosphère s'échauffant, et quand les cerveaux commencèrent à s'illuminer aux éclairs du vin de la Gaudé, la querelle éclata, terrible ! Et tandis qu'Escragnol, le crime consommé, la langouste mangée, se sentait devenir mélancolique, tandis que Varangod taquinait la belle Touzelle dans un coin, tandis que Saint-Aygous vaincu regardait, d'un œil où le mépris et le scepticisme perçaient, l'insouciant Lancevée buvant de cinq minutes en cinq minutes à la mise à l'eau de la *Castagnore*, Arluc et Barbe s'esquivaient de table, et la menace dans le sourcil, l'injure à la bouche, s'en allaient chercher des témoins au café de la garnison.

Le lendemain, le vivace Escragnol gardait le lit, hurlant la goutte.

Le galant Varangod, pâle et défait, prétextait une indisposition vague.

Un duel avait eu lieu, aux lanternes, sur le sable fin de la mer. Barbe étant gris, l'impétueux Arluc l'avait blessé au pouce.

Mais, hélas ! l'impétueux capitaine s'était si bien fendu que, de l'effort, une ancienne blessure s'était rouverte.

Quatre capitaines étaient au lit, et les courses devaient avoir lieu dans trois jours.



## XIV

## ENLÈVEMENT NOCTURNE

Malgré tout, Saint-Aygous ne désarma point. Trois jours lui restaient, trois jours, presque un siècle ! Ne pouvait-il pas en trois jours réparer le mal fait par Fabien, calmer les gouttes, assouplir les rhumatismes, cicatriser les blessures nouvelles, panser les anciennes qui s'étaient rouvertes, et mettre sur pied pour l'heure voulue tout l'équipage endommagé ?

Oh ! ce fut une belle lutte et dont se souviendront longtemps les cafetiers et les pharmaciens d'Antibes ! D'un côté, le peintre poussant, au risque de causer leur mort, nos quatre chers infirmes à la débauche ; prodiguant les bocks, les mazagrans, les petits verres, s'élevant même jusqu'au champagne et au punch aux œufs ;

excitant Barbe contre Arluc, faisant respirer à Escragnol le parfum d'idéales langoustes, et parlant sans cesse, parlant toujours à Varangod de cette belle Touzelle, si belle, malgré son âge, avec sa grande bouche riante et bien meublée, et ses cheveux roux, lourds comme l'or.

De l'autre côté, Saint-Aygous, image refrognée mais vivante du devoir, les faisant rougir tous quatre de leur conduite, parlant de la *Castagnore*, de l'honneur engagé, des courses prochaines, opposant les rafraîchissants aux petits verres, les tisanes aux sodas, et les cataplasmes au champagne!

Tandis que Cyprienne aidait Fabien à pervertir les capitaines, Lancelevée, trottant sur deux cannes, et tout flamme, malgré son rhumatisme, secondait Saint-Aygous dans l'œuvre de régénération.

A la fin, comme dans les dénouements de M. Dumas fils, le Bien écrasa le Mal, la vertu triompha du vice, l'ange Saint-Aygous broya sous son talon la tête du tentateur Fabien; et la veille des courses, comme un seul homme, les quatre capitaines déclarèrent que, malgré marée et vent, malgré goutte et malgré entorse, malgré vieilles blessures rouvertes et malgré récentes

blessures mal fermées, le jour suivant les verrait tous rames en main et faisant honneur à la *Castagnore*.

Cette nuit, Saint-Aygous ne se coucha pas.

Quelques coups de pinceau restaient à donner à l'embarcation, il fallait, pour qu'elle apparût reluisante le lendemain, laver et bouchonner sa coque; il fallait souligner de carmin sa ligne de flottaison un peu pâlie, et aviver d'or et d'azur les écailles des deux *Castagnores*, petits poissons frétilants chers aux eaux d'Antibes, qui, peints sur chaque côté de l'avant, avaient donné leur nom au bateau. Travaux importants, indispensables préparatifs, que tout le monde avait oubliés dans les événements de ces trois jours et que Saint-Aygous, sans rien en dire à personne, voulut exécuter seul à la dernière heure.

Tandis qu'il travaillait ainsi, couvert d'une vareuse à capuchon et sous une lanterne, mademoiselle Cyprienne, que ses chagrins d'amour empêchaient de dormir, regardait à travers les rideaux de sa chambre à coucher, cette ombre qui se mouvait sur la grève et cette lumière qui tremblait.

— C'est Fabien, se disait-elle, et ses pensées

s'envolaient, amoureuses et tristes, vers l'ombre mouvante et la petite lumière.

Tout à coup, elle crut voir, sur la surface chatoyante de la mer, dans le poudrolement blanc du clair de lune, une voile blanche qui glissait. Puis la voile tomba, et la pointe d'un bateau toucha le sable. Deux hommes sautent à terre : un cri, la lumière éteinte, puis un corps enveloppé qu'on emporte ! La voile se relève et le bateau disparaît.

— Brin-de-Bouleau ! soupira Cyprienne glacée de terreur, c'est la cruelle Brin-de-Bouleau avec ses pirates du *Singe-Rouge* qui vient de m'enlever Fabien.

Fabien, à cette heure, dormait, il faisait même un gracieux rêve ; il rêvait naufrages et gros temps, il rêvait qu'un coup de mer enlevait le *Bigorneau*, que le feu du ciel incendiait la *Castagnore*, que les six capitaines se noyaient, que le vent d'Afrique et la tramontane faisaient régner autour d'Antibes un perpétuel ouragan, que la pointe de l'Ilette, devenue l'effroi des navigateurs, prenait le nom de cap des tempêtes, que les courses n'avaient pas lieu, qu'il n'avait pas besoin de ramer et qu'enfin il épousait Cyprienne.

## XV

## LE PHOQUE ET LES CORAILLEURS

Hélas ! Fabien se réveilla au bruit du fifre et du tambour, par un petit jour clair le plus joyeux du monde. Quoique agréable en soi, cette musique lui parut triste. C'était l'annonce des courses : des marins, des pêcheurs délégués de la Prud'homie, se promenaient ainsi à travers la ville, portant, au bout d'un bâton couronné d'un cerceau, les pavillons de soie rouge, prix des voiliers, et les assiettes de fin étain, luisantes comme argent, récompense traditionnelle des rameurs victorieux. De loin en loin, ils s'arrêtaient sous un balcon pour donner l'aubade. Fabien, en qualité de membre du cercle nautique, eut la sienne, aubade ironique ! Mais il ne bou-

gea point de son lit. La villa couleur d'ocre eut son aubade aussi, et mademoiselle Cyprienne, malgré ses angoisses et ses craintes, dut se lever pour offrir le petit verre à ces braves gens.

Lancelevée, réjoui d'un si beau jour, rassuré à l'endroit de son équipage, et certain de voir la *Castagnore* partir, était déjà au *Bigorneau*, debout sur le toit, et hissant dans la fraîche brise du matin, une flamme rouge frissonnante qui voulait dire : — Êtes-vous prêts ? signal d'appel auquel les petits mâts blanc d'argent, surmontés d'une antenne noire dont les membres du cercle avaient hérissé les toits d'Antibes, répondirent soudain en arborant une petite flamme bleue qui signifiait : — Prêts, nous le sommes ; Escragnot n'a pas sa goutte, Varangod fut sage, les blessures d'Arluc et de Barbe vont bien, l'équipage est là, on peut parer la *Castagnore* !

Le mât de Saint-Aygous ne répondit rien. Mais dans l'éblouissement de sa joie et de l'aurore, Lancelevée ne songea pas à s'en apercevoir. Varangod, Arluc et Barbe seuls l'inquiétaient. Il était sûr de Saint-Aygous.

Vers les sept heures, au moment où, les donneurs d'aubade partis, mademoiselle Cyprienne, le cœur gros à cause de sa vision de la

nuit, essuyait la table et rangeait les verres, le capitaine Varangod passa. Il revenait de faire sa promenade matinale au golfe Juan, de l'autre côté du cap.

— Vous ne savez pas, mademoiselle Cyprienne ? Le phoque est revenu.

— Quel phoque ?

— Le phoque du rocher de la Fournigue.

— Ah !... répondit mademoiselle Cyprienne en laissant aller sa pensée ailleurs.

— Ils disent que c'est un phoque, reprit le capitaine, moi je soupçonne que c'est un homme. Je l'ai dit, personne n'a voulu m'écouter. Ils veulent tous que ce soit leur phoque. Ce qui n'empêche pas l'escadre américaine de tirer dessus à boulet rouge.

L'escadre américaine, de station cette année dans le golfe Juan, avait en effet choisi pour cible à ses exercices de tir l'îlot désert de la Fournigue ; et par-dessus la crête du cap, à quelques kilomètres, Cyprienne entendait distinctement le grondement sourd des bordées.

A ce bruit, une idée cruelle lui vint : le phoque, mais c'est Fabien ! c'est Fabien que les pirates de Brin-de-Bouleau ont, par vengeance, abandonné sur ce rocher désert ; c'est mon

bien-aimé que l'escadre américaine canonne!

Et tandis que Varangod se dirigeait vers la ville pour revêtir, en l'honneur des courses, son costume de cérémonie, mademoiselle Cyprienne, folle de douleur, et, voyant déjà, comme en rêve, son cher peintre ensanglanté sur le sable de l'îlot, gravissait à travers myrtes et cystes, à travers oliviers et pins, la partie du cap qui regarde Antibes.

Arrivée sur la crête, elle s'arrêta un instant et chercha à travers ses larmes, sur la mer moirée du matin, l'escadre tonnante dans la fumée et un point, un rocher à peine visible au milieu des ricochets blancs que les boulets faisaient sur l'eau ; puis redescendant la pente opposée, elle courut jusqu'à un petit canot, tout prêt à partir, amarré qu'il était avec ses rames, à l'embarcadère d'une villa.

Voici ce qui s'était passé :

La Fournigue est un petit rocher noir, si petit et si noir que, de loin, sur le fond clair de l'eau, dans cet immense espace qui sépare le cap d'Antibes des îles de Lérins, il fait assez l'effet d'une fourmi, d'une fournigue noyée.

Sur ce rocher de la Fournigue, îlot solitaire, avait, de tous temps, habité un phoque, phoque



immémorial et respecté, qui venait là, chaque matin, au sortir de l'eau, chauffer au soleil provençal son ventre luisant et ses pattes courtes.

Seulement, depuis six mois, dégoûté des hommes ou mort de vieillesse, le vieux phoque ne paraissait point, et son absence désolait les habitants qui, n'ayant plus de phoque à montrer, montraient aux Anglais la place où il y avait un phoque.

Aussi quelle joie quand, ce matin même, au petit jour, un Cannois, en chemin pour aller pêcher son poulpe, avait vu, en regardant la Fournigue par habitude, quelque chose remuer dessus !

— Le phoque ! s'était-il écrié.

Soudain, les falaises crevassées du cap, les lointains échos de l'Esterel avaient répondu : Le phoque ! et du Croton à la Napoule, dans les clos d'orangers, les olivettes et les pinèdes, parmi les chênes verts, les chênes-lièges, tout autour de la courbe blanche que trace au pied des hauteurs cultivées du golfe, la plage avec son sable fin, les fermes, les maisonnettes, les villas, balcons de roseaux et toits en terrasse, s'étaient couverts de spectateurs enthousiasmés

qui, sur l'îlot de la Fournigue inondé de soleil levant, regardaient remuer le phoque.

— On dirait qu'il a grandi...

— Il marche sur ses pattes de derrière.

— Il est blanc maintenant, l'année passée il était noir.

— C'est la vieillesse... Bon vieux phoque ! N'est-ce pas dégoûtant que les Américains s'amuse à le canonner ?

— Il ne reviendra plus si on le canonne.

Vainement, un promeneur d'âge rassis, possesseur d'une lunette d'approche, notre capitaine Varangod, fit-il remarquer que ce phoque à ventre blanc, monté sur des pattes de derrière très hautes, pourrait bien être un homme vêtu de coutil.

— Un homme sur la Fournigue?... Et qu'est-ce qu'il y ferait, un homme sur la Fournigue... Et comment y serait-il allé, sur la Fournigue, puisqu'on ne voyait pas de bateau ?

Varangod se tut pour ne pas froisser la population.

La population tenait à son phoque !

Cependant, vers huit heures, l'escadre américaine cessait ses exercices de tir ; les riverains du golfe, ayant assez contemplé le phoque,

étaient retournés un par un à leurs occupations habituelles, et le phoque lui-même, fatigué sans doute de se tenir sur ses pattes de derrière et de faire avec ses pattes de devant des gestes désespérés et incompris, avait disparu dans un petit creux sombre que les rochers garantissaient des flèches d'or du soleil.

Mademoiselle Cyprienne ramait toujours sur sa petite barque volée.

Mais quelque diligence qu'elle y mît, quelque ardeur que l'amour lui prêtât, la digne fille de Lancelevée ne devait pas arriver première à la Fournigue.

Deux corailleurs en train de mettre à la voile pour aller traîner leurs filets sur les récifs qui sont au large, deux corailleurs du Croton, race cupide et sans respect pour les innocents amphibies, avaient fait le projet sournois de s'emparer du phoque en passant, afin de l'éduquer et de le montrer dans les foires.

Mademoiselle Cyprienne démarrait à peine qu'ils étaient déjà près de l'îlot :

— Vois-tu la bête ?

— Je la vois...

— Et que fait-elle ?

— *Crézé qué pesco.*

Le phoque pêchait en effet : accroupi derrière un roc qui le cachait à moitié, le phoque pêchait des arapèdes, il les détachait une par une, avec un couteau. Les corailleurs suivaient ses mouvements d'après ceux de son ombre, et s'avançaient, pleins d'émotion, tenant prêts déjà le harpon et le nœud coulant, quand, au bruit, le phoque se releva, et portant la main à son chapeau manille :

— Messieurs, dit-il, j'ai bien l'honneur...

## XVI

## CHASSÉ CROISÉ SUR L'EAU

La désillusion des corailleurs fut grande : avoir rêvé un phoque et mettre la main sur Saint-Aygous !

Car c'était Saint-Aygous qui, tremblant de peur, mourant de faim et transi de sa nuit passée sur le roc avec un chapeau manille pour tout abri, se mit à leur raconter des aventures invraisemblables.

Il raconta que la veille, vers minuit, au *Bigorneau* de l'Ilette, tandis que, profitant du clair de lune, il donnait à la *Castagnore* un suprême coup de pinceau, des hommes étaient venus, à pas de loup sur le sable, qui, sans mot dire, l'avaient bâillonné, garrotté, jeté en travers de

leur barque, et finalement déposé sur la Fournigüe, lui laissant comme provisions un paquet de tabac et une pipe.

— Et comment étaient-ils vêtus ?

— Ils avaient des bottes, une vareuse jaune et d'immenses chapeaux de paille armés d'une pointe recourbée en forme de corne de rhinocéros.

— Ça devait être des Turcs, dit l'un des corailleurs.

— Il y en a encore, conclut l'autre.

Saint-Aygous ne protesta point et leur laissa croire que c'étaient des Turcs. Il avait pourtant vaguement reconnu, par un trou du sac qui l'empaquetait, Trébaste et Miravail, les deux pirates compagnons de Fabien ; il avait vaguement entendu, à travers le bâillon qui lui serrait les oreilles, la lecture d'un ordre d'exil sur l'îlot de la Fournigüe pour crime de désertion et de lèse-piraterie, ordre signé Brin-de-Bouleau, reine d'un tas d'îles.

Saint-Aygous n'y comprenait rien. Mais l'enlèvement, on le devine, était le résultat d'une erreur. C'est le volage Fabien que les deux pirates croyaient ficeler lorsqu'ils ficelaient Saint-Aygous.

Faisons remarquer, dans l'intérêt de la vraisemblance, que ceci se passait la nuit; que Saint-Aygous, fortement encapuchonné par crainte du serein, était méconnaissable, et que, voyant un homme sur la grève du *Bigorneau* peindre la *Castagnore* à la lumière d'une lanterne, tout le monde eût pris cet homme pour Fabien.

Ajoutons, en outre, que Miravail et Trébaste étant, l'un romancier, l'autre musicien, rien n'empêche de croire qu'ils se fussent préparés à leur haut fait par quelques libations, ainsi qu'ont coutume de le faire, pour toute entreprise importante, les membres de ces deux estimables corporations.

Saint-Aygous, préoccupé de l'idée des courses eût désiré se faire ramener tout droit à Antibes; mais les corailleurs ne voulurent pas. Cela les détournait trop de leur route, et puis avoir manqué le phoque les mettait de mauvaise humeur. D'ailleurs, Saint-Aygous, pris à l'improviste, n'avait pas un rouge liard sur lui. Les corailleurs consentirent pourtant, moyennant l'abandon de la pipe et ce qui restait de tabac, à déposer le naufragé sur la pointe la plus proche de l'île Saint-Honorat, endroit solitaire, lui aussi, mais

ombragé, vaste, et moins exposé que la Fournigue aux boulets américains.

Là, Saint-Aygous s'assit sur un éclat de roche, à l'ombre de gigantesques fenouils, et n'hésita pas à maudire la destinée.

Cependant, à quelque cent mètres, mais de l'autre côté de l'île, Trébaste et Miravail, regrettant leur imprudente plaisanterie, très inquiets du résultat de la canonnade, mettaient à la voile pour la Fournigue, et cela au moment même où Cyprienne y abordait.



## XVII

## TOUT S'ARRANGE

Les corailleurs avaient été fort étonnés de trouver sur l'îlot un homme au lieu d'un phoque ; Trébaste et Miravail ne le furent pas moins lorsqu'ils y rencontrèrent, au lieu de Fabien, mademoiselle Cyprienne Lancelevée qui, croyant son amant mort, tué par les obus, emporté par la vague, voulait mourir aussi et se lamentait au bord des flots. †

Les explications ne pouvaient être longues, ni long le séjour sur cet îlot tragique et désolé. Tout espoir de retrouver Fabien n'était pas perdu. Cyprienne, tandis qu'elle ramait vers la Fournigue, avait cru voir une barque montée par trois hommes s'en éloigner, et Trébaste,

guidé par son flair de romancier, releva sur le sable, à côté d'une empreinte de bottines, l'empreinte toute fraîche d'une double paire de pieds nus. On amarra donc la petite barque à l'arrière du *Singe-Rouge*, et Cyprienne en larmes, Trébaste et Miravail bourrelés de remords, se rembarquèrent silencieusement pour cette île Saint-Honorat où de nouvelles surprises les attendaient.

— Fabien !... Fabien !... là-bas, dans cette crique !... s'écria tout à coup Cyprienne en montrant l'île, puis elle ajouta avec une entière mélancolie :

— L'ingrat !... le perfide ! il est déjà aux genoux de mademoiselle Brin-de-Bouleau !

En effet, au fond d'une crique ensoleillée, dans le cadre en or clair des tamaris et des fenouils, un homme se détachait, à genoux devant une femme. La femme était bien mademoiselle Brin-de-Bouleau, mais l'homme, ce n'était pas Fabien.

L'homme était Saint-Aygous ! et voyez comme les choses s'arrangent :

Brin-de-Bouleau, princesse des îles, venait de s'apercevoir qu'elle s'ennuyait. Régner l'avait amusée d'abord, mais ne régner que sur un mu-

sicien et un romancier devient à la longue monotone. Et puis le soir, du haut des rochers, son domaine, Brin-de-Bouleau voyait, aux deux bouts de l'horizon, étinceler, par-dessus la mer, les mille becs de gaz de Cannes et de Nice. Elle rêvait alors, pauvre petite Parisienne exilée, elle rêvait de cafés, de théâtres, de magasins illuminés, de promenades flamboyantes, et cela lui mettait un certain vague à l'âme. Que de fois, sans le mal de mer, elle serait partie ! Mais la crainte du mal de mer la retenait. Pourtant, malgré les affirmations du musicien et du romancier, Brin-de-Bouleau ne concevait guère qu'une île ne touchât pas par un bout, si petit qu'il fût, à la terre ferme :

— « Trébaste et Miravail contaient des farces, on devait toujours pouvoir s'en aller d'une île à pied sec »

Possédée de son idée fixe, Brin-de-Bouleau, ce matin-là précisément, était sortie seule de très bonne heure, pour mettre à exécution un projet qu'elle avait combiné pendant la nuit. Projet simple et qui consistait en ceci : — Faire à pied tout le tour de l'île, tandis que le romancier et le musicien seraient en mer ; trouver le passage, et, le passage une fois trouvé, rappeler

Fabien de son lieu d'exil, lui pardonner, et partir avec lui pour un endroit où l'on s'amuse.

Toute réjouie de cet espoir, Brin-de-Bouleau s'en allait, en grand costume comme toujours, ses cheveux blonds à l'air et l'ourlet de sa robe traînant le long des grèves, quand tout à coup, au tournant de la pointe où les corailleurs avaient débarqué, elle aperçut Saint-Aygous dans sa pose désespérée.

— Un homme ! s'écria-t-elle toute surprise.

— Une cocotte ! soupira Saint-Aygous délicieusement ému.

Car Saint-Aygous avait vu souvent sur la route qui va de Cannes à Nice, rouler, dans les petits paniers surmontés d'un parasol à franges qui sont les fiacres de là-bas, des demoiselles en tout point pareilles à Brin-de-Bouleau, et leur mignonne tournure, leurs petites têtes frisées tenaient dans ses rêves plus de place qu'il n'aurait convenu.

En rencontrer une dans ce lieu désert, pouvoir lui parler, la voir sourire, jugez de la joie et de l'enivrement ! Surexcité par les émotions de la nuit, énervé par le jeûne, grisé de l'odeur pénétrante des grands fenouils qu'agitait la brise marine, Saint-Aygous, oublia d'un coup Antibes et

les courses, la *Castagnore* et mademoiselle Cyprienne, Saint-Aygous aima Brin-de-Bouleau, tout de suite; Brin-de-Bouleau, de son côté, se sentit touchée par les grandes manières de Saint-Aygous, et quand le *Singe-Rouge* aborda, les deux pirates et Cyprienne stupéfaits purent entendre cet homme grave qui, les genoux dans le sable humide, promettait à Brin-de-Bouleau de la conduire à terre sans mal de mer, et lui offrait, en échange d'un peu d'amour, son cœur, sa main, ses cent dix orangers et le petit pavillon de la Badine.

## XVIII

## DÉCIDÉMENT LA MÉDITERRANÉE EST BLEUE

Cependant, de l'autre côté du cap, l'heure des courses approchant, les Antibois sortaient de leurs remparts et arrivaient par groupes à l'îlette, désireux de voir le départ des coureurs, mais surtout impatients d'assister au lancement solennel de la *Castagnore* et d'admirer les manœuvres savantes des six capitaines qui la monteraient.

Bourgeois et patrons de barque, dames de la ville en toilette, paysannes paraissant plus brunes sous le blanc éclatant de leur chapeau niçois, tout Antibes se pressait autour du petit port. Le soleil, un soleil superbe ! promenait capricieusement ses rayons du bonnet flottant des

artisanes au plastron écarlate des servantes Brigasques. Quelle joie, coquin de sort ! et quelle foule. Tant de monde surchargeait l'flette, que l'flette, si elle eût été bateau, aurait coulé à fond ce jour-là.

Pas un nuage au ciel, et juste ce qu'il fallait de brise.

Les pavillons luisaient, les voiles frissonnaient par toute la baie : et le tambour de la ville battait, battait l'appel des courses dans le bateau de la Prud'homie. Les voiliers couraient de çà, de là, essayant des bordées. Les rameurs s'exerçaient aussi, biceps tendus, et nus jusqu'aux hanches, dans leurs barques sans gouvernail. Car le gouvernail n'est pas admis, et l'on doit se diriger à la rame. A l'arrière du bateau, et regardant les rameurs en face, demi-nu comme les autres, un homme est assis. Des bras et du corps il bat la mesure pour que les rames tombent d'accord, il interpelle les rameurs, les encourage, les inspire : — *Zou ! Jouzé... Zou ! Marius... Hardi, les enfants !....* et si l'haleine manque, si les poignets mollissent, si le courage vient à faiblir, l'homme, sans quitter les rameurs des yeux, sans cesser de marquer la mesure avec la tête et le buste, inonde d'eau de mer, à

pleine épuisette, leurs têtes frisées et leurs dos.

Tandis qu'au dehors tout était en joie, tout, à l'intérieur du *Bigorneau*, était tristesse et désespoir : Saint-Aygous disparu, Cyprienne partie ! Comment s'embarquer, comment mettre à l'eau la *Castagnore* ? Escragnol, Arluc, Barbe et Varangod, désespérés eux-mêmes, essayaient en vain de trouver quelques consolations pour l'infortuné Lancelevée également accablé et comme père et comme marin.

-- Capitaine, voyons, capitaine !...

— Ah ! mes amis, mes chers amis, ne m'appelez plus capitaine ; vous pouvez m'appeler colonel à présent

Fabien feignait une tristesse hypocrite. Que Saint-Aygous, comme le bruit s'en répandait dans Antibes, eût été enlevé la nuit, par de certains Barbaresques, sur une felouque, la chose ne pouvait lui déplaire. Et pour ce qui était de Cyprienne, de son inexplicable disparition, il s'en remettait volontiers à la Providence. Cyprienne ne pouvait être loin, puisque, le matin même, Varangod l'avait vue. Plus tard, on retrouverait Cyprienne ; l'important était, pour le quart d'heure, que la *Castagnore* ne partît pas.

— La *Castagnore* partira, elle partira quand



même ! s'écria soudain Lancelevée. Saint-Aygous prisonnier, ma fille disparue, il y a là un cas de force majeure que les règlements n'ont pu prévoir.

— A bas les règlements ! répondirent en chœur Escragnol, Varangod, Arluc et Barbe ; mais Fabien, lui, ne parla pas, Fabien se vit perdu, Fabien devina ce qu'allait proposer Lancelevée.

— Le rhumatisme m'a roidi, je ne compte plus. Mais vous voilà cinq. Varangod, qui a l'œil bon, prendra la barre. On supprimera deux avirons. Huit bras comme les vôtres en valent douze, vos huit bras et les deux yeux de Varangod doivent aujourd'hui sauver l'honneur de la *Castagnore*.

— Vive la *Castagnore* ! crièrent les cinq capitaines moins Fabien, en se présentant sur la terrasse du *Bigorneau*.

— Vive la *Castagnore* ! répondit la foule, lorsqu'elle aperçut les capitaines, radieux dans l'ombre dorée que projetait la courge en fleur.

Escragnol et Varangod enlevèrent la toile goudronnée qui cachait la *Castagnore* aux regards du soleil antibois, et sa coque apparut, luisante et peinte comme le petit poisson bigarré

qui porte le nom de *Castagnore*. Arluc et Barbe réconciliés se mirent tous deux au cabestan.

Le capitaine Lancelevée, brandissant sa béquille ainsi qu'un sabre, écarta la foule du plan incliné garni de rails en bois sur lequel allait glisser la *Castagnore* avant de plonger son avant dans les flots éclaboussés.

On se montrait les capitaines : — C'est Arluc, Barbe, Varangod, c'est Escragnol, c'est Lancelevée... il manque Saint-Aygous, on ne voit pas mademoiselle Cyprienne... et les femmes disaient en regardant Fabien :

— En voilà un qui doit bien ramer. Il a navigué partout, il paraît que c'est un pirate !

Le pirate était triste et regardait les rames avec quelque mélancolie.

— Au cabestan, tonnerre ! s'écria Lancelevée.

Les poulies grinçèrent, les cordes se tendirent, et la *Castagnore* cria.

— Hardi, capitaines, encore un tour !

Encore un tour... cran... cran... Le canot oscilla sur sa quille, la foule fit silence, Fabien, se sentant mourir, ferma les yeux.

Soudain, un horrible craquement, puis des jurons ; et un immense cri poussé par la foule.

Immobile depuis deux ans sur le calcaire aigu de l'ilette, brûlée du soleil, battue du mistral, ruinée par les alternatives de la chaleur et de la gelée, la *Castagnore*, sous une secousse trop brusque imprimée au cabestan par l'irascible Barbe et le fougueux Arluc, la *Castagnore* venait de tomber en miettes.

L'heure sonnait ; le tambour de ville battait toujours : ran tan plan !... ran tan plan !... sur le bateau de la *Prud'homie* ; mais, de l'événement, les courses se trouvèrent retardées, et le coup de fusil, signal attendu, ne partit point.

— Sauvé ! pensait Fabien. Sa joie fut de courte durée.

Au même moment, un son de trompe retentissait en guise de salut, et gracieusement incliné sous sa voile latine, un petit yacht, que nous connaissons, rompant la ligne des bateaux rangés déjà, venait jeter l'ancre devant le mur du *Bigorneau*.

— Les pirates ! cria la foule.

— Le *Singe-Rouge* ! soupira Fabien ; et, voyant à l'arrière une silhouette de femme, le peintre ajouta :

— Tout est perdu encore, les gredins me ramènent Brin-de-Bouleau.

Mais ce n'était pas Brin-de-Bouleau que Trébaste et Miravail ramenaient. Brin-de-Bouleau, dans la petite crique toute frissonnante de tamaris et tout embaumée de fenouils, Brin-de-Bouleau avait causé avec Cyprienne, et Cyprienne l'avait trouvée charmante.

Brin-de-Bouleau avait dit à Cyprienne :

— Mariez-vous avec Fabien, ça m'est égal si je dois garder Saint-Aygous.

Puis elle avait ajouté :

— Les demoiselles comme vous, mademoiselle, en veulent à celles comme moi ; on pourrait pourtant s'arranger ; vous aimeriez les gens d'esprit et nous laisseriez les imbéciles.

Brave Brin-de-Bouleau ! A ce moment évadée de Saint-Honorat, elle posait son petit talon nu sur le sable de la Croisette ; Saint-Aygous, aussi ingénieux que volage, lui ayant trouvé un moyen de quitter l'île, sinon à pied, du moins sans mal de mer.

Brin-de-Bouleau avait revêtu un caleçon, Saint-Aygous s'était embarqué sur le bateau ravi par Cyprienne, et, lui, ramant, Brin-de-Bouleau remorquée, et pareille à Vénus dans le remous blanc laissé par la barque, tous deux

venaient d'arriver à Cannes, terre civilisée où les cafés ne manquent pas.

Trébaste, du haut du *Singe-Rouge*, voulait raconter tout cela.

— Chut ! dit Fabien, je me marie.

Puis, sans attendre des explications qu'il craignait, il baisa la main que mademoiselle Cyprienne lui tendait par-dessus le bordage.

— Capitaines ! la *Castagnore* est morte, mais le *Singe-Rouge* nous offre son bord. Aujourd'hui le cercle nautique ira à la voile !

On s'embarqua.

Pauvre *Castagnore* ! soupirait Lancelevée, en regardant les débris noirs qui jonchaient l'îlette.

— Bah ! nous avons de nouvelles courses dans deux mois. La *Castagnore*, dans deux mois, sera réparée.

A ces mots, Fabien pâlit.

Mais Cyprienne se penchant à son bras :

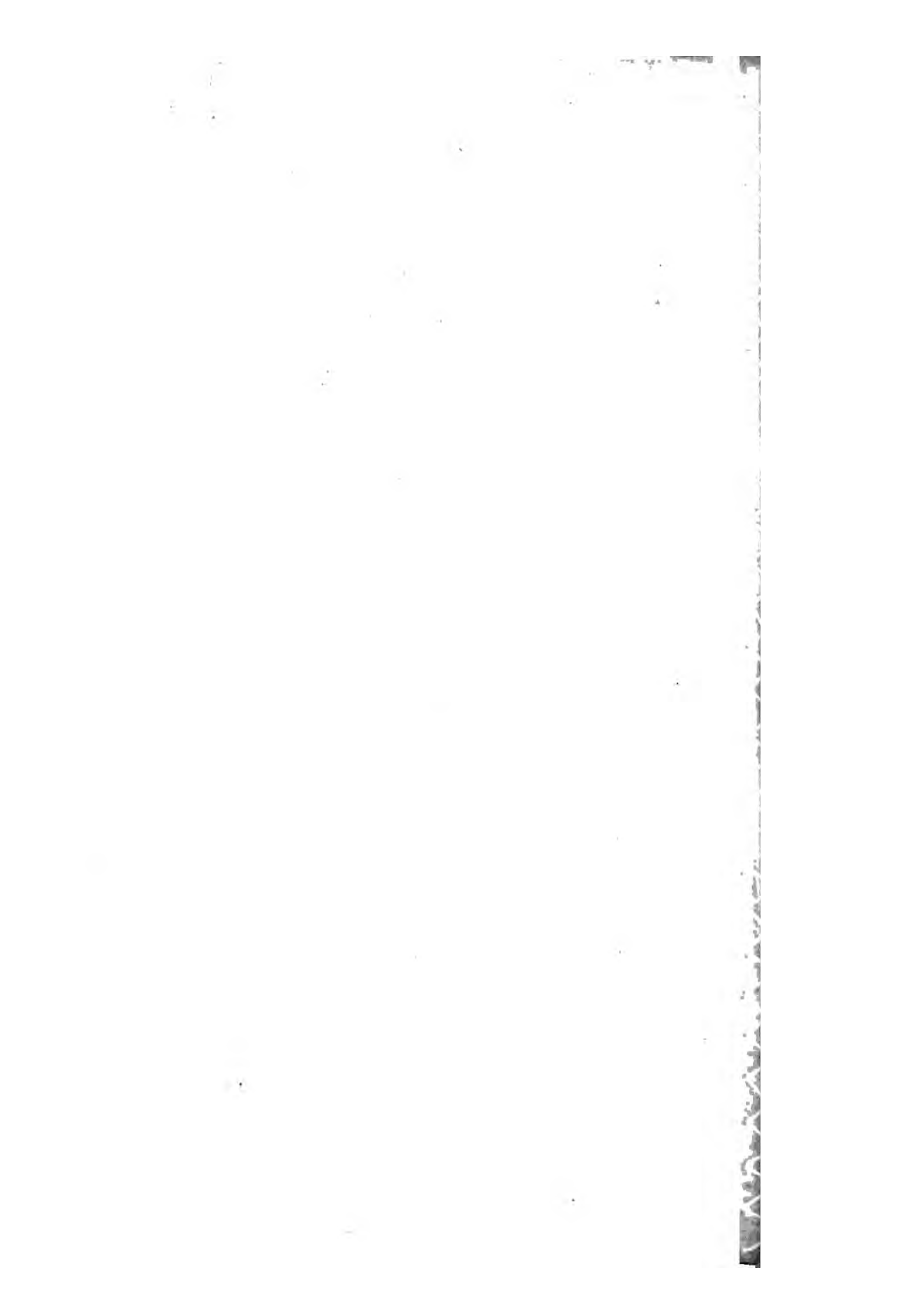
— Nous serons mariés d'ici là, Fabien. Nous irons à Paris, Paris n'est pas loin de Chennevières, et là, monsieur le paresseux, on vous apprendra à ramer.

Un coup de fusil, les bateaux s'ébranlent.

— Regarde, Fabien, la mer est bleue, criaient Trébaste et Miravail.

La mer, en effet, était bleue ce jour-là, bleue d'un bleu intense, bleue à ce point sous le ciel bleu, qu'il aurait suffi au peintre de tremper son pinceau dans l'eau pour trouver le ton exact du ciel. Mais tout l'azur de la Méditerranée ne valait pas pour lui, à ce moment, le bleu charmant et malicieux qui riait dans les yeux de mademoiselle Cyprienne Lancelevée.

---



# LES HARICOTS DE PITALUGUE

---

## I

Pertuis semait ses haricots !

Des hauteurs du Luberon aux graviers de la Durance, ce n'étaient par tout le terroir que gens sans blouse ni veste, en *taillole*, qui suaient et rustiquaient ; et dans la ville, les bourgeois, assis au frais sous les platanes, à l'endroit où le Cours domine la plaine, disaient en regardant ces points rouges et blancs remuer :

— « Si les pluies arrivent à temps, et que la semence se trouve bonne, la France, cette année, ne manquera pas de haricots. »



Car Pertuis a cette prétention, quasi justifiée d'ailleurs, de fournir de haricots la France entière. Pertuis aurait pu, grâce à son sol et à son climat, cultiver la garance comme Avignon ou le chardon à foulon comme Saint-Remy; Pertuis aurait pu dorer ses champs de froment comme Arles, ou les ensanglanter de tomates comme Antibes; mais Pertuis a préféré le haricot, légume modeste, qui ne manque pourtant ni de grâce ni de coquetterie quand ses fines vrilles grimpantes et son feuillage découpé tremblent à la brise.

De tous ces semeurs semant comme des enragés, le plus enragé, sans contredit, était le brave Pitalugue. La guêtre aux mollets, reins sanglés, il s'escrimait de la pioche, tête baissée. Lorsque dans le terrain passé et repassé il ne resta plus caillou ni racine, alors, du revers de l'outil, doucement, il l'aménagea en pente douce pour que l'eau du réservoir pût y courir. Le terrain aménagé, il prit un long cordeau muni à ses deux bouts de chevillettes, planta les chevillettes en terre, tendit la corde et traça, parallèles au front du champ, une, deux, trois, cinq, dix rigoles aussi régulièrement espacées que les lignes d'une portée musicale sur les *parties* de l'or-

phéon de Pertuis. Puis, tout ainsi réglé, Pitalugue reprit une par une ses rigoles et, l'air attentif, un genou en terre, il sema.

— Semons du vent, murmurait-il; c'est, quoiqu'en dise Monsieur le curé, le seul moyen qui me reste aujourd'hui de ne pas récolter la tempête.

Et Pitalugue, en effet, semait du vent. C'est pour prendre du vent, disons mieux : c'est pour ne rien prendre du tout que, de trois secondes en trois secondes, il envoyait la main à sa gibecière; ce n'est rien du tout qu'il y saisissait, ce n'est rien du tout que son pouce et son index rapprochés déposaient avec soin dans le sillon; et la paume de sa main gauche, rabattant à chaque fois la terre friable et blutée, ne recouvrait que des haricots imaginaires.

Cependant, à cent mètres au-dessus du champ, dans le petit bosquet qui ombrage la côte, un homme que Pitalugue ne voyait point, suivait de l'œil avec intérêt, les mouvements compliqués de Pitalugue.

— Eh! eh! se disait-il, Pitalugue travaille.

Perché ainsi dans la verdure avec son nez crochu, ses lunettes d'or et son habit gris mou-

cheté, un chasseur l'aurait pris de loin pour un hibou de la grosse espèce.

Mais ce n'était pas un hibou, c'était mieux : c'était M. Cougourdan, le redouté M. Cougourdan, arpenteur juré, marchand de biens, que la rumeur publique accusait de se divertir parfois à l'usure.

La justice de paix vaquant ce jour-là, et réduit à ne poursuivre personne, M. Cougourdan avait imaginé d'apporter ses registres à la campagne. M. Cougourdan aimait la nature ; un beau paysage l'inspirait, le chant des oiseaux, loin de le distraire, ne faisait qu'activer ses calculs, et c'est ainsi, le front rafraîchi par l'ombre mouvante des arbres, qu'il inventait ses plus subtiles procédures.

Le spectacle doucement rustique de Pitalugue travaillant mit M. Cougourdan en verve :

— Une idée ! si je tirais au clair les comptes de ce Pitalugue !

Et M. Cougourdan constata qu'ayant, l'année d'auparavant, prêté cent francs à Pitalugue, Pitalugue se trouvait à l'heure présente, lui devoir juste cent écus.

— Bah ! les haricots me paieront cela ; je ferai saisir à la récolte.

Là-dessus, M. Cougourdan sortit du bois, et se mit à descendre vers le champ de Pitalugue, ne pouvant résister au désir de voir les haricots de plus près.

Au même moment, comme l'ombre aiguë du *Puy lapinier*, tombant juste sur un trou de roche qu'on nomme le cadran des pauvres, marquait trois heures, Pitalugue leva la tête et vit venir la Zoun, sa femme, qui lui apportait à goûter. Il rajusta sa culotte et sa taillole, alla se laver les mains à la fontaine, heurta violemment, pour en détacher la terre collée, ses fortes semelles à clous contre la pierre du bassin, puis s'assit à l'ombre d'une courge élevée en treille devant sa cabane, prêt à manger, le couteau ouvert, le fiasque et le panier entre les jambes.

— Té! Zoun, regarde un peu si on ne dirait pas M. Cougourdan.

— Bonjour, la Zoun, bonjour Pitalugue! nasilla gracieusement l'usurier; et tout en jetant sur le champ un regard discret et circulaire, il ajouta :

— Pour des haricots bien semés, voilà des haricots bien semés. Pourvu qu'il ne gèle pas dessus.

— Ne craignez rien, la semence est bonne, répondit philosophiquement Pitalugue.

Et, tranquille comme Baptiste, il acheva son pain, ferma son couteau, but le coup de grâce et se remit au travail, tandis que la Zoun et M. Cougourdan s'éloignaient.

— Hardi, les haricots! murmurait-il en continuant sa besogne illusoire, encore un! un encore! des cents!! des mille!!! les voisins aujourd'hui ne diront pas que Pitalugue ne fait rien et qu'il a passé le temps à fainéanter sous sa courge.

Il peina ainsi jusqu'au soleil couché

— Hé! Pitalugue, holà! Pitalugue, lui criaient du chemin les paysans qui, bissac au dos, pioche sur le cou, rentraient par groupes à la ville. — Tu sèmeras le restant demain.

— La mère des jours n'est pas morte!

Enfin Pitalugue se décida à quitter son champ. Avant de partir, il regarda :

— Beau travail! murmurait-il d'un air à la fois narquois et satisfait, beau travail! mais, comme dit Jean de la lune qui riait en tondant ses œufs, cette fois le rire vaut plus que la laine!

## II

Peut-être voudriez-vous savoir ce qu'était Pitalugue, et pourquoi il avait adopté en fait de haricots cet étrange procédé de culture.

Pitalugue était philosophe, un vrai philosophe de campagne, prenant le temps comme il vient et le soleil comme il se lève, arrangeant tant bien que mal, à force d'esprit, une existence chaque jour désorganisée par ses vices, et dépensant à vivre d'expédients au village plus d'efforts et d'ingéniosité que tant d'autres à faire fortune à la grande ville.

Songe-fête comme pas un, pour une partie de bastidon, Pitalugue laisse en l'air fenaison et vendange ; Pitalugue pêche, Pitalugue chasse ; Pitalugue a un chien qu'il appelle Brutus, un furet

gîte en son grenier, et dans l'écurie, au-dessus de la crèche parfois vide, l'œil stupéfait du bourriquot peut contempler les évolutions et les saluts d'une grosse chouette en cage.

Le pire de tout, c'est que Pitalugue est joueur ; mais là joueur comme les cartes', joueur à jouer enfant et femme, joueur, disent les gens, à tailler une partie de vendôme, sous six pieds d'eau, en plein hiver, quand la Durance charrie.

C'est pour cela que Pitalugue, jadis à son aise, se trouve maintenant gêné. La récolte est mangée d'avance. Les terres sont entamées par l'usure, et quelles scènes quand il rentre un peu gris et la poche vide dans sa maisonnette du Portail-des-Chiens ! Quels remords aussi ; car, au fond, Pitalugue a bon cœur. Mais ni scène ni remords ne peuvent rien contre les cartes. Pitalugue jure chaque soir qu'il ne jouera plus, et chaque matin il rejoue.

Ainsi, aujourd'hui, il s'était levé, ce brave Pitalugue, avec les meilleures intentions du monde. Au petit jour et les coqs chantant encore, il était devant sa porte en train de charger sur l'âne un sac de haricots. Et quels haricots ! de vrais haricots de semence, émaillés, lourds comme des

balles, ronds et blancs comme des œufs de pigeon.

— Emploie-les bien et ménage-les, disait la Zoun en donnant un coup de main, tu sais que ce sont nos derniers.

— Cette fois, Zoun, le diable me brûle si tu n'es pas contente!... A ce soir!... *Arri!* bourriquot.

Et Pitalugue était parti, vertueux, derrière son âne.

Par malheur, aux portes de la ville, il rencontre le perruquier *Fra* qui s'en revenait les yeux rouges, ayant passé sa nuit à battre les cartes dans une ferme.

— Tu rentres bien tard, *Fra*.

— Tu sors bien matin, Pitalugue.

— Le fait est qu'il ne passe pas un chat.

— Ce serait peut-être l'occasion *d'en tailler une*.

— Pas pour un million, *Fra*.

— Voyons, rien qu'une petite, Pitalugue.

— Et mes haricots ?

— Tes haricots attendront.

L'infortuné Pitalugue résista d'abord, puis se laissa tenter. *Fra* sortit les cartes. On en tailla



une, on en tailla deux, et les haricots attendirent.

Bref! l'alouette montait des blés, et les premiers rayons coloraient en rose la petite muraille de pierre sèche sur laquelle les deux joueurs jouaient, assis à califourchon, lorsque Pitalugue retournant ses poches, s'aperçut qu'il avait tout perdu.

— Cinq francs sur parole, dit Fra.

— Cinq francs, ça va! répondit Pitalugue.

Les cartes tournèrent et Pitalugue perdit.

— Quitte ou double?

— Quitte ou double!

Pitalugue perdit encore.

— Maintenant, le tout contre ta semence.

Pitalugue accepta, il était fou, ses mains tremblaient.

— Non! grommelait-il en donnant, je ne perdrai pas cette fois, les cartes ne seraient pas justes.

Il perdit pourtant; et l'heureux Fra, chargeant le sac d'un tour de main, lui dit :

— La prochaine fois, Pitalugue, nous jouerons Yâne.

Que faire? Rentrer, tout avouer à la Zoun? Pitalugue n'osa pas, la mesure était comble.

Acheter d'autre semence ? Le moyen sans un rouge liard !

En emprunter à un ami ? Mais ç'eut été rendre l'aventure publique. Assuré du moins de la discrétion du barbier (les joueurs ne se vendent pas entre eux) notre homme, après cinq minutes de profond désespoir, prit, comme on l'a vu, son parti en brave :

— Je ne peux pas semer des haricots puisque je n'en ai plus, se dit-il en riant dans sa barbiche, mais je peux faire semblant d'en semer. La Zoun n'y verra que du feu, le hasard est grand, et d'ici à la récolte bien des choses se seront passées.

Bien des choses en effet se passèrent qui mirent Pertuis en émoi.

D'abord, Pitalugue changea du tout au tout. Talonné par le remords et craignant toujours d'être découvert, il renonça au jeu, déserta l'auberge. Lui, que ses meilleurs amis accusaient de trouver la terre trop basse, on le vit, dans son petit champ, piocher, gratter, rustiquer à mort.

Jamais haricots mieux soignés que ces haricots qui n'existaient pas !

Tous les soirs, au coucher du soleil, il les ar-

rosait, mesurant sa part à chaque rigole et vidant à fond le réservoir qui, tous les matins, se retrouvait rempli d'eau claire. Le jour, autre chantier : si parfois, sous un soleil trop vif la terre séchait et faisait croûte, Pitalugue la binaït légèrement pour permettre au grain de lever. Souvent aussi, la main armée d'un gant de cuir, il allait à travers les raies, arrachant le chardon cuisant, le seneçon envahisseur et le chiendent tenace.

Ses voisins l'admiraient, sa femme n'y comprenait rien, et M. Cougourdan radieux rêvait toutes les nuits de haricots saisis et parlait de s'acheter des lunettes neuves.

Or, au bout d'une quinzaine, de çà, de là, tous les haricots de Pertuis se mirent à lever le nez : une pousse blanche d'abord, recourbée en crosse d'évêque, deux feuilles coiffées de la graine et portant encore un fragment de terre soulevée; puis la graine sèche tomba, les deux feuilles découpées en cœur se déplièrent, et bientôt, du Lubéron à la Durance, toute la plaine verdoya.

Seul, le champ de Pitalugue ne bougeait point.

— Pitalugue, que font tes haricots ?

Et Pitalugue répondait :

— Ils travaillent sous terre.

Cependant, les haricots de Pertuis s'étant mis à filer, il fallut des soutiens pour leurs tiges fragiles. De tous côtés, dans les *cannières* plantées en tête de chaque champ, les paysans, serpette en main, coupaient des roseaux. Pitalugue coupa des roseaux comme tout le monde. Il en nettoya les nœuds, il les appareilla, puis les disposa en faisceau, quatre par quatre et le sommet noué d'un brin de jonc, de façon à ménager aux haricots, qui bientôt grimperaient dessus, ce qu'il faut d'air et de lumière.

Au bout de la seconde quinzaine, les haricots de Pertuis avaient grimpé, et la plaine, du Lubéron à la Durance, se trouva couverte d'une infinité de petits pavillons verts.

Seuls, les haricots de Pitalugue ne grimpèrent point. Le champ demeura rouge et sec, attristé encore qu'il était par ses alignements de roseaux jaunes.

La Zoun dit :

— Il me semble, Pitalugue, que nos haricots sont en retard.

— C'est l'espèce, répondit Pitalugue.

Mais, lorsque du Lubéron à la Durance, sur tous les haricots de la plaine, pointèrent des

milliers de fleurettes blanches ; lorsque ces fleurs se furent changées en autant de cosses appétissantes et cassantes, et qu'on vit que seuls les haricots de Pitalugue ne fleurissaient ni ne grainaient, alors les gens s'en émurent dans la ville. Les malins, sans bien savoir pourquoi, mais soupçonnant quelque bon tour, commencèrent à causer et à rire.

Les badauds, en pèlerinage, allèrent contempler le champ maudit.

M. Cougourdan s'inquiéta.

Et la Zoun ne quitta plus la place, accablant la terre et le soleil de protestations indignées.

## III

Un soir, *Tante Dide*, mère de la Zoun, belle-mère de Pitalugue par conséquent, et matrone des plus compétentes, se rendit sur les lieux malgré son grand âge, observa, réfléchit et déclara au retour qu'il y avait de la magie noire là-dessous, et que les haricots étaient ensorcélés. Pitalugue abonda dans son sens ; et toute la famille jusqu'au 15° degré de parenté ayant été provoquée à la maisonnette du Portail-des-Chiens, il fut décidé que, vu la gravité des circonstances, le lendemain *on ferait bouillir*.

Tante Dide, qui justement se trouvait être veuve, s'en alla donc rôder chez le *terraillier* de la Grand'Place, dans le dessein de voler une

marmite qui n'eût pas servi, car, pour faire bouillir dans les règles, il faut avant tout une marmite vierge volée par une veuve. Le terrailier connaissait l'usage ; et, sûr d'être dédommagé à la première occasion, il détourna les yeux pour ne pas voir tante Dide lorsqu'elle glissa la marmite sous sa pelisse.

La marmite ainsi obtenue fut solennellement mise sur le feu en présence de tous les Pitalugue mâles et femelles.

Puis tante Dide l'ayant emplie d'eau, versa dans cette eau, non sans marmotter quelques paroles magiques, tous les vieux clous, toutes les vieilles lames rouillées, toutes les aiguilles sans trou et toutes les épingles sans tête du quartier. Et, quand les lames, les clous, les aiguilles et les épingles entrèrent en danse, on fut persuadé qu'à chaque tour, chaque pointe, malgré la distance, s'enfonçait dans la chair du jeteur de sorts.

— Ça marche, murmurait tante Dide, encore une brassée de bois, et tout à l'heure le gueusard va venir nous demander grâce.

— Il sera bien reçu ! répondait la bande.

Cependant l'astucieux Pitalugue, que tout ceci amusait fort, n'avait pu s'empêcher d'aller

en souffler un mot à ses amis de la haute ville; ce fut, dans tout Pertuis, une grande joie quand le bruit se répandit qu'au Portail-des-Chiens, pour désensorceler les haricots, la tribu des Pitalugue faisait bouillir.

Or, les Pitalugue, faisant bouillir, la tradition voulait qu'on envoyât quelqu'un se faire assommer par les Pitalugue.

Ce quelqu'un fut M. Cougourdan ! Niez après cela la Providence.

Conduit par son destin, M. Cougourdan eut l'idée fâcheuse de s'arrêter devant la boutique du perruquier Fra. Il venait précisément de rencontrer Pitalugue plus gai qu'à l'ordinaire et tout épanoui de l'aventure.

— As-tu vu ce Pitalugue, quel air content il a ?

— Mettez-vous à sa place, monsieur Cougourdan, avec ce qui lui arrive !

— Il a donc gagné ?

— Mieux que ça, monsieur Cougourdan.

— Hérité peut-être ?

— Mieux encore : il a, en recarellant sa cuve, trouvé mille écus de six livres dans un bas.

— Mille écus, sartibois ! et mon billet, qui justement tombe ce matin.



— Pitalugue descend chez lui, M. Cougourdan, rattrapez-le avant qu'il n'ait tout joué ou tout bu ; et, si vous voulez suivre un bon conseil, courez vite.

Au Portail-des-Chiens, la marmite bouillait toujours et l'impatience était à son comble, lorsque Cadet, qu'on avait posté en sentinelle, vint tout courant annoncer qu'un vieux monsieur à lunettes d'or, porteur d'un papier qui paraissait être un papier timbré, tournait le coin de la rue.

— Monsieur Cougourdan ! s'écria la Zoun, il se trouvait là précisément quand nous semâmes les haricots.

— C'est lui le sorcier, je m'en doutais, reprit tante Dide. Allons, les enfants, tous en place, et pas un coup de bâton de perdu !

Silencieusement, les quinze Pitalugue mâles se rangèrent le long des murs, armés chacun d'une forte trique.

Quelle émotion dans la chambre ! On n'entendait que les glouglous pressés de l'eau, le cliquetis de la ferraille, et bientôt le bruit des souliers de M. Cougourdan, sonnait sur l'escalier de bois.

Ce fut une mémorable dégelée, et les farceurs

**de** Pertuis eurent pour longtemps de quoi rire.

M. Cougourdan, homme discret, ne se plaignit pas.

Quant à Pitalugue, ayant retrouvé le soir, dans un coin de la chambre, son billet de cent écus perdu par M. Cougourdan dans la bagarre, il en fit une allumette pour sa pipe et dit à la Zoun d'un ton pénétré :

— Vois-tu, Zoun, les anciens n'avaient pas tort ! Bonne semence n'est jamais perdue, et la terre rend toujours au centuple les bonnes manières qu'on lui fait.

Nobles et philosophiques paroles qui seront, s'il plaît au lecteur, la morale de cette histoire !



## LA MORT DE CARMENTRAN

---

A l'époque dont nous parlons, le chemin de fer entre Marseille et Gap, marqué de petits points sur les cartes routières, n'existait pourtant qu'en projet. La vallée de la Durance ne voyait pas, quatre fois par jour et la durée d'une seconde à chaque fois, les deux trains montants et les deux descendants jeter sur ses champs et ses roches, plus silencieux, plus solitaires après cela, le bruit d'un tourbillon et l'ombre d'une fumée. Mais, en revanche, la route nationale, maintenant déserte, résonnait dès le matin sous les équipages des rouliers, ce n'étaient que jurons et claquements de fouets, longs attelages

de mulets portant le filet frangé, en ficelle blanche, et le collier à la provençale, cornu, pointu, revêtu de peau de chien teinte en bleu, égayé de nombreux grelots et de deux anneaux de verre où passent les guides; ce n'étaient que *carrioles* haut chargées, roulant et tanguant comme un vaisseau à trois ponts, avec le *orancan* plus petit qui suit dans un sillage de poussière; et tous les soirs, aux auberges échelonnées : la Bégude, la Mounine, les Trois Rois, d'interminables repas à pleines tablées faisaient courir les servantes et flamber les fourneaux.

On achève de dîner au « Logis de la grosse Hôtesse » qui est l'endroit où les rouliers descendent dans la petite ville mi-provençale, mais déjà montagnarde de Saint-Domin. Dîner de gens fatigués, et qu'on prolonge coudes sur table en trempant le traditionnel biscuit de Veynes dans un dernier verre de vin. Quelques-uns des convives s'endorment, le nez dans leurs bras croisés, d'autres proposent d'aller prendre le gloria n'importe où. A ce moment un homme entre, l'air fort doux; il porte sur l'épaule des outils de tailleur de pierre.

— Bonsoir à tous, et la compagnie!

— Tiens, Lenthéric ! comment va Lenthéric ? Vous prendrez bien avec nous un verre de vin et un biscuit.

— Ce serait volontiers, mais la femme m'attend. Je passais, en revenant de la carrière, pour savoir si le cousin n'est pas arrivé.

— Perdigal ? Nous l'avons laissé à Manosque avec un chargement de faïence d'Apt.

— ... Et son *Carmentran* ?

— Naturellement, puisque nous sommes en carnaval. Un carmentran superbe, haut de huit pieds, doré comme un soleil et qui a dans le corps un demi-quintal de paille. Perdigal le trimballe depuis huit jours à l'avant de sa charrette et compte le brûler ici.

— Alors, Perdigal pourrait arriver cette nuit ou demain ?

— Après demain plutôt, juste pour le mercredi des cendres. Et maintenant le verre est versé : A l'amitié.

Le tailleur de pierres sorti, — Quel grand Saint-Joseph ! s'écria un petit bonhomme chafouin et roux. Mais le vieux roulier qui avait versé à boire, l'interrompant :

— Tu dis, Pierre-Antoine... ?

— Je dis qu'il fait mauvais pour les *gavots* se

marier avec des Provençales, et que si Lenthéric veut savoir quand arrivera le cousin, il n'a qu'à le demander à sa femme.

— Tu as la langue longue, Pierre-Antoine.

— Et pas la vue courte, maître Arnaud ! c'est ce qui m'a permis, à mon dernier voyage, de distinguer de loin deux charrettes arrêtées sur le bord de la route et quelqu'un qui ressemble à Perdigal entrer avec une femme dans un bastidon que vous savez, le premier à gauche après le pont du Jabron, entre la chaussée et la rivière.

— Le bastidon de Lenthéric ?

— Je ne sais pas si le bastidon est à Lenthéric, mais sûrement la femme est sienne.

— Aloas, dit le vieux roulier en se levant, que Perdigal et la belle se cachent. Lenthéric, par métier, aime la poudre, on le connaît aussi bon chasseur que bon carrier.

Le petit homme roux ne mentait point ; bientôt l'événement prouva que Lenthéric avait eu tort d'aller chercher femme en Provence.

Voici comment le mariage s'était fait :

Deux ans auparavant, MM. Damase frères,

possesseurs à Jouques (Bouches-du-Rhône) d'un moulin à papier monté encore d'après l'ancien système, avaient eu besoin de remplacer deux énormes cuves de pierre, émiettées en faisant la pâte sous l'effort continu des lourds pilons. La roche du pays étant trop tendre, ils chargèrent Perdigal, qui faisait les voyages à la montagne, de leur procurer deux blocs de la grosseur voulue en pierre froide de Saint-Domin, beau calcaire à grains serrés, dur comme l'acier, et qui, sous le ciseau, prend le poli du marbre vert. Perdigal et Lenthéric se connaissaient ; Lenthéric avait une carrière à Champ-Brencous, au-dessus de Saint-Domin, et, dans sa carrière, une veine pleine où l'on pouvait, si l'on voulait, extraire des blocs plus gros que des maisons. L'affaire s'arrangea donc à merveille :

— Je repasserai dans trois semaines, dit Perdigal.

— Tu peux, répondit Lenthéric.

Trois semaines après, jour pour jour, les blocs étaient prêts. Un travail de Romain ! Il avait fallu, pour les isoler, peiner de l'aube à la nuit, faire jouer le pic et la poudre, tout en s'aidant des fissures naturelles bourrées d'humus, où les racines des buis et des lavandes prolongeaient leurs tiges.



geaient leurs longs filaments, fissures que Lenthéric avait étudiées et dont il sut profiter en maître ouvrier.

Tout Saint-Dominin voulut admirer ces blocs.

Les bonnes gens en calculaient le poids, s'étonnant qu'un seul homme pût venir à bout de deux pareils morceaux ; le principal du collège affirmait qu'à les voir se détacher ainsi, en haut du plateau, sur l'horizon, vous auriez dit des pierres druidiques.

Quant à la question de savoir s'il valait mieux les creuser sur place ou simplement dégrossir pour achever le travail à Jouques, MM. Damasse frères s'en rapportait à Lenthéric. Lenthéric s'arrêta à cette dernière solution comme plus prudente : un bloc brut ne craint rien, tandis que pour une pierre travaillée, avec le peu de soins des charretiers et des manœuvres, un accident est toujours à craindre. Peut-être aussi Lenthéric voyait-il avec plaisir une occasion d'aller faire un tour en Provence. Pour les Provençaux de la Provence montagnarde, la vraie Provence, celle du chêne-vert et de l'olivier, des tambourins et des belles filles, apparaît comme une sorte de terre sacrée. Les enfants tout petits en rêvent et quiconque y a passé un

an ou deux rapporte de là-bas les douces façons de parler qu'il gardera toute sa vie.

Lenthéric ne connaissait du monde que sa carrière, étroit plateau battu par les vents, et Saint-Domnin, si noir dans ses noires murailles, au fond du cirque des rochers blancs que remplit d'un bruit éternel le cours torrentueux de la Durance. Aussi ce voyage de trois jours avec Perdigal, le long des routes, derrière le haquet gémissant sous le poids des blocs enchaînés ; la nouveauté du pays, le ciel plus clair, l'air plus limpide au sortir des gorges ; sans compter les repas du soir, les chansons, la joie des rouliers partagée ; ce grand coup de soleil dans une existence monotone, tout cela le rajeunissait, le grisait.

Le troisième jour, comme le soir tombait, Perdigal, prenant par le milieu son manche de fouet en bois tressé, montra du bout un petit village à mi-coteau et, derrière, une maison longue et basse, percée de cent fenêtres, qui se cachait dans la verdure :

— Jouques, dit-il ; là-bas, c'est la fabrique.

Et, rejetant son fouet sur son cou, il prit le

cordeau pour faire enfler à l'attelage l'entrée d'une avenue de peupliers.

— Bonsoir, Perdigal, cria une voix fraîche.

— Eh ! bonjour, cousine.

— Quelles pierres, *bon diou !* deux jolis diamants de gavot.

— N'en dis pas de mal, voici l'orfèvre.

Voyant Lenthéric apparaître, la jeune fille se sauva.

— Nous sommes un peu cousins, son père qui était ouvrier s'est noyé, il y a longtemps, quand elle était toute petite, en levant l'écluse. Ces messieurs l'ont gardée. Maintenant, elle plie du papier à la fabrique.

— Elle est gaie comme un chardonneret, ta cousine, dit Lenthéric.

— On l'appelle Vivette, ajouta Perdigal.

Le travail pouvait durer un bon mois.

On descendit les blocs vers la papeterie au bord d'un pré que la chute de la grande roue arrose, et, dès le lendemain, Lenthéric les attaquait. L'endroit est joli, un sycomore y fait ombre, et Vivette toujours en course, trouvait moyen vingt fois par jour de s'arrêter, regardant les éclats de pierre qui volaient sous le ciseau de Lenthéric.

— Prenez garde à vos yeux, misé Vivette, car leur faire mal serait grand dommage !

— Ah ! vraiment ? « grand dommage » ? répondait Vivette, en imitant le parler montagnard. L'accent du gavot la faisait rire, mais ses compliments lui allaient au cœur.

Cependant, à mesure que les cuves avançaient, Lenthéric songea qu'il lui faudrait bientôt repartir. Il allait parfois vers le milieu du jour, s'étendre, seul, au bas du pré ; et là, dans la fraîcheur de l'herbe, tandis que sans s'effaroucher du bruit sourd des marteaux, du frémissement de la machine et du remous des eaux grondantes, les oiseaux chantaient sur les arbres, voyant de loin Vivette apparaître à une fenêtre du séchoir et sourire, tête retournée, il se représentait sa carrière de Champs-Brencous, son travail toujours solitaire, se disant qu'à recommencer pareille vie il se trouverait malheureux. Puis une idée lui vint : pourquoi ne pas emmener Vivette ? Vivette, de sa présence, éclairerait tout. Vivette n'avait pas vingt ans, c'est vrai ; mais lui en avait à peine quarante. Vivette était pauvre, orpheline ; mais lui possédait du bien pour deux : une maison, une vigne, un champ, sans compter son état. Droit comme un montagnard

et pressé d'ailleurs par le temps, il s'ouvrit un jour du projet à MM. Damase qui l'approuvèrent ; Vivette ne refusa point, et la noce fut célébrée à la fabrique, Perdigal étant garçon d'honneur, le jour même de la pose des deux grandes cuves.

Vivette se trouva, comme on dit, tout de suite chez elle à Saint-Domin. Elle avait sa maison, n'était plus ouvrière, mais artisane, et Lenthéric si bon, si amoureux avec cela, qu'il fallait bien, de gré ou de force, être heureuse de son bonheur. Puis elle eut grand succès avec son parler clair et ses jolies façons provençales. Tout le monde en raffola : ce ne fut trois semaines durant que visites, dîners, commérages et grandes parties de bastidon, entre amis et voisins, d'où l'on revient à la nuit tombante, en chantant. e

Le triste Champ-Brencous lui-même plaisait à Vivette. Tous les jours, sur les onze heures, elle partait de la ville, portant le déjeuner de Lenthéric dans un panier. Elle montait le chemin de Saint-Jean, entre le cimetière neuf et la citadelle, et puis suivait le long plateau rocheux, crête de colline découronnée par les exploitations, et d'où pierre à pierre tout Saint-Domin est sorti. Des blocs entassés, des trous

béants, des écroulements de pierrailles et, de loin en loin, une plaque de gazon ras, étoilée suivant la saison de chardons à fleurs violettes, ou de petits œillets amoureux du vent et des cimes. Tout au bout, en pleine montagne boisée, était la carrière, avec un demi-arpent de vigne pris sur le bois, un jardinet fait de terres rapportées, et une maisonnette flanquée de sa cave et de sa citerne, que Lenthéric avait bâtie à ses moments perdus. Sur la cave on lisait : — *pour moi!* — sur la citerne : — *pour les amis* — plaisanterie qui faisait rire sans tromper personne, Lenthéric n'étant point ivrogne ni capable surtout de refuser un verre de vin à qui qu'il soit. Vivette arrivée, on déjeunait là, en tête à tête, sur un fragment de roc éclaté; et c'était charmant ainsi dans la bonne odeur des genets et des buis, où se mêlait parfois l'odeur de poudre d'un coup de mine.

Hélas! après un an ce charme de nouveauté s'envola. Saint-Domnin, Champ-Brencous semblèrent tristes à Vivette; et maintenant, soit qu'elle allât à la carrière, soit qu'elle en revînt, il lui arrivait souvent de s'arrêter et de regarder là-bas si, au bout de la vallée, suivant le



cours de la Durance qui luisait çà et là, dans les graviers, en chapelet de petits lacs, elle pourrait apercevoir ce doux pays de Jouques, le village, la papeterie. Mais là-bas, au fin bout, une montagne barrait la vallée. Vraie porte de prison, que cette montagne !

Le bon Lenthéric, lui, ne s'apercevait de rien. Il continuait son double métier de carrier et de tailleur de pierres, gai toujours et se donnant volontiers une après-midi de congé quand le travail ne pressait pas trop, pour aller tuer dans les ravins pierreux de la colline quelque lièvre nourri de thym ou quelque savoureuse perdrix rouge.

Mais que le travail pressât ou pas, que la chasse fût ouverte ou non, lièvres et perdrix n'avaient qu'à se tenir sur leur garde à chaque passage du cousin Perdigal.

Le cousin passait une fois par mois, quelque fois deux, tantôt un jour et tantôt l'autre, selon ses chargements.

De tous les rouliers de Provence et de Dauphiné, ce grand garçon blondin était bien celui qui portait le plus gaillardement la blouse bleue et la ceinture rouge. Bon comme le pain, franc comme l'or, très fin cependant, on l'ai-

mait. Le dernier couché pour gouverner ses bêtes, le premier debout au matin sous les voûtes noires des écuries, pour surveiller le garçon bégayant, aux yeux ensommeillés, qui marche d'un pas de somnambule, somnambule, holà ! très lucide dès qu'il s'agit de faire sauter la moitié d'une botte de foin ou la totalité d'un picotin d'avoine, Perdigal faisait son métier en habile homme, parcourant du haut en bas les quatre départements, descendant les fruits, les peaux d'agneau et de chevreau, les amandes-pistaches de la montagne, et remontant les épiceries de Marseille, les gros vins du Var, l'ail et l'oignon en longues liasses, les melons de Cavaillon, les oranges, les artichauts, les cardes, les aubergines, les tomates rouges déjà comme un corail quand celles de Saint-Domin verdissaient à peine. Avec cela, joyeux compagnon, beau danseur, bon lutteur, incomparable aux cartes et aux boules, sans pareil pour conter des contes salés et chanter la chanson grivoise : « un flambeau », comme il s'appelait.

Ce diable de Perdigal avait chaque jour des inventions nouvelles. Tant que durait l'été, il amusait tout le pays avec d'énormes chapeaux en alfa tressée, hauts comme un minaret, larges



comme une plate-forme, qu'un de ses amis, cuisinier à bord, lui rapportait d'Algérie. L'hiver, c'était un *carmentran*, mannequin énorme, attaché dès le premier jour de carnaval sur le devant de la carriole, promené ainsi trois semaines durant à travers villages et bourgs, jugé enfin et brûlé selon les formes, le mercredi des cendres, à l'endroit où l'on se trouvait, au hasard de l'itinéraire.

— S'il pouvait, cette année, le brûler chez nous ! disaient les gens tout le long de la route.

Et c'est pour cela qu'au nom de Perdigal la reconnaissance publique avait ajouté le sobriquet glorieux de Carmentran.

Allant ainsi de Marseille aux montagnes toujours en fête, toujours prêt à raconter devant les gavots ébahis ses plaisirs de là-bas et ses aventures amoureuses, Perdigal, ou Carmentran si vous voulez, semblait apporter du bout de la route blanche, par delà les collines pelées, à cette triste ville de Saint-Domin, quelque chose de l'éblouissement de la Babylone provençale. Brouhaha du Cours Belzunce et du vieux port, gaz des trottoirs, cafés illuminés, théâtres, buvettes à marins, ruelles mystérieuses, tout cela,

il le promenait avec lui. Aussi était-il secrètement envié, tout simple roulier qu'il fût, des aspirants surnuméraires qui vont et viennent deux par deux, d'un air très pressé, sur la grande place de la ville, espérant tromper par ces marches forcées les agitations de leur cœur ; les servantes d'auberge lui réservaient leurs sourires les plus larges ; et c'est de lui encore que rêvaient les petites artisanes sur le pas des portes, en taquinant du bout des doigts la chaîne d'argent de leurs ciseaux. Mais Carmentran ne s'en faisait pas plus fier pour cela, et portait gaiement, en vrai bon garçon qu'il était, le fardeau de son renom diabolique.

Devant la femme de son ami, par exemple, le Don Juan devenait timide. Il est vrai de dire qu'après deux ans on eût avec peine reconnu la jeune fille à qui la souple langue provençale avait trouvé, vivant portrait, ce diminutif de Vivette. Vivette ? non ! mais Geneviève, la belle Geneviève comme les gens commençaient à l'appeler.

Florissante beauté que voilait un peu de tristesse, la belle Geneviève s'égayait pourtant aux retours périodiques de Perdigal. C'était alors

une éclaircie, comme si les nuages s'ouvraient pour laisser voir là-bas le village sur son coteau, la fabrique, et les années de jeunesse en plein soleil.

Un soir que Perdigal et Geneviève revenaient de la carrière, par le plateau, côte à côte, sans rien se dire, mais leurs pensées intérieures allant côte à côte comme eux :

— Hélas ! si j'avais su ! soupira Geneviève.

— Si nous avions su ! répondit Perdigal.

Puis ils se turent, ayant entendu sonner dans les pierrailles les souliers ferrés de Lenthéric.

A partir de ce moment, sans que rien de plus se fut passé, Perdigal multiplia ses voyages. Pour lui comme pour Geneviève il n'y avait désormais d'heureux jours que les rares jours passés ensemble. Marseille vainement promettait ses joies ; vainement, pour l'attarder, les chambrières prodiguaient leurs œillades, leur rire à belles dents et les reculs effarouchés qui montrent le pli du cou et font saillir le corsage :

— Je suis pressé, mesdemoiselles, on m'attend à Saint-Domin !

Mais qu'elle lui paraissait longue maintenant

cette route qu'il parcourait si gaillardement jadis!

Une fois, Perdigal resta deux mois sans paraître : l'héritage d'un oncle, puis un voyage indispensable dans le Bas-Languedoc, pour des vins. Alors Geneviève fut si triste que Lenthéric lui-même s'en aperçut.

— Écoute, Vivette, c'est de ton pays que tu t'ennuies. D'un autre côté, voici longtemps que MM. Damase m'ont fait promettre d'aller là-bas, pour une commande. Si tu veux, nous nous embarquerons demain dans la voiture et nous resterons à Jouques quatre ou cinq jours.

Après les cinq jours, on voulut retenir Vivette.

— Qu'elle reste, dit Lenthéric; cela m'amusera, une semaine ou deux, de faire mon manger moi-même comme quand j'étais garçon.

Et il repartit gaiement. Pauvre Lenthéric!

Le soir même, au soleil tombant, Vivette alla s'asseoir dans l'allée de peupliers, à l'endroit où le chemin tourne; et là, se souvenant de la rencontre d'il y a deux ans, quand Perdigal et Lenthéric avaient amené les pierres, il lui sembla revivre sa vie et la revivre avec Perdigal.

— C'est tout comme alors ! disait-elle.

En effet, tout comme alors, un bruit de grelots retentit sous les arbres, et une charrette parut balançant dans la nuit qui commençait sa grosse lanterne en toile blanche.

— Perdigal !

— Vivette !

Pendant ce temps, songeant à Vivette, le brave Lenthéric cheminait sur la route de Saint-Domin.

Telle est, comme les gens la racontent, l'histoire de la faute de Vivette avec Perdigal.

Ce train durait depuis six mois déjà le jour où le bon Lenthéric entra dans la salle à manger du « Logis de la grosse Hôtesse » pour demander aux rouliers quand arriverait le cousin.

— Si le cousin arrive cette nuit, dit Lenthéric à sa femme, il viendra nous réveiller de grand matin, et j'aurai le temps, avant déjeuner, d'aller lui cueillir son lièvre.

Mais le matin, Perdigal n'étant pas venu le réveiller, Lenthéric monta à sa carrière.

Sur les onze heures, comme toujours, Vivette apporta la soupe à Lenthéric ; seulement elle ne voulut pas déjeuner :

— Je mangerai à la maison ; j'ai laissé un cu-

veau de linge en train de couler, et il ne faut pas que le lessif froidisse.

Lenthéric déjeuna tout seul, puis il se remit tranquillement à marteler une dalle mince et sonore qui chantait sous le marteau comme une cloche, et remplissait de ses sons clairs la carrière et la maisonnette. Cette dalle était destinée à recouvrir la tombe d'un riche bourgeois de Saint-Domnin. Lenthéric commença donc à graver dessus un beau *CY GIT* en lettres gothiques ; et il était là, tout à l'ouvrage, en train de pousser par petits coups sa fine pointe dans la seconde branche du T, quand des cris joyeux retentirent.

Une bande de galopins, ébouriffés à l'ordinaire et tout essoufflés d'avoir couru, venaient de s'arrêter à la vue du tailleur de pierre. Ils avaient des livres et des cartables.

— Bien le bonjour, monsieur Lenthéric ! si cela ne vous faisait rien, nous voudrions traverser votre vigne.

— Traverser ma vigne, et pourquoi ?

— Nous sortions de l'école et nous avons dit d'aller attendre votre cousin au Grand-Portail.

— Perdigal ! il arrive donc ?

— Aujourd'hui à six heures, avec un chargement de faïence d'Apt. La publication en a été faite par le crieur... Même qu'il a sur sa charrette son carmentran qu'on doit brûler. Alors comme c'est par ici le plus court...

Le prétendu « plus court » allongéait bien d'une demi-heure ; mais soit répugnance à traverser la ville sous l'œil sévère des parents, soit goût instinctif des écoliers pour les endroits sauvages et les promenades non frayées, ils avaient choisi ce chemin-là.

— Allons, passez, mauvaise graine !

Et tandis que la bande, prenant la pente, se poussait bruyamment vers le Grand-Portail, Lenthéric, d'un coup d'œil, ayant inspecté la route déserte jusqu'à l'horizon entre sa double rangée de cailloux en tas et de bornes kilométriques, se dit : — Le cousin, à ce que je vois, ne sera pas ici avant cinq bons quarts d'heure ; j'ai donc tout le temps de tuer mon lièvre.

Quand Lenthéric eut tué son lièvre, il calcula que Perdigal ne pouvait tarder, et s'assit au bord de la route, résolu de l'attendre en fumant une pipe. Il songeait à la joie de Perdigal lorsqu'il verrait le lièvre, à la surprise de Vivette. Puis

il réfléchit que Vivette ne lui avait pas annoncé l'arrivée de Perdigal, et cela l'étonna un peu. Mais comme Lenthéric était un homme sans fiel ni malice, qu'il respectait sa femme et qu'il savait Perdigal son ami, il laissa de côté cette idée et se mit à rêver d'autre chose.

Au bout d'un moment, des claquements de fouet, le frémissement lent de cent grelots et le tic-tac régulier des grandes roues battant sur l'essieu annoncèrent l'arrivée des charrettes. Perdigal marchait un peu en arrière, près de la seconde ; à l'avant de la première, qui était presque vide, un énorme mannequin, ficelé le long d'une perche, se dandinait.

Lenthéric allait se montrer, quand il aperçut une femme assise dans le petit hamac de sparterie que les rouliers installent sur le côté de leurs voitures pour s'y reposer un peu, en dépit des règlements, quand ils sont las et qu'il n'y a pas de gendarmes en vue.

— Diable de Perdigal, pensa Lenthéric, toujours le même !

Et, ne voulant pas déranger Perdigal dans ses amourettes, il résolut de laisser les charrettes filer.

Mais les charrettes s'arrêtaient. En cet en-



droit, la route fait un coude et l'on ne risque pas d'y être aperçu. La femme sauta sur le chemin :

— Tiens, Vivette, la clef que tu oublies.

Lenthéric, qui avait reconnu Vivette, reconnut aussi la clef du bastidon qu'il avait à quelques kilomètres de là, et où il renfermait, à la récolte, les amandes-pistaches d'un petit champ et les raisins d'un bout de vigne.

Ce fut comme un éclair, il devina tout.

— Sauve-toi, Vivette, quelqu'un! murmura soudain Perdigal, devenu tout pâle.

Et Vivette s'étant sauvée, Perdigal se retourna, les bras croisés, du côté de Lenthéric. Il ne le voyait pas, mais il le devinait, ayant entendu le craquement d'un fusil qu'on arme, ayant aperçu le bout du canon qui s'abaissait entre les branches.

— Tire, Lenthéric !

Lenthéric, aveuglé, tira.

— Tu m'as tué ! dit Perdigal en portant à sa poitrine ses deux mains qui s'ensanglantèrent.

Subitement, toute la colère de Lenthéric était tombée... Il avait, comme dans un rêve, couché

Perdigal sur la charrette, et lui faisait boire l'eau-de-vie de sa gourde :

— U ami ! est-ce Dieu possible ? un ami ! soupirait-il, sans trop savoir ce que cela voulait dire ; et si c'était à lui-même, à sa main trop prompte, ou bien à la trahison de Perdigal que le reproche s'adressait.

Au bout d'un moment, Perdigal ouvrit les yeux. Sa première parole fût :

— Et Vivette ?...

A ce nom, Lenthéric sentit son sang bouillir ; mais, voyant la mort sur le front de Perdigal, il jugea le crime assez puni et dit à voix basse.

— Je pardonne.

— A tous deux ?

— A tous deux !

Perdigal mit sa main dans la main de Lenthéric.

— Lenthéric, un dernier service : tu vas ouvrir le caisson de la carriole et me donner le pistolet qui est derrière la musette.

Lenthéric hésitait ne comprenant pas.

— Donne vite, je suis pressé !

Cette fois Lenthéric obéit, mais Perdigal lui rendit l'arme en disant :

— Tire en l'air, toi ; je n'ai plus la force.

Lenthéric tira en l'air.

— Maintenant, place-moi le pistolet entre les doigts... comme ça... bien! fit Perdigal dont la voix s'affaiblissait : comprends-tu, Lenthéric, c'est pour toi, pour Vivette... il faut qu'on ne te soupçonne pas, il faut que tout le monde croie...

Puis, faisant effort :

— Hue ! limonier, hardi ! cria-t-il.

Les chevaux partirent à sa voix, et les deux charrettes se mirent en marche.

Cependant la foule qui attendait aux portes de la ville s'était dit en entendant le second coup de feu : — Perdigal s'annonce, il fait la bravade! Alors le tribunal devant qui devait paraître Carmentran s'organisa avec avocats, accusateurs et juges ; les gamins, escomptant une condamnation certaine d'avance, entassèrent les fagots qu'ils qu'étaient depuis le matin pour construire un bûcher digne d'un tel personnage, et une farandole se mit en branle, chantant sur l'air consacré la chanson funèbre et comique :

— *Adieu pauvre... Adieu pauvre!... Adieu pauvre Carmentran!*

Tout à coup les éclaireurs partis en avant se replièrent à toutes jambes :

— Le voici ! le voici !

Ses pieds au niveau de la croupe enrubannée des chevaux, immense, dominant la foule, alors Carmentran apparut. Il avait un habit rouge à parements d'or, un gilet blanc, des culottes bleues dans des bottes en cuir verni ; un tricorne à pompon couronnait sa perruque de chanvre ; et il s'avancait ainsi, avec son masque gogue-nard, bercé au branlement de la charrette, et tenant écartées, comme pour bénir, deux mains énormes au bout de deux bras raides, ronds et courts.

— Qu'il est beau !... qu'il est grand !... il n'entrera jamais par la porte !...

— On ne voit pas Perdigal. Eh ! Perdigal !...

Patience, les amis, si Perdigal se cache, c'est pour quelque farce !

Mais la foule s'étant ouverte et la charrette étant passée, un cri retentit.

— Carmentran est mort !

— Carmentran s'est tué !

Derrière le mannequin gras d'étoupes, souriant et saluant dans son beau costume doré, on venait de voir Perdigal étendu, face au ciel, sur les planches de la charrette. Il avait son pistolet

à la main, un filet de sang rayait sa chemise sous la blouse ouverte, et sa fine tête blonde, encore railleuse, battait contre les montants à chaque tour de roue, à chaque pas des chevaux.

— C'était un fou !

— Pauvre Carmentran !

Et l'on entendait la farandole lancée à fond de train qui chantait : « *Adieu pauvre !... Adieu pauvre !... Adieu pauvre Carmentran !...* » à l'autre bout de la ville.

Tout le monde à Saint-Domnin crut au suicide, tout le monde, excepté Vivette. Lenthéric ne parla jamais de rien. Il suivit son ami jusqu'à la fosse et pleura. Puis étant remonté à sa carrière, il reprit son travail de la veille, continuant ainsi l'inscription commencée : — *Cy git, Jean-Louis Perdigal dit Carmentran. Roulier.*

---

# L'ARRESTATION DU TRÉSOR

---

## I

— Vous ne reconnaissez plus *Brame-Faim* ?  
medisait le vieil Estève.

Le fait est que je n'aurais pas reconnu la rocheuse métairie des Estève, de stérilité légendaire, en voyant, à la place des maigres champs d'avoine et d'orge perdus dans de maigres taillis, s'aligner les allées de vignes, et, entre les allées, le blé verdir sous les amandiers.

— C'est Cadet qui a changé tout cela. Avant lui le plateau ne produisait guère ; trop de cail-

loux ! A double semence, la bonne herbe poussait pauvre et rare. Nous épierrions bien de temps en temps ; mais la Durance est au diable. où précipiter les pierres ? Il fallait donc les entasser au milieu des champs, à la vieille mode, et les tas croissant chaque année, s'élevant toujours, s'étalant toujours, finissaient par manger la terre. Brame-Faim en avait une demi-douzaine pour sa part, énormes, s'il vous en souvient, et datant du temps de la reine Jeanne. Ces *clapas* faisaient notre ruine. Mais Cadet était revenu du collège avec des idées ; il trouva le joint, vous allez voir. On rectifiait la route départementale, et ces messieurs des Ponts-et-Chaussées allaient loin d'ici, à grands frais, chercher leurs matériaux d'empierrement. Cadet sella notre grise et fit un voyage au chef-lieu, emportant un sac de ces cailloux ronds, durs comme l'acier, qui épouventent les pioches ; il vit le préfet, l'ingénieur, montra ses pierres : nous les donnions pour rien, il n'y avait qu'à se baisser et les prendre. Bref ! un beau matin, les tombereaux de l'administration arrivèrent ; en un rien de temps, sans que j'eusse déboursé un liard, tout était enlevé, le champ rendu net comme la paume de la main ; et c'est sur les pierres où, étant collégien, vous avez

usé tant de enlottes, que, tout à l'heure, votre voiture roulait.

Le vieil Estève disait vrai : dans cette mer de blé où courait la brise, je cherchai vainement les grands *clapas*, joie de mon enfance, qui se dressaient là jadis

Un pourtant restait, le plus petit, tout près de la ferme restaurée.

— Et celui-là, père Estève, l'avez-vous gardé pour la graine ?

— Celui-là, répondit-il un peu embarrassé, oui, on l'a gardé... je n'ai pas voulu... il sert de clôture au jardin et préserve le jardinage du mistral.

Mais voyant sans doute dans mes yeux que l'explication semblait insuffisante :

— Et puis, je vais vous dire, il y a un chrétien enterré dessous.

— Un chrétien, père Estève ?

Le père Estève ne voulut pas me laisser croire qu'un drame récent eût ensanglanté sa métairie, aussi se hâta-il d'ajouter :

— Oh ! ne craignez rien, ce mort n'est pas d'hier, et l'affaire remonte à l'arrestation du *Trésor*, du temps de l'ancienne République.



## II

Je la connaissais bien, cette arrestation du Trésor dont, après soixante ans, on ne s'entretenait qu'à voix basse, les meilleures familles de notre petite ville s'y trouvant compromises.

Il planait des légendes là-dessus.

Tout petit, près du lavoir, j'avais certain jour eu grand'peur, à voir la vieille femme majestueuse et sèche qu'on nommait la longue Epoinine entrer en fureur, s'arracher rubans et coiffe et secouer dans la mêlée des battoirs ses mèches grises d'Euménide, parce que les lessiveuses, se

disputant pour la bonne place, lui avaient demandé — allusion sanglante ! — combien il faut de pièces de cinq sous pour faire cinq cents francs.

La longue Eponine, paraît-il, avait coopéré à l'arrestation, et touché, pour sa part, cinq cents francs en pièces de cinq sous, comme les autres. Et le soir, parlant de ces choses, voici ce qui se raconta à la veillée.

Une fillette de Vilhosc, qui avait vu, après le coup fait, les voleurs manger une omelette au jambon dans une ferme, était entrée en service à la ville. Un jour, elle dit, désignant un riche bourgeois qui passait : « Je le reconnais, en voilà un qui a mangé de l'omelette. » Alors ses maîtres, avertis, l'avaient envoyée, aussitôt la nuit, remplir la cruche à la fontaine. Jamais elle n'en était revenue. Des gens apostés l'avaient saisie, bâillonnée, liée, cousue dans un sac et jetée du haut du vieux pont au beau milieu de la Durance.

C'était du temps de la République. Et ces récits nous inspiraient une égale horreur pour cette République, dont le nom résonnait toujours à propos de crime, et pour la tragique

fontaine que nous évitions maintenant par un long détour quand, le soir, au sortir du collège, nous l'entendions bouillonner invisible et vomir l'eau de ses quatre canons dans le coin sombre de la place.

## III

Plus tard, j'appris que l'arrestation et les actes sanglants qui l'accompagnèrent devaient être portés au compte du parti royaliste.

C'est l'an VI ou l'an VII que la chose s'était passée. Le coup d'Etat du 18 Fructidor venait de terrifier les cocardes blanches ; Bernadotte commandait à Marseille ; les compagnons de Jéhu, traqués, dispersés, laissaient respirer la Provence. Quelques débris épars de leurs bandes, réfugiés dans les Basses-Alpes, à l'abri des torrents et des rochers, osaient seuls se manifester de loin en loin par un assassinat mystérieux, le pillage d'une diligence ou l'attaque à main armée sur les routes des malles du gouver-

nement. Mais encore fallait-il faire ses coups dans l'ombre, barbouillé de poudre et masqué. L'exemple d'Allier guillotiné comme assassin, bien qu'il eût frappé avec un poignard marqué de fleurs de lis, conseillait la prudence.

Aussi ne fut-ce pas sans hésitation que les royalistes de Canteperdrix se décidèrent cette fois à tenter l'aventure. Le *Trésor*, dirigé de Gap sur Digne et, de là, aux armées d'Italie, était annoncé pour le lendemain. En plus des gendarmes réglementaires se relayant de brigade en brigade, une compagnie de soldats accompagnait la voiture. Les soldats effrayaient un peu. Mais d'un autre côté l'importance inaccoutumée de l'escorte faisait supposer des sommes considérables. On parlait de plus de cent mille francs ! Cent mille francs font beaucoup d'écus, il fut convenu qu'on arrêterait. D'ailleurs, M. Blase, bourgeois de la ville, homme prudent et parlant peu, donna sa parole qu'au bon moment la troupe serait écartée et que les assaillants n'auraient affaire qu'aux gendarmes.

La disposition des lieux favorisait singulièrement l'entreprise. Il semblait que l'on eût le choix. A peine sorti de la ville, le portail de la Gardette dépassé et le vieux pont franchi, le

convoi devait, deux lieues durant, jusqu'à la montée de Saint-Pierre, longer entre la montagne et l'eau une route dangereuse, déserte, sans épaulements ni parapet, tranchée à vif dans le roc calcaire dont elle épouse tous les replis et qui, à vingt pieds au-dessous, s'enfonce à pic dans les remous de la Durance. Là, pas besoin d'armes ! Quelques blocs roulants suffiraient pour culbuter l'escorte. Mais la ville s'étale en plein de l'autre côté ; l'alarme pouvait être donnée et les compagnons reconnus.

Plus loin la route quitte la rivière et gagne la hauteur à travers bois, par la montée de Saint-Pierre. Bon endroit ! Mais ici encore la proximité de deux fermes, et les grandes cultures du château de Vallée morcelé récemment, rendaient l'attaque hasardeuse.

Il fallait après cela, une heure durant, suivre le plateau régulier, alors couvert de taillis de chênes blancs, qui s'étend au-dessous du village de Salignac ; puis la route passait devant la ferme du Borni, et commençait la descente pour rejoindre, à travers les graviers torrentiels du Riou et du Vançon qui confondent là leurs embouchures, la rive de la Durance.

C'est pour cet endroit qu'on tomba d'accord.

Les deux torrents sont séparés avant leur réunion par une sorte de promontoire buissonneux et rocheux où l'embuscade était facile. Canardée à bout portant, sans savoir d'où, l'escorte ne résisterait guère ; et, deuxième avantage ! s'empêtrant de ses lourdes roues dans les galets mouvants où la route se perd, le fourgon ne pourrait pas prendre la fuite.

Les gens du Borni gênaient bien un peu ; quelqu'un le dit, mais M. Blase cligna de l'œil, et chacun s'en remit là-dessus à la sagesse de M. Blase.

On partit donc, le soir venu, non pas en troupe, ce qui aurait excité les soupçons, mais séparément, les fusils cachés dans des sacs ou sous des charges d'âne, les uns par la route ordinaire, d'autres en tournant la montagne, par la gorge de Pierre-Écrite et le travers de Vilhosc, d'autres enfin par la rive droite : ceux-là passèrent la Durance à gué.

A l'aube, tous se trouvaient au rendez-vous, dans une bâtisse ruinée : les armes prêtes, les postes de chacun fixés, ainsi que le lieu de

réunion et de partage, attendant en silence le coup de feu qui, entre dix et onze heures du matin, annoncerait que le convoi arrivait à la ferme du Borni et que le moment d'agir était venu.



## IV

« C'est moi, continua le vieil Estève, après ces détails que je connaissais déjà en partie, c'est moi qui devais donner le signal. Je n'avais alors que quatorze ans, mais j'étais depuis six mois pâtre à la ferme, passant mes nuits dans les bois, sans rien craindre des loups ni des voleurs, avec un grand diable de pistolet plus haut que ma taille, dont un cavalier déserteur m'avait fait cadeau. Mon père répondait de moi. Comme il n'y avait pas d'hommes de reste, on me plaça pour faire la guette, sur le rocher que vous voyez là-bas pointant entre les deux graviers, et il fut convenu que je tirerais en l'air aussitôt que la tête du convoi apparaîtrait au haut de la montée.

Je m'en souviens comme d'aujourd'hui : ce devait être fin de septembre ou bien au commencement d'octobre, car j'entendais au loin les gens qui teillaient le chanvre dans les fermes. Las de regarder la route blanche, et comme je commençais à avoir faim, je m'étais couché sur le ventre, et je m'amusais avec une paille à sucer le miel des nids d'abeilles sauvages dont la roche était emplâtrée. Je trouvais cela bon. Tout à coup, relevant la tête, je vis des soldats à la porte du Borni. Ils appuyaient leurs fusils contre le mur, et s'essuyaient le front avec leurs mouchoirs, comme éreintés par la chaleur d'avant midi. On leur donnait à boire dans des cruches. Pendant ce temps, le fourgon, accompagné des seuls gendarmes, prenait la pente et disparaissait sous les chênes.

Ce ne fut pas long ; je fais le signal, les nôtres courent : pif ! paf ! pif ! paf ! sous le couvert ; le postillon qui fouette ses chevaux et vient verser dans les graviers ; trois habits bleus étendus par terre ; et le fourgon était forcé, la caisse enlevée, tout le monde disparu à travers buis et chêneaux, avant que les soldats, en train de boire, eussent eu le temps de se demander ce que voulaient dire ces coups de feu. »

## V

Ici le vieil Estève s'arrêta comme s'il regrettait d'en avoir trop dit :

« La fin, c'est le plus horrible ! Je m'étais bien promis de ne jamais en parler à personne. Mais ceux qui ont fait la chose sont morts, et moi qui l'ai vue, je ne tarderai guère.

C'est donc ici même, reprit-il, puisqu'il faut que vous le sachiez, qu'on s'était donné le mot d'ordre pour le partage. Rien à craindre ! la ferme se trouvait alors en plein bois. Mes bêtes enfermées sous une roche, je dégringolai vite la hauteur, et j'accourus comme les autres.

Quand j'arrivai, presque tous étaient rendus déjà, en train de boire, de manger autour de la

grande table. Mes tantes servaient. Il y avait des gens de la ville, d'anciens nobles, des bourgeois, des artisans avec le fusil, des paysans avec le trident de fer à remuer le fumier, solidement emmanché et luisant du bout.

— Assieds-toi et mange ! me dit mon père.

De temps en temps un homme entrait, car chacun avait pris qui d'un côté, qui de l'autre. Alors les premiers arrivés lui faisaient place, et on se remettait à faire aller les dents sans parler, en écoutant un bruit d'argent remué et de pièces mises en pile qui descendait de la chambre du premier.

— C'est M. Blase qui fait les parts ; il faut qu'il y en ait gros, car voici une demi-heure qu'il compte.

A la fin un homme de la ville, paysan des bas quartiers, qu'on appelait Le Prieur, s'impatienta. On avait bu, on avait mangé, qu'attendait-on, puisque tout le monde était-là ?

— Il manque encore mon frère, dit un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans qui, depuis quelques instants, regardait avec inquiétude du côté de la porte.

— C'est vrai, il manque M. César.

— Je connaissais bien M. César, un noble,

un réfractaire qui se cachait dans nos bois. Plus d'une fois il m'avait donné à boire de l'eau-de-vie dans sa gourde.

— Baste ! reprit Le Prieur, c'est un galant, il se sera attardé à pincer le menton à quelque bergère. Alors, moi je dis : — M. César ne peut pas tarder, je l'ai vu de loin, dans le vallon, après l'affaire, qui se lavait la figure et les mains à un trou d'eau. — Bien ! commençons toujours, on mettra sa part de côté.

Précisément M. Blase apparaissait sur l'escalier, suivi de deux hommes qui portaient un lourd caisson de fer. L'enthousiasme éclata à cette vue : — *Vivo lou rey!* La journée était bonne... Mais quels charmants garçons ces soldats de s'être ainsi arrêtés à boire ! A quoi Le Prieur, clignant de l'œil, ajouta : — Cela me fait penser qu'il faudra réserver la part de mon cousin Pierre du Borni, il est juste que le brave homme soit indemnisé de son vin.

Tout le monde se mit à rire.

M. Blase, lui, ne riait point. Il fit verser le contenu du caisson au milieu de la table, et chacun fut étonné en voyant que tout était en pièces blanches.

— Et l'or?... il n'y a pas d'or ?...

— Mes amis, reprit tranquillement M. Blase, nous avons à nous partager dix mille francs.

— Dix mille francs ? Tonnerre de Dieu ! C'était Le Prieur qui jurait ; et, de rage, il donna un tel coup de trident en terre, que le trident resta fiché.

Un homme terrible, ce Prieur ! un maître homme ! Il était *boutassié-destrégneyré* de son état, c'est-à-dire qu'il passait le marc de raisin au pressoir après la vendange, et qu'il transportait sur le dos, dans une outre, le vin d'une cave à l'autre. Je ne sais si les *boutassiés-destrégneyrés* existent encore, mais ils constituaient alors une puissante corporation ; et celui qui pouvait léguer à son fils l'outre de peau de bouc et le privilège, à sa fille une *corne* ou une *demi-corne*, c'est-à-dire la moitié ou le quart de la propriété d'un pressoir, passait pour riche homme à Bourg-Reynaud et à la Coste, dans les quartiers paysans. De plus, comme tous ses confrères, avant que la Révolution eût fermé les lieux saints, il était prieur de l'Assomption, portant le costume de pénitent bleu, avec le banc à la grand'porte de l'église, le droit d'y vendre des galettes à l'huile, bénites à l'autel, et de faire, moyennant six liards, à la procession,

passer les enfants pour qu'ils grandissent, sous le brancard de la Sainte Vierge, orné de fleurs et de fruits nouveaux. Cela rendait gros, et la suppression de ce revenu l'avait plus que tout rendu enragé contre la République.

Mais cette fois, ce n'est pas à la République qu'il en avait.

— Dix mille francs ! hurlait-il, en faisant tressauter la table à coups de poing, dix mille francs quand on nous en avait promis cent mille ! Les chefs nous vendent et nous volent, demain je me fais jacobin. Mais on connaît le jeu, maintenant : le trésorier de Gap est votre complice, monsieur Blase. Vous lui avez écrit : Gardez le gros morceau à l'abri chez vous, ne l'exposez pas sur les grandes routes. Dix mille francs dans le fourgon , dix mille francs en pièces de cinq sous suffisent. La caisse enlevée, le gouvernement croira qu'on a enlevé cent mille francs. Nous nous partagerons le reste. Et les imbéciles qui auront fait le coup, s'ils ne sont pas contents, se garderont bien d'aller se plaindre.

La maison tremblait, M. Blase était blême.

• — Allons, c'est bon, dit Le Prieur, on réglera ce compte plus tard ; empochons ! Il s'a-

git pour le quart d'heure de filer avant que les gendarmes nous cueillent.

— Cinq cents francs par part! reprit M. Blase de sa voix morte.

— Cinq cents francs!

Le Prieur allait éclater encore, il se contint. Tout le monde d'ailleurs comprenait qu'il avait raison; et, la première fièvre passée, regardant ce petit tas d'argent pour lequel on avait rougi les cailloux du Vançon et tué des hommes, réfléchissant aux enfants, aux femmes laissés là-bas, aux gendarmes embusqués peut-être à la poterne de la ville, chacun regrettait l'aventure et se sentait grandement inquiet.

Aussi, une fois le partage fait, et tandis qu'on prenait ses parts en silence, quelqu'un ayant du dehors frappé à la porte, il n'y eut personne qui ne pâlit. Tout petit que j'étais, la même idée me vint qu'aux autres, et je me dis: — Voici les soldats!



## VI

« Ce n'était qu'une vieille femme. Elle raconta qu'en train de ramasser de la litière, elle venait de voir, assis par terre, un jeune homme qui perdait son sang, il s'appelait M. César. En effet, à quelque cent pas de la maison, nous trouvâmes M. César couché sur le revers d'un de ces longs fossés qu'on trace à demeure dans les bois pour que le vent d'automne y entasse les feuilles tombées. Il avait la cuisse cassée d'une balle, le sang d'un coup de sabre lui coulait sur les yeux. — Vite, une litière ! s'écria le frère de M. César ; mais Le Prieur dit : — Pas la peine ! Alors tout le monde s'entre-regarda, et je compris que quelque chose de terrible allait se pas-

ser. — Va-t'en, petit ! Je me cachai derrière un buisson et j'entendis toute la dispute.

— Assez de sang ! laissons-le vivre, on le cachera, disait M. Blase ; et Le Prieur, toujours en colère, gardant toujours sur le foie la rancune de ses cinq cents francs, répondait :

— Le cacher, lui blessé, quand les bien portants se cachent à peine ; laisser un blessé par chemins quand la forée armée est en campagne, quand un mot, un seul mot peut pour cinq cents malheureux francs nous mener tous à la guillotine ? Non ! les morts seuls ne parlent pas.

Et comme M. Blase insistait :

— Assez, fit l'enragé d'un ton bourru, je n'en veux pas à M. César, mais un homme vaut un homme, et l'on n'y mit pas tant de façons l'an passé pour achever Peyré-Toni, mon vieil ami, à l'attaque du pont de Trébaste, Et jetant son trident pour prendre le fusil des mains d'un bourgeois qui était près de lui, il ajouta :

— Faisons ce qui a été juré !

Ce qui avait été juré, on le jurait presque toujours avant les expéditions de grand'route, dans ce temps de la désolation : c'était de considérer tout blessé comme mort et lui donner le

coup de grâce pour ne point se trahir en le laissant derrière.

M. César se vit perdu : — Frère, embrasse-moi ; tu raconteras chez nous que j'ai été tué par les bleus. Puis entendant qu'on apprêtait les armes, il dit : — J'aimerais mieux être debout. Alors on le prit par les bras et on le mit droit contre un arbre. Il regarda un moment tout autour de lui, les bois, les champs, le ciel, comme s'il voulait bien se rappeler les choses de ce monde dans l'autre. M'ayant aperçu, il m'appela, me donna sa gourde et dit encore : — Je veux que ma part soit pour le petit. Puis, jetant un brin de marjolaine qu'il mâchait : — Allons, faites ! Je m'enfuis en courant ; le frère qu'on tenait criait : Tuez-moi aussi ; tuez-moi ! Les femmes se tordaient les bras aux fenêtres de la maison.

Certes ! parmi les gens qui étaient là, beaucoup aimaient M. César ; mais, sur le moment, chacun ne songeait qu'à sa peau. — En joue ! — Vive le roi ! — Feu ! quant je revins, tout le monde était parti ; tridents et fusils descendaient rapidement la montagne, et je trouvai mon père seul auprès du corps de M. César qui était tombé en avant, les bras en croix, le nez dans la terre.

On le laissa au fond du fossé, caché parmi les feuilles. Le surlendemain seulement nous nous décidâmes à aller le chercher la nuit, avec des lanternes, pour l'enterrer sous ce *clapas*... Voilà l'histoire! »

Le conteur s'était tu.

Impressionné du sauvage récit, je regardais le tas de cailloux bruns tachés d'ocre sanglante qui se dressait au soleil couchant comme un effrayant tumulus. Le vieil Estève, ramassant de ses mains de quatre-vingts ans une motte pour rabattre les brebis prêtes à s'égarer dans le blé vert, répéta : « ... tombé en avant, les bras en croix, le nez dans la terre. » Puis il ajouta après un silence : « Les Révolutions, c'est terrible ; et la peur rend les hommes pires que les loups ! »



## CURO BIASSO

---

De maître, *Curo-Biasso* n'en avait jamais eu qu'un : le vieux Safurian, dit *Cinq-hommes*, braconnier de son état et tailleur de pierres à ses moments perdus, qui, tous les jours, pendant deux ans, l'emmena battre les bois et les ravines, lui apprenant également à flairer le gendarme et la perdrix.

Une nuit, on assassina un brigadier. *Cinq-hommes*, qui craignait les méchantes langues, s'en alla en Piémont par le chemin des montagnes, et sa femme, presque sa veuve, vendit *Curo-Biasso* au sergent-major d'un détachement qui passait.

Mais au bout de trois semaines la brave bête

s'en revenait, maigre, traînant au cou un morceau de chaîne... La vie de caserne, apparemment, ne lui avait pas convenu.

Ce qu'il lui fallait, à lui, c'étaient les joies de la chasse et de l'affût, la vie en plein soleil le long des torrents clairs et des côtes sèches parfumées de marjolaine, c'était l'odeur de l'herbe, l'odeur de la piste, les fontaines froides qu'on lappe, la grappe gonflée dont on s'inonde la gueule, entre deux lignes de vigne, sans s'arrêter de courir ni d'aboyer; c'était le gibier forcé, déchiré, avec du sang et du poil aux baines; puis le repos à l'ombre, les bonnes heures de paresse, le sommeil sous les étoiles et le réveil matinal, à la fraîcheur, quand la caille chante, quand les oisillons vont boire, et que le lièvre, se secouant, lève les oreilles hors du gîte, au ras de l'herbe mouillée de rosée.

Quelques amis du vieux Cinq-hommes (les braconniers, Dieu merci ! ne manquent pas chez nous) firent des avances à Curo-Biasso ; mais depuis son voyage, notre déserteur tenait l'homme en défiance, se rappelant avoir été attaché. Tout compte fait, il préféra se passer de maître pour vivre seul, sans collier, à la barbe des forestiers et des gendarmes, aussi libre au

milieu de ses champs et de ses bois que les chiens musulmans dans les ruelles de Constantinople.

Où dormait-il?... on l'ignore. Il devait, j'imagine, varier ses gîtes, couchant au bel air l'été, et l'hiver sous un hangar de ferme ou bien dans ces cabanettes ouvertes, en pierre sèche, que bâtissent les gens de campagne pour s'abriter de la pluie.

Curo-Biasso, c'est-à-dire *Vide-Bissac* (on l'avait surnommé ainsi à cause de ses fredaines), fut bien vite devenu la terreur des paysans. Tandis qu'ils étaient au travail, en train d'arracher la garance ou de faire feu de leurs outils sur les cailloux d'une olivette, que de fois n'avait-on pas vu Curo-Biasso flairant le sol et le vent, se raser comme un chat, glisser le long d'un mur, entre deux sillons, et arriver ainsi jusqu'au bissac jeté derrière le travailleur, dans l'herbe ou sur les mottes.

Les paysans riaient tous les premiers de trouver ainsi leur goûter envolé: — « Encore un tour de Curo-Biasso, disaient-ils, c'est un maître chien!... il vit tout seul comme l'ermite de Lure... » Et ils se contentaient, une autre fois, de suspendre leur bissac à une branche de figuier.. Mais Curo-Biasso alors se dressait sur



ses pattes de derrière et sautait après le bissac comme le renard des fables devant sa treille.

Ajoutons, à l'honneur de Curo-Biasso, qu'il faisait ce métier seulement au gros de l'été, quand la terre brûle et que la piste est sans odeur. Les Peaux-Rouges volent bien, eux aussi, lorsque la chasse ne les nourrit plus!

Avant tout, Curo-Biasso était un chasseur incomparable, fin comme l'ambre et d'un tel nez que, disait-on, rien qu'à flairer l'eau d'une source, il devinait le soir quel oiseau y avait bu le matin. Personne mieux que lui ne découvrait où gîte le lièvre, où loge la caille, où s'éveille la perdrix; quant aux lapins, il savait par cœur leurs moindres terriers, les chemins qu'ils se font dans l'herbe, et aussi les ronds de terre piétinée, parsemée de petites crottes, où ils vont, ces graves animaux, assis sur la queue et remuant le nez, tenir leurs conférences au clair de lune.

Curo-Biasso devint légendaire; on racontait sur lui des choses étonnantes: que les loups étaient ses amis, et que souvent il s'associait avec le renard pour courir un lièvre sur la neige. Les gardes, il les reconnaissait d'une lieue, se fussent-ils déguisés en évêques avec la crosse et la mitre!

Le plus souvent, Curo-Biasso battait les bois pour son compte.

Quelquefois aussi un chasseur, immobile, le fusil entre les jambes, écoutant ses deux chiens donner de la voix à un quart de lieue, entendait tout à coup trois chiens au lieu de deux. C'était Curo-Biasso qui, rôdant par là, venait de se mettre de la partie, pour le plaisir de chasser en société.

Car, par un souvenir de sa vie d'autrefois, Curo-Biasso aimait toujours l'odeur de la poudre.

Nous nous en allions un jour, mon père et moi, le long de la Durance, large en cet endroit autant que la Seine à Paris, courante à faire peur et froide comme une eau de neige... Léda, notre chienne, venait d'être mordue au nez par une vipère, en quêtant sous un genévrier, et bien qu'immédiatement frictionnée d'alcali, elle avait la tête lourde, le regard malade; je la menais tristement en laisse au bout de mon mouchoir; mon père, de fort méchante humeur à cause de la journée perdue, marchait devant, son fusil en bandoulière. Tout à coup je l'entendis crier: « Curo-Biasso!... hé!... Curo-Biasso! »

Sur l'autre rive, Curo-Biasso, en train de

chasser comme nous s'était arrêté pour boire, et lapait une petite mare d'eau claire au milieu des osiers et des galets.

« Curo-Biasso !... Curo-Biasso ! »

Mon père aurait bien voulu continuer sa chasse avec lui.

Mais Curo-Biasso buvait toujours, et paraissait s'inquiéter de nous autant que d'une belle paire de gendarmes.

— Attends un peu, fait mon père en épaulant son fusil pour tirer en l'air...

Le coup part. Curo-Biasso dresse l'oreille, il voit la fumée, il flaire la poudre, et le voilà qui saute à l'eau comme un perdu, le voilà nageant, le museau levé, à travers le courant froid qui l'entraîne, et gambadant de joie à nos pieds sur le sable tout inondé.

Le pacte était fait : Curo-Biasso ne nous quitta plus de tout le jour ; il nous fit encore tuer deux pièces, et voulut bien partager notre goûter sous un arbre. Le soir, une fois la chasse finie, il nous accompagna quelque temps du côté de la ville ; mais du plus loin qu'il aperçut des maisons, il nous laissa.

Et n'allez pas croire que notre héros eût cette mine craintive et malheureuse des chiens er-

rants qu'on traque partout. Superbe, net et luisant, il devait, étant devenu un peu bête fauve, se lécher tous les matins du bout du nez au bout de la queue ; ce vagabond-là aurait fait honte au chien de riche le mieux soigné. Seulement, à force de courir dans les mottes sèches, l'herbe et les pierrailles, il finit par avoir le poil des pattes couleur d'amadou, comme un lièvre.

Malgré les gardes et les gendarmes, Curo-Biasso vivrait peut-être encore ; mais ainsi qu'il convient à un héros, Curo-Biasso devait être vaincu par l'amour.

Un soir de juin, il s'en venait, longeant l'ombre des murs, par le chemin de Clarescombes. Or, en passant devant une habitation moitié ferme, moitié château, il aperçut dans un coin de la cour, au dernier soleil, sa tête fine posée sur ses pattes étendues, une chienne de race qui rêvait.

Curo-Biasso, à l'ordinaire, se tenait loin de l'habitation des hommes ; cette fois, il passa la grille fièrement.

Curo-Biasso ne déplut point trop. La chienne se leva, secoua sa fourrure blanche, s'étira un moment, toute droite, sur ses pattes couleur de feu ; puis, faisant un grand saut, elle vint

frotter son museau rose sur l'échine du coureur de bois.

Un instant de plus, et il y avait mésalliance.

Le maître, en train de dévisser un Lefaucheux, descendit du perron pour chasser la bête plébéienne qui voulait encanailler son chenil... Curo-Biasso s'en alla, mais en montrant les dents. La chienne eut peur, les pintades s'enfuirent, et le paon qui du haut d'un mur regardait le soleil se coucher, s'abattit lourdement sur les tuiles d'un hangar.

Curo-Biasso revint le lendemain à la même heure ; il trouva la grille de la cour fermée et ne put caresser son amie qu'à travers les barreaux.

Il revint encore le surlendemain, puis le jour qui suivit, et ainsi pendant une semaine. Il maigrissait, il ne prenait plus goût à la chasse, c'était une pitié de le voir.

Il finit même par ne plus quitter les environs de la ferme.

Mais la patricienne avait compris : un matin elle brisa sa laisse, franchit la grille et vint trouver sur le chemin Curo-Biasso qui l'attendait. Tous deux s'enfuirent côte à côte vers le bois en se mordant au museau.

On ne les revit pas de toute la sainte journée...

Le soir, à la nuit tombante, ils s'en revenaient ensemble du côté de la ferme, Curo-Biasso fièrement, l'autre un peu honteuse, quand tout à coup, vers l'entrée du bois :

— A vous, garde ! les voilà !...

Un coup de feu... Curo-Biasso tombe.

— Il en a, dit le garde, en sortant du fourré son fusil déchargé à la main.

La chienne, toute tremblante, léchait le sang qui coulait sur le pelage fauve de Curo-Biasso.

— Ici, Diane ! cria le maître...

Et c'est ainsi que pour avoir aimé, Curo-Biasso mourut un soir, au coin d'un bois, sur la mousse et l'herbe, ouvrant encore l'œil avant d'expirer aux cris plaintifs de Diane, sa belle maîtresse, qu'on battait.

---



## LE VIN DE LA MESSE

---

« Avez-vous remarqué, me disait un soir, en buvant son vin cuit, M. Ortolan, curé de *Dromon-le-Haut*, que le bon Dieu nous fait toujours naître dans le pays que nous aimons le mieux ? » Et le saint homme, là-dessus, ajouta un grand nombre de belles choses, auxquelles je ne trouvai rien à répondre, sur M. de Voltaire, les causes finales et les vues profondes de la Providence.

L'abbé avait raison : sa province est la mienne, et je trouve comme lui que le plus beau pays du monde est cette partie du terroir provençal où je suis né, qui s'en va remontant la Durance, en pleine montagne, de Mirabeau à la frontière du Dauphiné.

Le ciel y est bleu comme à Nice, le mistral y



souffle plus fort que sous le pont d'Avignon, pas un coin de mur au soleil où un figuier ne pousse, pas un coteau qui ne soit planté d'oliviers et de vignes en rangée, sans compter qu'au temps des moissons, les amandiers portent autant de cigales que de feuilles.

Mais quittez la vallée, écartez-vous à droite du côté des pentes de Lure, à gauche vers les gorges de Chardavon, faites une lieue ou deux en montée et tout aussitôt le paysage change : plus de figuiers ni d'oliviers d'abord, puis plus d'amandiers ; bientôt les vignes elles-mêmes disparaissent ; ce sont alors des champs de seigle, des prairies avec leurs saules et leurs pommiers, des bois de chênes peuplés d'écureuils, d'énormes roches couvertes de grands buis humides, des vallons avec un village caché dans les noyers, et des torrents roulant, sur un lit de marne polie, leurs eaux claires, secouées, peuplées de truites, que saute de loin en loin le pont d'un moulin ou la planche enchaînée qui mène à des lambeaux de pré pendant çà et là entre les ravines.

Plus haut, apparaissent les frênes, les sapins, les ifs, les framboisiers ; et plus haut encore les montagnes pastorales ensevelies six mois du-

rant sous la neige, mais qui, une fois le beau temps venu, se couvrent d'herbes fleuries et savoureuses où se refont en une saison les grands troupeaux transhumants maigris par l'hivernage.

Nulle part, ce contraste n'est aussi sensible qu'entre les deux communes de *Dromon-le-Bas* et de *Dromon-le-Haut*, ou, comme on dit dans le pays, de *Dromon-des-Vignes* et de *Dromon-des-Framboises*.

Dromon-le-Bas récolte du vin à foison, Dromon-le-Haut boit de l'eau claire.

Chaudement tapi le long des rochers, à l'endroit où le Riou commence à s'élargir en approchant de la Durance, Dromon-le-Bas se partage la vallée avec deux autres riches communes; et ses habitants, les jours de foire, descendent à la ville, sur leurs mulets, force barils de vin, force jarres d'huile, des poulets, des amandes, du froment, et leurs porcs nourris à la glandée point trop gras, il est vrai, mais de chair agréable et ferme.

Perché une bonne lieue plus haut, à la source du Riou retréci, là où la vigne ne pousse plus, Dromon-le-Haut n'a point tant de richesses, et le plus clair de son commerce montagnard consiste en menus objets de buis tourné, en plaques de grès pour les foyers et les fours, en

échelles, en manches de charrues dégrossis à la hache; ajoutez du miel, des œufs, du fromage de chèvre, quelques bidons d'huile de noix, et suivant la saison, des paniers de framboises ou des cornets de mouches cantharides récoltées sur les frênes et que l'on vend aux pharmaciens.

Au pied du terroir de Dromon-le-Haut, sur une sorte de promontoire qui domine toute la vallée inférieure, s'élève la chapelle de *Saint-Man-des-Lombrusques*, ainsi nommée à cause des grandes vignes sauvages, qui, de temps immémorial, ont poussé là librement.

Nulle part ailleurs, je ne vis lambrusques plus belles; autour de Saint-Man elles ont tout envahi, recouvrant de leurs longues lianes grises, de leurs étroites feuilles vert-sombre et de leurs petites grappes à grain serré, les chênes pris d'assaut et les grandes ronces qu'elles étouffent; quelques-unes même, comme la gerbe d'un jet d'eau s'élancent droit en l'air, sans appui, aussi haut que la sève peut les porter, puis retombent vers le sol en belle cascade de verdure. La chapelle est aussi enfouie dans le feuillage que le château de la Belle-au-bois-dormant, et l'on croirait en vérité que toutes ces lambrusques ont poussé là sur la limite de Dromon-des-

Vignes, exprès pour narguer Dromon-des-Framboises, inépuisable sujet de plaisanteries pour les villageois des quatre communes de la vallée : « En fait de vin et de vigne, disaient-ils, Dromont-le-Haut ne possède que les lambrusques de l'Ermitage. »

Mais cela ne les empêchait point d'avoir la plus haute confiance au pouvoir de saint Man, saint qu'on ne trouve dans aucun calendrier. Chaque année, le 27 octobre, les quatre villages venaient en pèlerinage à la chapelle, pour entendre la messe de l'abbé Ortolan, vénérer les reliques et dîner sur l'herbe près de la source. C'étaient même les habitants de Dromon-des-Vignes qui, servitude immémoriale gardée des siècles religieux, approvisionnaient gratis, de vin pur et sans mélange, les burettes de M. le curé de Dromon-le-Haut.

L'abbé Ortolan n'aurait donné son saint pour aucun autre saint du monde, plus fier de dire sa messe annuelle, dans la chapelle, sur un pauvre autel de simple pierre, que l'archevêque d'Aix en personne, officiant à Saint-Sauveur, au milieu des enfants de chœur et des chanoines.

Aussi était-ce pour le bon curé une grande

douleur de voir sa chapelle se dégrader et tous les jours s'en aller en ruines. Il avait bien mis près du bénitier un tronc avec cette inscription : — POUR LES RÉPARATIONS DE LA CHAPELLE ; — mais les gens de Dromon-le-Haut sont pauvres et avarés ; ceux des communes d'en bas ont leurs saints pour qui, comme de raison, ils gardaient leurs piécettes et leurs écus, de sorte que le tronc restait vide et que le pauvre saint avec ses lambrusques était de plus en plus mal logé.

Cela ne pouvait pas durer ainsi !

Le 27 octobre de l'année 1865, beau jour de saint Man, à midi sonnant, après la messe, tandis que l'église était pleine, et que les gens des cinq communes, hommes, femmes, enfants, les bossus et les boiteux, adressaient leurs demandes au grand saint, agenouillés un peu partout, sur les dalles de la chapelle, sous l'aile de hangar en tuiles rouges qui sert de porche, et jusque dans l'herbe du petit bois, car, tout le monde n'ayant pu entrer, il avait fallu célébrer la messe portes ouvertes, l'abbé Ortolan monta en chaire :

« Mes frères..., dit-il. (Quel sermon, grand saint Man, la chapelle entendit ! Par bonheur

l'abbé parlait en provençal et les pierres d'église ne comprennent que le latin.)

» Vous rappelez-vous, mes frères, ce matin, quand nous descendions du village en belle procession et que nous sommes arrivés à l'endroit où le chemin tourne, laissant voir toute la vallée basse avec ses trois villages, ses prés, ses vignes et ses oliviers ?

» Le soleil se levait, mes frères, et donnait en plein dans le fond, là-bas au diable, à travers le brouillard, sur les clochers neufs d'Abrosc, d'Entrays et des Dromon-des-Vignes. Vous rappelez-vous comme ils luisaient ? Tout à coup l'angelus s'est mis à sonner. Vous n'avez pas entendu ce que disaient les cloches, tandis que vous tombiez à genoux, dans la marjolaine, votre drapeau à la main, comme des santons de crèche.

» Vous n'avez pas entendu ce que les cloches disaient, parce que l'enfer vous bouche les oreilles...

» Hé ! là-bas ! gens de Dromon-le-Haut, ne regardez pas ainsi les hommes des autres communes, c'est de vous que je parle, de vous tout seuls.

» Oui ! l'enfer vous bouche les oreilles, et c'est

pour cela que vous n'avez pas entendu ce que les cloches disaient. Mais je l'ai entendu, moi, votre curé, et je vais vous le redire après avoir prié la Vierge Marie et humblement invoqué les lumières du Saint-Esprit. Amen ! »

Ici le curé s'agenouilla dans sa chaire, médita quelques instants, en se couvrant les yeux et la bouche de son bonnet plié à plat, puis, relevant la tête, il reprit :

« La plus lointaine, celle d'Entrays, chantait par-dessus les genévriers et les chênes : Din, dan, don... ; din, dan, don ; je suis saint Jean d'Entrays, saint Jean-Baptiste ; j'ai un oratoire tout neuf, bien crépi, et quand mon curé dit sa messe, on le prendrait pour le pape, tant sa chape est belle !

» Din, dan, don... ; din, dan, don, répondait le clocher d'Abrosc ; je suis saint Pierre, le bon saint Pierre. L'an passé, mes paroissiens me donnèrent une grande cloche, claire comme un gosier de coq et personne ne chante plus joyeusement que moi dans les vallons et les rochers.

» Puis, tout près, tout près, une petite voix :

» Din, din... ; din, din ; c'est moi sainte Madeleine, sainte Madeleine de Dromon-des-

Vignes ; on a peint d'étoiles mon autel, et les étrangers viennent de loin voir ma statue en faïence de Moustier, blanche comme la neige, avec des broderies bleues tout le long du manteau.

» Din, dan, don... ; din, dan, don.... Ah ! mes frères, mes enfants, mes amis de Dieu, que vous dirai-je ? Les trois cloches sonnaient encore et j'avais la tête pleine de leur bruit, quand nous arrivâmes, bannière en tête, devant notre saint Man qui sonnait aussi.

» Il sonnait, mais de quelle voix triste ! Et les larmes m'en sont venues aux yeux, de voir, ô grand saint Man, ta pauvre petite chapelle abandonnée, sa vieille porte qui tremble au vent, son clocher dont la croix penche, ses vitraux brisés par où passent les hirondelles, et ses murs en ruines, pleins de lézardes, dont les lambrusques, les belles lambrusques du bon Dieu, ont grand'peine à cacher la misère !

» Je ne veux pas dire que la dévotion vous manque, mes frères ; je trouve même que vous en avez de trop, moi, qui, l'an passé, de mon argent (j'en suis encore pour beaux quatre écus !) ai dû acheter une cage en fer chez le serrurier de la ville. Vous savez bien la cage que j'ai placée autour de la statue miraculeuse, sans quoi,



taillant le bois de vos couteaux, un morceau par-ci, un morceau par-là, mon saint s'en serait bientôt allé en reliques.

» Non ! la dévotion ne vous manque point ; vous êtes bons au fond, bons et pieux, mais, hélas ! l'avarice, la grande avarice vous domine.

» Dieu me préserve de mal parler de personne ; pourtant, ce qui est vrai, est vrai ; et c'est une honte à vous, une honte au pays de laisser votre saint logé de la sorte, quand on voit superbement vêtus, dorés comme des princes, et tout à fait aux honneurs du monde, un tas de saints qui ne le valent pas.

» Ah ! je n'ai pas peur de le crier bien haut : notre saint Man est un saint sans tache, net comme l'or, clair comme une perle, et qui peut marcher la tête haute, car personne ne lui a jamais rien reproché.

» Qu'ils en disent autant s'ils le peuvent, continua le bon curé en s'animant, tous ces fameux saints, qui font tant leurs fiers !

» Passe pour saint Jean ! c'était un brave homme ; à moitié sauvage, par exemple, vêtu de peaux de bêtes, vivant au fond des bois comme le loup et se nourrissant de sauterelles.

» Mais saint Pierre ? il a vraiment bonne grâce

à mener tant de bruit avec sa cloche neuve, lui qui, l'Évangile nous l'apprend, eut le cœur de renier son maître trois fois !

» Quant à sainte Madeleine, avec son beau manteau, nous savons tous ce que nous savons, et le meilleur est de ne rien dire... Je crois d'ailleurs, mes très chers frères, que pour aujourd'hui, en voilà assez de dit.

» Du courage ! il faut que l'an qui vient saint Man ait une chapelle aussi blanche que celle de saint Jean, une cloche mieux sonnante que la cloche de saint Pierre et une plus riche statue que la statue en faïence de sainte Madeleine.

» Parlons peu, et parlons bien, gens de Dromon !

» En descendant d'ici, je vais faire une quête ; saint Man vous regarde et monsieur Ortolan aussi, souvenez-vous-en ! Que tout le monde délie sa bourse et sorte les pièces blanches. Ceux qui, par hasard, les auraient laissées dans les armoires, seront libres de me les apporter au presbytère, jusqu'à jeudi !...

» C'est la grâce que je vous souhaite. »

La quête fut abondante ce jour-là. Touchés de tant d'éloquence et fiers d'avoir un tel saint, tous les paroissiens de l'abbé Ortolan donnèrent.



Les liards, les sous et les piécettes tombaient dans le plateau, dru comme la grêle sur les toits, et le bon curé, les larmes aux yeux, songeait au jour où saint Man, tout de blanc crépi, se ferait voir de loin, levant la tête au milieu des lambrusques.

Il ne s'aperçut pas, tant il avait d'émotion, que tous les hommes des trois communes étaient sortis avant la fin ; il ne se rappelait plus rien, ce brave abbé Ortolan, rien de rien, ni son sermon ni la façon dont il venait de traiter saint Jean, saint Pierre et sainte Madeleine ; aussi est-ce tranquillement, le visage serein comme sa belle âme, qu'une fois la quête achevée et le surplis déposé dans la sacristie, il se présenta sur la porte de l'église pour présider au déjeuner traditionnel et recevoir, selon l'usage, des villageois de Dromon-le-Bas, le petit tonneau contenant *le vin de la messe*.

Mais quel spectacle s'offrit à lui !

Sans l'attendre, étendus sur l'herbe autour du tonnelet, les gens d'Abrosc, d'Entrays et de Dromon-des-Vignes déjeunaient.

— A votre service, monsieur le curé ! crièrent-ils quand ils virent l'abbé Ortolan paraître, et levant leurs verres tous ensemble,

ils les remplissaient ensuite à plein robinet.

Le pauvre homme n'en croyait pas ses yeux : ce qu'on buvait ainsi sous les lambrusques, à deux pas du saint, c'était le vin, le vin de Dromon-le-Bas, la provision du vin sacré, ses messes de toute l'année !

— A la santé de saint Man ! hurlaient les forcenés.

— Qu'il se passe de nous puisqu'il est si grand seigneur !

Et trinquant au nez du curé :

— Vive saint Pierre, disaient-ils avec de grands éclats de rire, saint Pierre le renégat ! vive saint Jean, patron des loups ! vive la belle Madeleine !

Peu de temps après cette aventure, j'eus occasion en courant la montagne, de passer tout près de saint Man, et comme je sentais la faim et que le soleil donnait fort, l'idée me vint d'aller manger un morceau sur l'herbe fine, à la fraîcheur de la source.

L'endroit est connu des chasseurs, bien certains, lorsqu'ils veulent faire une sieste tranquille, de ne rencontrer personne là, si ce n'est peut-être un hoche-queue, un merle de rocher qui vient boire, ou, à l'arrière-saison, quelque

grive en train de se griser dans les lambrusques.

Comme je m'asseyais :

— Bien le bonjour ! me cria une voix.

Je levai la tête et j'aperçus, au haut d'une échelle, au milieu des feuilles déjà rougies par l'automne, la tête réjouie du curé de Dromon-le-haut.

— Que diable faites-vous là, monsieur Ortolan ?

— Voulez-vous m'aider ? je fais mes vendanges.

Et retroussant sa soutane pour descendre, il vint me montrer un panier déjà plus qu'à moitié plein de petits raisins noirs.

— Ma foi ! à la guerre comme à la guerre, ma provision de vin est finie, je n'ai pas le temps d'aller à la ville, et quant à en acheter ici, il n'y faut pas penser... On vous a déjà raconté l'histoire de mon sermon, fit-il en me voyant sourire, les gens d'en bas sont mauvaises langues... Ah ! la messe va me paraître dure à dire maintenant ; les lambrusques vous font un vin aigrelet !... Mais, bah ! il n'est pas mauvais de se mortifier un peu ; et puis, ajouta-t-il en riant de son bon rire, les maçons viennent ici demain, et, n'en déplaise aux envieux, mon saint Man aura sa chemise blanche.

---

---

# DANS UNE PETITE VILLE

---

## I

### LA VIEILLE MAISON

Il était presque nuit quand j'arrivai.

Sur les grandes *lices* silencieuses qui font le tour des remparts, quelques bourgeois se promenaient encore. De temps en temps ils s'arrêtaient, consultaient anxieusement leur montre à breloques et disparaissaient, l'un après l'autre, sous le beau portail à machicoulis de grès

rouge, qu'un dernier rayon de soleil éclairait.

Comme à la fin des beaux jours, d'innombrables moineaux (moineau veut dire petit moine) s'égosillaient au milieu des feuilles à réciter leur office du soir.

Je franchis la voûte du portail, et je me mis à marcher à travers les rues de la ville.

Personne...

C'était l'heure du dîner !

Sur une petite place, deux servantes cousaient dans un coin obscur ; on entendait le tintement régulier de la fontaine et le bruit d'une cruche oubliée qui *dégoulait* l'eau en se balançant.

Le lendemain matin, dès huit heures, je sautais à bas de mon lit d'auberge, et je m'inquiétais de trouver un logement. L'hôtesse m'indiqua tout au bout de la ville, dans un quartier tranquille, « à la porte de la campagne », une maison où, disait-elle, il devait y avoir des chambres à louer.

Imaginez une longue rue déserte, en pente, à côté de l'église dont les cloches carillonnaient. Çà et là, des murs de jardins avec des lilas et des pêchers qui regardaient par dessus.

Un grand perron barrait à moitié la rue. C'était là.

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant la solide rampe de pierre massive, polie comme le marbre par la culotte des gamins... humble et touchant détail qui me rappelait des glissades lointaines !

Point de sonnette ; il me fallut frapper, selon l'ancienne mode, avec le lourd marteau en fer forgé. Une petite vieille vint ouvrir.

— « Monsieur est le voyageur ? » me dit-elle.

On lui avait apparemment déjà parlé de moi.

La petite vieille devant, moi derrière, nous traversâmes un long corridor frais et silencieux, sonore, éclairé d'un peu de jour qui venait de je ne sais où. Sur les murs, blanchis à la chaux, s'étaient cinq ou six portraits de famille dont je ne distinguais les traits que vaguement.

J'éprouvais une bizarre sensation : les lices, les remparts, cette vieille maison, toutes ces choses que je n'avais jamais vues, me touchaient comme des choses familières. J'aurais voulu rester là toujours. Il me semblait être revenu dans ma ville natale, mais une ville natale où personne ne me reconnaîtrait.



La petite vieille s'arrêta devant une porte :

— « Entrez, monsieur. »

Je ne voyais rien dans la chambre, car les volets clos ne laissaient passer qu'un mince rayon de soleil par un trou. Seulement je sentais ce léger parfum d'ambre et cette bonne odeur de choses anciennes qui sont comme l'haleine des vieilles maisons.

Je me heurtai, par mégarde, contre un meuble ; un son plaintif s'en échappa, très perceptible au milieu du silence, et les petites paillettes d'or qui montaient et descendaient dans le rayon de soleil se mirent à danser follement.

— « Monsieur, monsieur, cria la vieille, prenez garde à l'épinette ! » Tout en parlant, elle avait poussé les volets. Par la grande croisée, haute comme une porte, un flot de lumière blanche et de soleil se répandit dans toute la chambre, inondant les lourds rideaux drapés, le large lit, le bahut de noyer noir, la cheminée en chêne luisant, les tapisseries à personnages, les fauteuils sans housse, tout un paradis du bon vieux temps où l'on cherchait, oubliés sur un coin de console, la canne à pomme d'argent de monsieur le marquis ou l'éventail pailleté de la petite présidente. De belles dames, le

chignon poudré, un bouton de rose à leur fin corsage, me souriaient du haut de leurs cadres ovales ; et, au-dessus de la porte, de petits amours nus, moulés en plâtre, gambadaient parmi des roses, des flûtes et des violons. J'aperçus encore une grande glace à trumeau, et sous la glace, un clavecin fermé, celui que j'avais heurté en entrant.

— « Monsieur, me disait la petite vieille, vous trouverez peut-être le mobilier un peu fané ; c'est très vieux, mais bien convenable encore, Autrefois, quand nous logions des officiers, mon fils avait voulu tout faire remettre à la mode. Par malheur, à cette époque, un ordre venu de Paris nous enleva la garnison. »

Il en est, paraît-il, des choses comme des femmes. J'ai vu des vieilles comédiennes tout à fait imposantes sous leurs tours de cheveux blancs, et cela m'a aidé à comprendre pourquoi les ameublements du temps de Louis XV, si coquets, si féminins, si frivoles, finissent par prendre après cent ans je ne sais quel air de sainteté vénérable.

Le fait est que je suis ici le plus tranquillement du monde, oubliant Paris et fort à l'abri des tentations.

Le soir, je me joue sur le clavecin un air de menuet ou de brunette, et je feuillette cinq ou six livres bruns, à tranches rouges, que j'ai découverts dans la poussière et les araignées, entre le dessus du bahut et les solives du plafond.

Aussitôt éveillé, je cours sur ma terrasse fumer une cigarette et voir venir le matin ; car j'ai une terrasse, une large terrasse avec des piliers de pierre à l'italienne et une énorme vigne d'au moins cent ans, qui prend racine quinze pieds plus bas, au milieu des figuiers, dans le jardin, et monte faire treille au-dessus de ma tête en se tortillant le long du mur où la retiennent de gros crampons de fer.

Je vois à mes pieds des ruelles étroites, jonchées de buis et de lavande, puis des toits, des remparts, des jardins et, par delà, la Durance dans son lit de cailloux blancs.

Quelquefois, entre les tuiles humides, un chat s'accroupit en guettant des pigeons... Un radeau descend la rivière... ou bien une ronde de petites filles que je ne vois pas chante la chanson naïve :

Garde les abeilles, Jeannette !

Garde les abeilles au pré.

**Je me fais l'effet de vivre il y a cent ans.**

## II

## LE CRUCIFIX DE SŒUR NANON

Il reste encore, hélas ! pas pour longtemps ; il reste de ces bourgades provinciales, éloignées des chemins de fer, immobiles et comme endormies derrière leur ceinture de remparts croulants, où, dans l'atmosphère des vieilles choses, les vieilles idées s'éternisent.

C'est dans une bourgade pareille que, tout petit, — peu soucieux de théologie, j'aurais alors donné Jansenius et Molina, et saint Augustin par-dessus, pour une pochée de noix vertes, — j'eus l'honneur de connaître une bonne demoiselle.

selle du temps passé, fort experte en ces difficiles questions de prédestination et de grâce, et qui, malgré pape et Sorbonne, tenait obstinément pour les cinq propositions.

On l'appelait la sœur Nanon ; elle est morte voici longtemps, mais tout le monde dans le pays se souvient d'elle : petite et lestée, trottant le long des murs sur ses souliers bronzés à semelles craquantes, vêtue en été comme en hiver de la même robe de serge sombre, les yeux bleus et vifs et le visage qui paraissait tout blanc dans l'ombre d'une coiffe à canons.

Sœur Nanon habitait seule rue de la Poterne, ancien ghetto des juifs devenu quartier paysan, fermé à ses deux bouts par des voûtes. Des pans de mur en pierres noircies, tant bien que mal utilisés dans les platras de constructions plus récentes, attestaient les persécutions d'autrefois, des pillages, des incendies. Le soleil ne pénétrait guère dans cette rue de la Poterne ; mais, en revanche, du clocher roman de l'église qui, tout voisin, la dominait, les offices et les angelus, les enterrements et les messes y tombaient d'aplomb, bruyamment, en belles notes rondes et lourdes. Pas un ronflement ne s'en perdait.

Affiliée sans doute à quelque vague tiers-or-

dre, sœur Nanon était fort dévote ; seulement elle l'était à sa façon. Ni congréganiste, ni zélatrice, jamais on ne la voyait prendre part à ces édifiantes parties de campagne où le troupeau sacré des vieilles filles, qui se consolent du mariage par l'amour divin, va, sous la direction d'un jeune vicaire, faire la dînette au printemps et s'attendrir sur les bienfaits du Créateur, en cueillant les cerises nouvelles. Une fois, sœur Nanon, pour une œuvre de charité, avait réuni chez elle quelques artisanes, des ouvrières, des apprenties. Mais le curé s'offusqua de ces conciliabules et finalement les interdit. Le bruit se répandit dès lors que sœur Nanon et les curés ne comprenaient pas la religion de la même manière.

A l'église, sœur Nanon, de temps immémorial, avait choisi sa place dans le coin le plus sombre, loin de l'autel à la mode sur lequel une vierge poupine, neuve et luisante de vernis, souriait au milieu de fleurs en papier d'or, et tout près des grilles d'une chapelle abandonnée où, dans une niche sans crépi, se morfondait un saint maussade. Un jour que nous faisons du bruit à la messe, quelqu'un nous dit : « — Chut ! taisez-vous, la sœur Nanon tombe en extase. » Et nous

vimes cette petite vieille à genoux, les doigts crispés sur son chapelet, faisant les yeux blancs à la voûte.

Quelquefois — ma grand'tante demeurait en face — je regardais par la fenêtre dans la chambrette de sœur Nanon : des murs passés au lait de chaux, les rideaux d'un lit, et, au milieu, sur le plancher de briques soigneusement ciré où se miraient les pieds de sa chaise, sœur Nanon qui méditait et lisait. Un matin, sœur Nanon me dit à travers la rue : « — Petit, si tu veux des pommes, fais le tour par la voûte de la Porterne. » Une minute après, tremblant un peu, mais plein d'une curiosité joyeuse, je grimpais l'escalier propre de sœur Nanon. Sœur Nanon vint m'ouvrir la porte et me choisit deux pommes dans une crédence qui laissa échapper une bonne odeur de fruitier. Moi je regardais de tous mes yeux, et je ne songeais guère aux pommes. Il y avait là sur un guéridon beaucoup de vieux livres à tranches rouges. Aux murs, deux cadres : le portrait d'un monsieur à mine fâchée, coiffé d'un bonnet carré et dont le nom en latin ne m'apprit rien, puis, une gravure représentant des gens en habit de prêtre qui, les uns sciant, les autres tirant sur des cordes, essayaient d'a-

battre un grand arbre dans les branches duquel, ainsi que des fruits monstrueux, étaient des médaillons avec le portrait d'autres messieurs de mine également fâchée, également coiffés du bonnet carré. Aucun de ces joujoux pieux que j'avais pu admirer chez d'autres dévotes ! Pas de saint Jean-Baptiste en cire vêtu d'une peau de lapin, pas de Jésus frisé sous sa cloche de verre, pas d'images de sainteté avec des roses et des colombes. Rien qu'un grand crucifix m'effraya. Il avait l'air méchant et dur ; ses bras, au lieu de s'étendre en croix, se dressaient en l'air, presque parallèles, de sorte que ses mains clouées semblaient saigner sur la couronne d'épines.

J'osai demander à sœur Nanon pourquoi son crucifix ne ressemblait pas aux autres. Elle me répondit : « — Ce sont des choses, petit, que maintenant tu ne saurais comprendre. » Pourtant, elle ajouta, se parlant à elle-même : « — Que signifient vos bras étendus comme s'ils voulaient s'ouvrir à l'humanité tout entière ? Les élus sont rares, avare est la Grâce, le Christ ne mourut pas pour tous ! »

Je ne m'expliquai pas bien les paroles de sœur Nanon.

Quelques années plus tard, nous revenions



de son enterrement; l'aumônier du collège, à qui je racontais cette histoire de crucifix, nous dit : « — Enfants, Dieu vous préserve de ressembler à sœur Nanon...

— Mais sœur Nanon vivait comme une sainte...

— Sœur Nanon brûle aux flammes d'enfer  
sœur Nanon était janséniste ! »

## III

## LE SAINT DES ROUGES

Etonnant, ce Midi !

J'entre ce matin chez mon nouvel ami Cougourdan, notaire ! mais notaire d'opinions avancées et qui s'était fait le plus grand tort pour avoir installé, dès le 4 septembre, un buste de la Déesse (c'est ainsi que nous nommons la République, nous autres païens de Provence), en pleine étude, sur la cheminée. Buste peu subversif, du reste, sans bonnet phrygien et simplement couronné de rayons.

A l'apparition du buste dans l'étude, quelques

clients retirèrent leurs dossiers... Des personnes de la noblesse !

Cougourdan ne s'effraya point. Il acheta un second buste, couronné d'épis cette fois ! et, se trouvant en posséder deux, il les plaça chacun à un coin de la cheminée, avec goût, pour faire pendant.

Quelques dossiers partirent encore.

Ferme dans ses idées, Cougourdan se procura un troisième buste, avec le bonnet phrygien celui-là ! et lui ayant construit un piédestal de quelques livres de droit superposés, il le planta courageusement au beau milieu, entre les deux autres.

A partir de ce moment, comme les clients avaient fini de retirer leurs dossiers, mon ami Cougourdan cessa de collectionner des déesses.

Donc, ce matin, chez mon nouvel ami Cougourdan, ayant regardé de près les divers objets d'art qui, en outre des bustes, décoraient l'étude, je ne pus m'empêcher d'être fort étonné.

Au-dessus de la plus haute des trois déesses, frôlant la pointe du bonnet phrygien de sa marge, une gravure était clouée sur le mur. Moins qu'une gravure, une image ! une de ces planches de poirier taillées à coups de serpe à

Toulouse, dont la violence et le goût barbare heurtent les délicatesses bourgeoises ; mais qui, par leurs couleurs brutales et vives comme la lumière, leurs traits rudes comme un coup de soc, se font comprendre des imaginations paysannes.

Cette image représentait une sorte d'évêque en robe longue, portant la crosse, coiffé de la mitre et auréolé d'un nimbe d'or. Tout autour, plaqués de pourpre et de vert cru, s'élançaient des pampres et retombaient des grappes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'écriai-je.

— C'est saint Vincent, fit Cougourdan.

— Comment ? saint Vincent !

— Oui, saint Vincent, le *saint des Rouges*.

Car, je ne m'en doutais pas, mais je l'appris ! dans le Midi, dans ce Midi terrible, les Rouges eux-mêmes avaient leur saint.

Un saint estimé, respecté, ami des libertés et du peuple, que les membres du cercle Garibaldi allaient dévotement, une fois l'an, prendre à l'église, la messe entendue, pour le porter à l'ermitage. Taillé dans un cep de vigne centenaire et tout enguirlandé de raisins nouveaux, le bon saint parcourait les rues, puis les champs, oscillant sur quatre robustes épaules. Et c'était plaisir de voir ces mécréants, républicains à

longue barbe qui laissaient passer méchamment, entre le pantalon et le gilet, une large bande de *taïole* écarlate, monter la côte raboteuse, dans les cailloux coupants et les lavandes sèches, fiers de porter leur saint Vincent au milieu des hymnes en latin et des patenôtres ecclésiastiques. Car le vieux curé du village accompagnait le saint et chantait. Il rechignait bien un peu, mais il chantait : c'est l'esprit de l'Eglise !

Le jour de la Saint-Vincent, par exemple, et même quand la fête tombait un dimanche, les *Blancs* du village faisaient grève. Tout le monde aux champs, l'église vide ; plutôt le péché et la damnation que de fêter un saint qui pactise avec l'infâme République ! Plus d'une fois même, tandis que le cortège défilait en bel ordre, des figues molles arrivant on ne sait d'où et des tomates tombées du ciel étaient venues religieusement s'écraser sur la robe d'or du saint des Rouges.

De là des querelles, des batailles. A chaque Saint-Vincent nouvelle, le village s'ensanglantait. La Providence, par bonheur, est venue arranger les choses.

Le vieux curé meurt, un jeune le remplace :

fleurant à plein nez le séminaire, jaune comme un cierge, aigre comme le vin de la Passion, qui du premier coup, veut tout réformer. Des gens prudents lui parlent du saint des Rouges, l'avertissent ; il n'écoute pas.

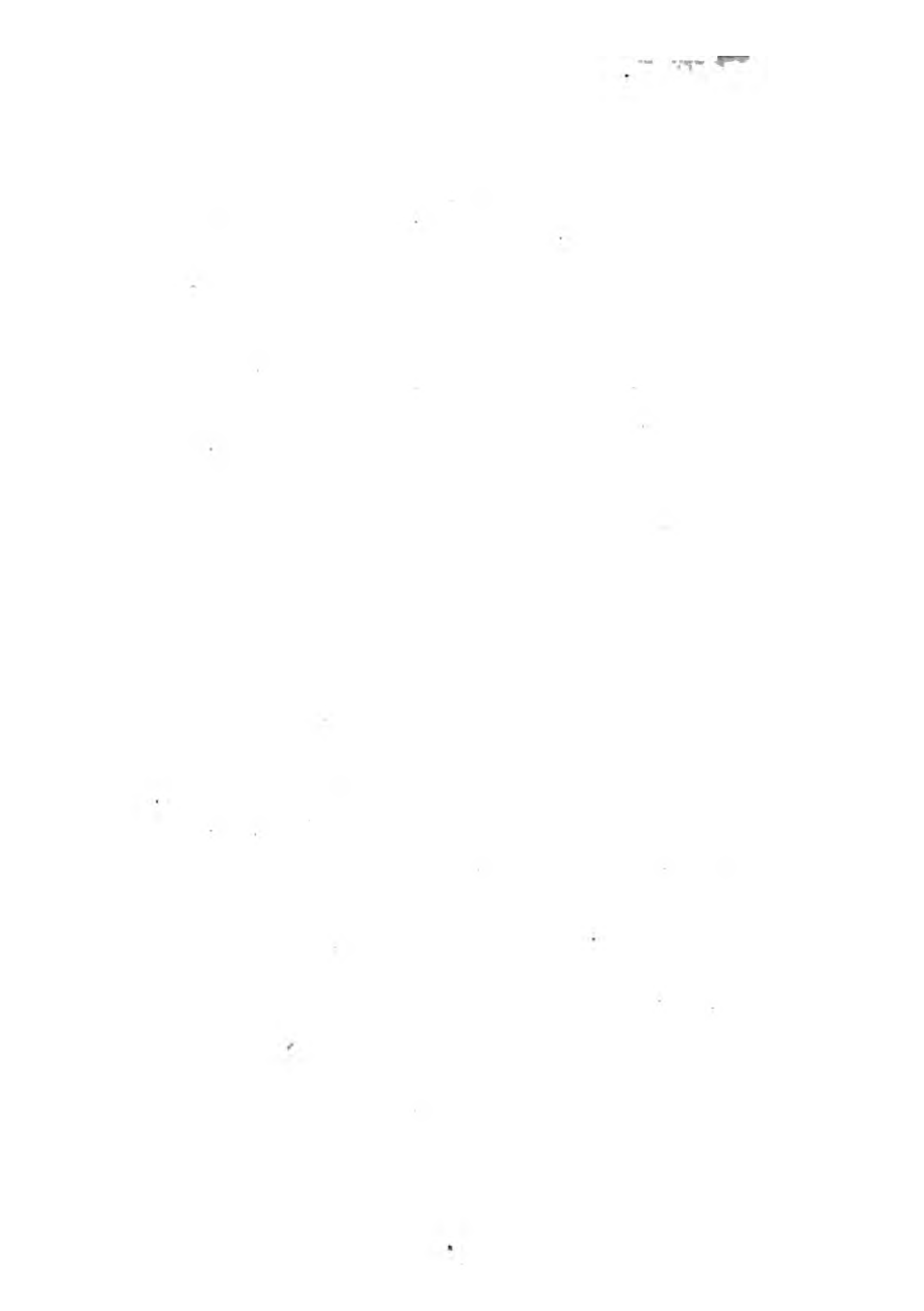
Et le jour de la Saint-Vincent, voyant rassemblés autour de lui, respectueux et tête nue, tous les réfractaires de sa paroisse, il ne peut résister à l'envie de les régaler d'un sermon. Il les exhorte, il les chapitre, il leur parle d'Henri V, du pape, et du bon Dieu par occasion. Si bien que le plus ancien, perdant patience :

— Monsieur le curé, il y a erreur ! Nous sommes ici pour saint Vincent tout seul, pas pour Dieu ni pour d'autres.

Le curé se fâcha, et la procession n'eut pas lieu.

Si bien que, depuis ce jour-là, l'antique cep de vigne moisit délaissé au coin le plus noir de la sacristie et que les Rouges n'ont plus de saint dans la ville où mon ami Cougourdan est notaire.

Étonnant, n'est-ce pas ? ce Midi !



## IV

## DRÔLES DE PÉNITENTS

J'ai rencontré, pas plus tard qu'hier, une procession de pénitents, de pénitents blancs, je vous le jure ! Il est vrai que c'est dans un pays où les Rouges eux-mêmes ont un saint à eux. Sanglés de cordons, masqués de cagoules, ils descendaient sur deux rangs une raide côte. En tête, marchait le doyen manœuvrant un bâton énorme, lourdement sculpté, lourdement doré, que surmontait en guise de pomme une sorte de chapelle à jour. Puis venait un grand Christ à barbe noire, porté par un frère pieds nus. A droite et à gauche, deux autres frères balançaient au haut de longs



manches taillés en fourche deux monumentales lanternes, de forme somptueuse et barbare, en fer-blanc découpé et repoussé, avec des cires qui brûlaient pâles, allumées ainsi en plein soleil.

Quoique peu pénitent moi-même, j'eus toujours un faible pour les pénitents, les blancs surtout ! Ils me rappellent une enfance relativement religieuse et ces heureux jours où nous nous cachions, quelques galopins et moi, aux coins sombres des vieilles rues, pour chanter en écho à leurs psalmodies latines ce répons irrévérencieux : — « Pénitent blanc — qui vas devant, — Tu dérobas le dinde... — Pénitent gris, — Toi qui me vis, — N'en parle pas. — Nous t'inviterons au repas... ah ! ah ! ah ! ah ! »

Et puis ces pénitents tout blancs, entre ces rocs éclatants de lumière, étaient d'un bel effet pittoresque ; je m'arrêtai pour les voir défiler. Le soleil piquait fort ; plusieurs, pour respirer mieux, avaient jeté leur cagoule en arrière, et sous le calicot apparaissaient de bonnes faces d'hommes de la terre, brunies à la reverbération du sillon. Etranges pénitents ! pensais-je, ils n'ont pas du tout la physionomie de l'emploi... En effet, ils prenaient pour entonner les psaumes

un petit air narquois et joyeux qui faisait un singulier contraste avec leur costume d'Inquisition. On eût presque dit d'une mascarade. Un d'eux, en passant, m'aperçut et cligna de l'œil. Je le reconnus, celui-là. — Aurais-je la berlue ? Mais non ! il n'y a pas à hésiter, c'est bien Tiston, Tiston Pesquegrive, un brigand de père de famille qui, avec du bien de chez lui et pouvant, comme tant d'autres, vivre honorablement, sans rien faire, avait toujours eu la manie de s'occuper de choses qui ne le regardaient pas ; Pesquegrive proscrit au 2 Décembre ! Pesquegrive qui, en 1870, poussa l'esprit de désordre jusqu'à s'engager, pour se battre, dans les bandes de Garibaldi ! Pesquegrive pénitent, c'était le monde renversé, la contre-Révolution triomphante ; et, derrière Pesquegrive, portant les mêmes cierges et crevant de rire sous la même cagoule, ses inséparables amis, les enragés des hauts-quartiers, les républicains à taïole rouge ? Que voulait dire tout cela ?

Je rencontrai Pesquegrive dans l'après-midi, au café, en train de parcourir les feuilles. — « Eh bien, Pesquegrive, on s'est donc mis pénitent ? — Vous nous avez vus, hein ? c'est toute une histoire. »

Nous demandâmes de la limonade gazeuse, et Pesquegrive commença :

— « Vous connaissez notre collège, un local superbe ! ancien couvent de capucins, avec des corridors, des salles voûtées, et deux grands cloîtres qui servent de cours aux élèves, l'une pour l'hiver, l'autre pour l'été. Les cléricaux en étaient jaloux ; ils auraient voulu le faire tomber et remplacer nos professeurs par des jésuites. C'est ici comme partout ! Mais les habitants tenaient bon, et le Conseil municipal faisait des sacrifices. En attendant, les hommes noirs tournaient autour, cherchant un trou de souris par où s'introduire. Il faut savoir qu'en outre du collège et de la maison d'école, les bâtiments des capucins renfermaient encore la confrérie des Pénitents blancs. La ville, je ne sais plus quand, leur avait accordé l'ancienne chapelle en jouissance. Tant que la confrérie dura, tout alla bien. Les élèves faisaient leur sabbat dans les cours, deux fois par semaine les pénitents chantaient l'office ; les uns ne gênaient pas les autres, et l'on s'entendait parfaitement.

» Cependant la confrérie s'en allait peu à peu, par voie d'amortissement pour ainsi dire. Les vieux disparaissaient, et il ne s'en faisait pas re-

cevoir de jeunes. A la fin, ils n'étaient plus que quatre, et plus que trois aux processions. Puis la chapelle resta fermée. On crut le dernier pénitent mort, et la ville reprit la clef.

» Qui ne vous a pas dit qu'un beau jour, cela se passait tout de suite après la guerre, nous vîmes la chapelle grande ouverte, des échafaudages dressés et des maçons gâchant du plâtre avec un prêtre qui les dirigeait. Il y avait deux clefs, paraît-il ; M. le curé sans rien dire, avait gardé la bonne, et les Maristes, avec sa permission, étaient en train de s'établir là, en plein cœur du collège, dans la chapelle démolie. La chapelle d'abord, pour la salle des classes ; puis on aurait demandé un petit bout de cour, un logement dans les combles ; comment refuser à ces bons Maristes ? Et en un rien de temps le collège aurait été dévoré tout entier. Vainement la ville protesta : — la chapelle est propriété communale ; la confrérie s'étant éteinte, la propriété de la chapelle doit faire retour à la commune !

— Non pas, disaient les curés, la chapelle est bien d'église, et la fabrique a droit d'en disposer à sa guise. Le préfet, naturellement, penchait pour le curé et la fabrique. Faire un procès ?

Mais on était sûr de le perdre ! En attendant, les travaux marchaient toujours.

» C'est alors, continua Pesquegrive avec une nuance de juste orgueil, qu'il me vint une inspiration admirable. Je savais que les pénitents n'étaient pas tous morts. Il en restait deux, vieux comme des bancs, n'entendant plus, n'y voyant guère. Je les amenai au Conseil municipal. Cela tranchait tout : eux vivants, rien n'empêchait de reconstituer la confrérie. Il fallait se sacrifier, nous nous sacrifiâmes, et tous, le maire en tête, nous nous inscrivîmes pénitents. Le lendemain, forts de notre droit, le cierge au poing, en beau costume de calicot neuf, nous expulsions maçons et Maristes. »

— Drôles de pénitents !

— Aurait-il mieux valu laisser perdre le collège ?

— Et vous allez ainsi rester pénitents blancs toute votre vie ?

— Que voulez-vous ? les hommes de bonne volonté, il faut bien qu'ils fassent quelque chose pour la République.

## V

## DÉJEUNER ANTHROPOLOGIQUE

Connaissez-vous l'anthropologie ? Non, pas beaucoup. Ma foi, tant pis !... Si jamais pourtant vous aviez à passer huit jours dans la petite ville où je suis, puisse le Dieu de M. Broca vous placer, ainsi que la chose m'est arrivée, pas plus tard qu'avant-hier, sur le chemin d'un anthropologue !

Avant-hier donc, comme le lendemain s'annonçait beau, il fut décidé qu'on avertirait les paysans, et que nous partirions au petit jour, en découverte anthropologique. L'initiation m'effrayait un peu ; mais l'anthropologue en chef me

rassura, recommandant seulement d'apporter le bissac garni et d'avoir des souliers ferrés, à larges bords, capables de mordre sur le roc vif, et de se frayer passage dans les ronces. Décidément l'anthropologie s'annonçait bien. De fortes chaussures et les éléments d'un solide déjeuner au grand air sont, paraît-il, les premiers et indispensables outils de cette science faite pour plaire aux honnêtes gens.

Ayant prolongé nos projets fort tard, — on causait encore après minuit, — nous ne prîmes guère le bâton que sur la pointe de huit heures. Le soleil, qui s'était levé avant nous, commençait à chauffer les marnes schisteuses parmi lesquelles la route monte, mais d'agréables souffles d'air vif venaient nous regaillardir aux tournants.

Il s'agissait d'escalader Monturri, côte abrupte ! et de fouiller avant déjeuner le *Trou de l'argent*, une grotte qu'on aperçoit de la ville même, si trompeusement rapprochée par la transparence de l'air qu'avec la main vous croiriez l'atteindre. Elle n'en est pas moins à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, soit neuf cents au-dessus de l'endroit relativement élevé d'où nous partions.

La grotte du *Trou de l'argent* faisait parler d'elle. Un jeune gredin, du nom de Rascasse, gredin que tout le pays a connu, alors que, pas plus haut que ça, il galopait par les rues, y avait, à ce qu'on me raconte, pendant quelque temps élu domicile. Assisté d'un ami, comme lui mal vu des gendarmes, il essayait de ressusciter là, en pleine Provence, les pittoresques traditions du vieux brigandage. De ce lieu d'exil haut perché, loin des hommes, mais près des aigles et des jean-le-blanc, ayant sous ses pieds la ville et la vallée, il voyait tout en bas monter d'entre les toits la fumée de la maison natale, tandis qu'au loin se déroulaient les interminables rubans blancs des trois grandes routes, son domaine.

Un an durant, Rascasse et son ami vécurent heureux, rançonnant les fermes qui leur fournissaient pitance et boisson, et forçant nuitamment les églises rurales dont ils fondaient au premier coin de bois venu, sur un feu allumé entre deux cailloux, les calices et les ciboires, s'offrant même parfois, au retour des marchés, le piquant d'une arrestation à main armée. Tout ici-bas a une fin ; enhardis, nos gaillards ne se cachaient plus, des bergers les dénoncèrent, et



la gendarmerie les prit au gîte, un dimanche, jour de repos, tandis qu'ils se fricassaient un lapereau dans leur grotte, d'ailleurs très convenablement aménagée et meublée. Ils furent condamnés au bagne, embarqués ; Rascasse mourut dans la traversée.

Comme l'histoire de Rascasse se terminait, nous atteignîmes un premier plateau, en haut de la côte. Il y eut un moment de silence pendant lequel chacun put méditer et s'attendrir sur cette destinée tranchée dans sa fleur.

Ici la vraie montée commence, montée presque à pic, harassante et rude, sous le soleil haut maintenant. Un écroulement de pierrailles, blanches, coupantes, roulantes et sonores où végètent quelques genêts, de maigres buis, des bouquets de chênes rabougris maintenus nains par l'âpre bise. Avec les chênes, on avance tant bien que mal, en se halant aux branches basses, en se piétant aux racines. Mais le diable, c'est qu'il y a *les cassées*, grands espaces nus, tout débris, sans un buisson, sans un brin d'herbe, où l'on éprouve la sensation d'un homme qui se promènerait, enfonçant jusqu'aux genoux, dans un tas de tessons d'assiettes. Je glisse, je bute, j'essaie vingt pas pour en réussir un. Grisé par

la chaleur, le souvenir de Rascasse me poursuit ; sérieusement je plains Rascasse ; je me dis que, si l'état de voleur a ses agréments, il a parfois aussi ses peines, et que ce devait être une nécessité fâcheuse, ayant ses affaires en plaine, d'aller chaque nuit chercher son lit si haut.

Notre anthropologue, lui, trotte devant, parlant fouilles, flairant la trouvaille, rêvant silex polis et crânes perforés.

— « Un coup de collier, et nous y sommes ! »

En effet, la roche commence, glissante par endroits, mais ferme sous le pied. On donne le coup de collier, et le *Trou de l'argent* nous apparaît s'ouvrant à trois mètres de haut, au beau milieu du mur calcaire. L'escalade en serait difficile sans un arbuste qui, poussé dans une fissure, nous tend ses branches obligeamment, et, disons tout ! sans les crampons de fer que Rascasse, décidément ami du confortable, avait posés là pour son usage. Il y a bien à l'autre bout une seconde entrée presque de plain-pied et plus accessible. Mais, paraît-il, Rascasse l'a bouchée d'un bloc énorme, pour se garantir des courants d'air. Il pensait à tout, ce Rascasse !

La grotte est superbe, comme toutes les

grottes : c'est pourquoi je ne la décrirai point. D'ailleurs, notre ami l'anthropologue ne nous laisse guère le loisir de regarder. Dans la chambre principale, toute reluisante de blanches cristallisations et pareille à l'intérieur d'une gigantesque géode, les ouvriers ont déjà allumé leurs lampes. On commence par déblayer un important dépôt d'os de lapin, débris de cuisine laissés par Rascasse, et trop récents pour nous intéresser. Puis on attaque avec le pic la dure couche des stalagmites au-dessous desquelles, presque à fleur de sol, apparaissent dans la terre, aussitôt passée et tamisée, des médailles d'empereurs et d'impératrices : un Probus, un Gordien, un Claude le Gothique, une Julia Pia, femme de Septime-Sévère, d'un profil admirable sous sa lourde chevelure onnée que décore une sorte de demi-croissant. De qui peuvent venir ces reliques ? Sans doute de quelques malheureux Gallo-Romains réfugiés là au temps des invasions barbares, Mais ceci est encore l'histoire, et nous voulons fouiller plus bas que l'histoire. Patience ! voici le gisement préhistorique : la tranchée poussée à deux mètres met à jour une série de sols et de foyers superposés marquant visiblement l'étiage des siècles ; et là de-

dans, au milieu des charbons et des os brisés, mille fragments de poterie, les silex taillés en pointe ou en lame de couteau, les pierres servant d'amulettes, les coquilles apportées de loin, tous les muets témoins, depuis tant de siècles ensevelis, de l'humanité à ses jours d'enfance. O triomphe ! tout au fond, en grattant la terre, je découvre — moi-même, l'entendez-vous bien ? — je découvre un fragment de vase qui porte en relief un essai d'ornementation élégante déjà dans sa naïveté. Pourquoi pensai-je soudain à la Vénus de Milo ! Et pourquoi, mesurant le chemin parcouru, dans ma joie de tenir ce balbutiement d'art de nos lointains ancêtres, me sentis-je ému... je dirais, ma foi, jusqu'aux larmes, si je ne craignais de voir railler tant de sensibilité esthétique ?

Et quel déjeuner après cela, sur une sorte de balcon naturel, baigné du soleil, par où le *Trou de l'Argent* regarde la vallée. Vers la frontière d'Italie, un peu de neige brillait encore à la cime des montagnes ; en face, dans une poussière de soleil, toute la Provence, le Lubéron hanté des loups, le fier rocher où Marius, après les Cimbres écrasés, dressa son temple à la Victoire, et la Durance qui, courant entre des pro-

montoires, tour à tour visible ou cachée, brille jusqu'au lointain comme un chapelet de lacs. Dans l'air chaud, des pentes brûlées, montait jusqu'à nous l'enivrante odeur des lavandes sèches encore ; sur le roc nu, qu'étoilaient déjà par places les fleurs précoces du thlaspi, bourdonnait la première abeille.

Faisons de l'anthropologie ; c'est sain à l'esprit autant qu'aux poumons !

## VI

## UNE PÊCHE A L'ARESTON

L'air se peuple, les rivières se tont tièdes; mille papillons aux couleurs vives, toutes sortes de mouches empanachées tombent au crépuscule sur les eaux, et déjà les poissons s'éveillent de leur longue torpeur d'hiver.

Le ciel est rouge et Nestor a dit : — Il faudra pêcher demain. Ce projet, je l'avoue, m'effraya pour l'honneur de ma rivière. Nestor, depuis deux jours notre hôte, est un vieux pêcheur parisien; or, malgré les faciles plaisanteries d'almanach, pêcheur parisien ne signifie pas pêcheur pour rire. Le poisson, qu'on croirait in-

sensible, paraît fort sensible au contraire à l'attrait singulier que Paris, seule entre toutes les villes, exerce sur la nature animée : la Seine lui plaît avec l'ombre profonde de ses quais et l'aimable fouillis de ses berges, comme les massifs du Luxembourg et les grands arbres des Tuileries plaisent aux merles et aux ramiers. Aussi mon ami Nestor s'est-il rendu justement célèbre du Point-du-Jour à Charenton pour ses pêches miraculeuses. Je l'ai vu, en 1872, sous le pont de la Concorde, manquer, — car il la manqua, mais certaines défaites valent mieux qu'un triomphe ! — manquer, dis-je, à la suite d'une lutte de trois quarts d'heure, une brème géante, dont les riverains parlent encore. Souvent aussi, s'asseyant pour le vermouth devant le café du Pont-Royal, après sa matinée passée en bateau, il s'offre l'innocente joie d'étaler aux yeux des passants ébahis cinq ou six livres de frétil-lante friture.

Amener un tel pêcheur le long d'un torrent, à l'eau de neige froide et dure et dépeuplée par l'orage, était à coup sûr aussi insensé que de lancer sur les rares et maigres lièvres dont la race s'est raccourci les pattes à courir les plus inabordables pierrailles de nos montagnes,

quelque chasseur habitué aux populeux tirés de Compiègne et de Fontainebleau.

Mais vainement j'essayai de tous les moyens pour dissuader Nestor, inventant des mensonges, déclarant la saison mauvaise, annonçant que l'ablette ne se montrait point et que la truite n'était pas sortie.

Nestor persista ! il voulait tâter la rivière.

Nous résolûmes de remonter le Jabron, tout en pêchant, depuis son confluent jusqu'aux papeteries, le Jabron, l'*Agabrone rivus* des anciens cadastres, noms que les savants amoureux d'étymologies étranges et de latin barbare interprètent par *rivus aquæ brunæ*, appelant ainsi ruisseau des eaux brunes ou des eaux noires un ruisseau le plus limpide du monde.

Quelques mouches que nous capturâmes tandis qu'elles se chauffaient au soleil le long d'un mur, quelques vers de terre ramassés en un lieu humide qu'on nous indiqua, devaient suffire à garnir l'hameçon.

J'avais exactement prévu : à peine mon ami Nestor eut-il regardé l'eau de près, qu'il se mit à rire. — « Hein ? c'est donc ça, votre rivière !... et vous voulez me faire croire qu'on prend du poisson là dedans ?... — Mais... — Le moyen



d'amorcer, d'appâter le coup avec cet enragé courant à fleur de caillou, sautant et bondissant comme un jeune cabri ? Où trouver un crin assez fin pour que sa couleur et sa transparence se fassent invisibles dans ces eaux trop claires ? Quel hameçon, fût-il microscopique, pourrait se vanter d'échapper, au milieu de ce cristal, à l'œil perspicace et rond du poisson qui toujours se méfie ?... D'ailleurs, il n'y a pas de poisson ! de quoi vivrait-il sur ces fonds sans herbe ?... — On dit pourtant que les *riants*... — Laissez-moi tranquille avec vos riants ! —... Dans les riants et surtout dans les gouffres... — Quels gouffres ? Je serais curieux de voir un gouffre. » Nestor raillait encore. Cette idée de gouffre le séduisit pourtant, et il fut convenu qu'après nous être reposés un peu et avoir mangé n'importe quoi sur le pouce, au bord de l'eau, je le conduirais à un gouffre de ma connaissance.

Le gouffre était loin et le soleil piquait, reflété par les cailloux blancs. Mais la causerie abrégée le chemin. Nestor me développa ses théories sur la façon logique d'*escher*. Je l'intéressai à mon tour en lui apprenant, chose généralement ignorée des Parisiens, que son crin de Florence et sa racine anglaise n'étaient ni un crin ni une

racine, mais bien un ver à soie mis à tremper dans le vinaigre et subtilement allongé, alors que gonflé de soie, sur le point de filer son cocon, il n'est pour ainsi dire qu'une grosse boule d'or fluide. Nestor, lorsque nous arrivâmes, se trouvait en parfaite bonne humeur.

Mon gouffre est d'ailleurs fait de façon à dérider les plus moroses : le *gourg* de nos paysans et le vrai *gorges* des Latins ! Sous un vieux pont, dans une étroite fente, où la rivière tombe en cascades et subitement s'apaise, ce trou d'eau semble noir au premier abord et se donne des airs d'abîme. On ne se penche pas au-dessus sans éprouver un petit frisson. Mais l'œil peu à peu s'habitue et distingue le fond, vaguement. Les parois creusées et polies laissent voir des bouts de roc qui luisent comme argent, frappés d'un rayon de soleil à travers le cristal qui tremble. Le bruit de la chute, dont le grondement unique effrayait, se décompose en une infinité d'harmonies. Mille chutes minuscules tintent, chaque filet d'eau chante sa chanson, ce n'est plus l'abîme perfide où se cache la Lorely, mais la claire grotte virgilienne retentissante de la voix des Nymphes.

— « Des chevesnes ! » dit Nestor.

— « Ici nous appelons ça des *arestons*. »

En effet, à deux mètres sous l'eau, une vingtaine d'assez gros poissons évoluent.

— « Quel malheur que la rivière ne soit pas un tantinet louche... N'importe, on essaiera quand même. »

Et tandis que je bous d'impatience, croyant toujours voir les *arestons* filer ; Nestor, avec la lenteur narquoise que met un pharmacien à boucher, ficeler, étiqueter, coiffer un remède attendu par le malade ; Nestor, posément, monte sa canne, ajuste sa ligne, et dispose autour de lui une foule d'engins perfectionnés qu'il sort d'une foule de poches. Enfin, croyant les préparatifs finis, je passe la boîte à vers et les mouches.

— « Pas encore ! »

C'est maintenant un poids en plomb que Nestor adapte au bout de la ligne. Allons-nous pêcher avec cet étrange appât ?

— « Pour mesurer le fond mon petit, et savoir où je dois fixer le flotteur. »

Devant tant de science, je m'incline. Le plomb touche l'eau, descend... ô surprise ! les *arestons* se précipitent et viennent cogner le plomb du nez.

— « Ça mordra; vite, vite, un ver! »

Et voilà le ver enferré qui plonge à son tour et se tortille. Mais les arestons n'approchent plus; ils se promènent vers l'autre bord avec une superbe indifférence.

— « Peut-être, insinuai-je, s'imaginent-ils que c'est toujours du plomb? »

Nestor, allumé, ne daigne seulement pas répondre à ma sottise plaisanterie. Nestor enlève le ver et le remplace par une mouche. Hélas! les arestons dédaignent la mouche comme ils ont dédaigné le ver.

— « Il faudrait peut-être des sauterelles... » dit Nestor.

J'en ai vu justement quelques-unes au bord du chemin qui s'essayaient les ailes dans l'herbe poudreuse. Nous en capturons deux, au prix de quelles ruses de peau-rouge! Elles sont vivantes, appétissantes, elles ne tentent pas l'areston. Nestor s'assied désespéré, il parle de briser sa ligne. A ce moment, un souvenir d'enfance me revient: je vois une source dans les prés, là peut-être se trouve l'appât incomparable. C'est le *portefaix* (larve, je crois, de libellule), sorte de ver bizarre promenant au printemps, dans les eaux douces, un long tube qu'il se fabrique lui-même avec des

débris de bois pourri, du sable et de petits fragments de cailloux. J'en découvre six, j'en découvre douze. Cette fois, les arestons n'y tiennent plus. Ils accourent et se bousculent à l'appât de cette chair tendre et friande. Une fois, deux fois, le portefaix est enlevé. Enfin Nestor ferre d'un coup sec, et jette à ses pieds, palpitant sur le galet dur, un areston d'une demi-livre.

C'est assez pour sauver l'honneur et nous ménager une rentrée. La nuit arrive et la ville est loin, il s'agit de plier les lignes. Non sans regret ! car l'heure est bonne et les arestons, mis en appétit, rôdent au plus près et gobent les insectes à grand bruit sur la surface des eaux assombries.

---

## LA MORT DE PAN

---

Vous connaissez l'étrange récit que fait Plutarque, en son livre *Des Oracles qui ont cessé* :

« Le vaisseau du pilote Thamus étant un  
» soir vers certaines îles de la mer Égée, le  
» vent tomba tout à coup. L'équipage était bien  
» éveillé, partie buvait, partie s'entretenait,  
» lorsqu'on entendit une voix qui venait des  
» îles et qui appelait Thamus. Thamus ne ré-  
» pondit qu'à la troisième fois, et la voix lui  
» commanda, lorsqu'il serait entré en un cer-  
» tain lieu, de crier que le grand Pan était  
» mort. On fut saisi de frayeur, on délibéra si  
» on obéirait à la voix. Thamus conclut que  
» s'il faisait assez de vent pour passer l'endroit  
» indiqué, il se tairait ; mais que si le vent ve-  
» nait à manquer, il s'acquitterait de l'ordre

» qu'il avait reçu. Il fut surpris d'un calme au  
» lieu où il devait crier; il le fit; aussitôt le  
» calme cessa, et l'on entendit de tous côtés des  
» plaintes et des gémissements comme d'un  
» grand nombre de personnes affligées et sur-  
» prises. »

Eh bien, non ! malgré Thamus et Plutarque, et malgré cette belle histoire qui, au dire de Rabelais, tirait des œilz de Pantagruel, larmes grosses comme un œufz d'austruche, non, le grand Pan n'était pas mort. J'en sais quelque chose — moi qui vous parle — ayant eu cette joie, en pleine Provence catholique et dix-huit siècles après Tibère Cæsar, d'offrir au dieu un sacrifice sur son autel rustique et toujours véné-  
néré.

Je me hâte d'ajouter qu'à l'exemple de la Minerve des *Paiens innocents*, se cachant en robe de bienheureuse sous les oliviers du Minervois, mon pauvre chèvre-pieds, quand je le découvris, dissimulait ses cornes sous une auréole, et en état de saint de campagne.

\* \*  
\*

Le singulier saint que Saint Pansi, et quel joyeux pèlerinage !

Pour arriver à sa chapelle, on montait au soleil, des heures et des heures par un sentier tracé des chèvres et que chaque orage effaçait. Aussi parfois le perdions-nous, ce chemin sacré, dans les galets des torrents à sec et parmi les pierrailles des pentes. Alors ce cortège s'arrêtait ; les garçons embrassaient les filles, et c'était une joie, des rires ! Mais le sentier se retrouvait bientôt, visible à peine et rayant d'un mince trait l'escarpement des ravines, ou marqué largement, sur un plus fidèle terrain, au travers des sauges en fleur, des marjolaines et des buis.

Puis à un tournant, dans une échappée, entre la roche aride de Peyrimpi et la croupe de Lure neigeuse et sombre, un monticule apparaissait, et sur le monticule, tout au bout, reluisant comme un éclat de vitre au soleil, la chapelle blanche de San-Pansi.

Et *zou* ! les enfants, à San-Pansi !

..

Devant la chapelle, une esplanade taillée dans le roc aplani, piquée de mousses, d'herbes maigres ; et au milieu, entre deux chênes,





reste probable d'un bois sacré, un bloc de grès rouge creusé d'un trou.

La chapelle était au curé, le bloc de grès rouge à l'ermite. Le curé regardait le grossier monument d'un œil d'envie, et l'ermite n'eût pas donné sa vieille pierre pour la chapelle.

Car le maître à San-Pansi, grand prêtre et sacrificateur, ce n'était pas le curé, c'était l'ermite.

Œil mi-clos, face enluminée, avec sa barbe en pointe presque aussi rouge que sa face, cet ermite, disaient les vieilles, vous avait un air de païen.

Pour costume, une défroque d'abbé; mais la défroque, depuis longtemps, avait perdu son apparence première. Tombant droit et veuve de ceinture, déchirée à tout les buissons, effrangée aux pointes des cailloux, tordue par le vent et fripée par la pluie, la soutane flottait en plis superbes qu'eussent enviés toge ou peplum. Quant au chapeau, privé comme il était de ces coquettes petites brides qui relèvent catholiquement les bords des coiffures ecclésiastiques, amolli d'ailleurs et repétri dans la vieillesse et la tem-

pête, il eût fort bien, avec ses bords tombants où la coiffe se confondait, figuré sur la tête d'un chevrier sicilien ou d'un pâtre d'Ionie.

L'ermite, d'ordinaire, vivait seul sur son roc, avec une chèvre à demi sauvage. Mais comme — suivant la tradition immémoriale de ses prédécesseurs à San-Pansi — il joignait aux fonctions sacrées le rare métier de hongreur, deux fois par an on le voyait, au printemps et en automne, descendre dans la vallée, soufflant de ses lèvres ironiques dans les quatorze trous de sa flûte en laiton.

Velu comme un bouc, puant et cynique, si vous l'aviez vu en train de boire, un jour de fête, de quelle humeur il recevait les processions qui, l'une après l'autre, tout le matin, montaient du fin fond des vallées !

— « Bon ! ceux de Noyers... ceux de Ribiers », grognait-il, entendant chanter. Puis, sa moustache essuyée d'un revers de main :

— « *Pichoun aganto la campano.* »

Et le voilà parti à travers la pente, barbe au vent, soutane retroussée, tandis que le pauvre *clerson* essoufflé, perdu dans les buis d'où sa tête à peine sortait, le suivait de loin en remuant sa grande cloche.

— « *Qué te n'embarre de bestiari!* » disait l'ermite, en revenant s'asseoir pour boire, jusqu'à ce qu'une autre procession arrivât.



Mais toutes les processions rentrées, la messe une fois dite, et le curé descendu au village :

— « Ici, les enfants! » criait l'ermite.

Et, debout devant le vieil autel, avec je ne sais quoi de religieux dans son œil cynique, il inaugurerait gravement une étrange et païenne cérémonie.

Ne dites pas que ceci est faux, ne le dites pas, car je l'ai vu! J'ai vu les gens, enfants et filles, tomber sur le roc à genoux, tandis que le soleil rougissait d'un reflet dernier les pierres de l'autel et la face sereine de l'ermite. Je me suis prosterné comme eux, comme eux j'ai offert le miel et le fromage, et comme eux — ne riez pas trop! — j'ai frotté mon ventre au grès sacré qui rendait les filles fécondes et les garçons vigoureux.

J'avais huit ans alors; et plus tard, en mes heures d'adolescence, quand le professeur à propos d'Horace nous parlait de Pan ou de Faune, des satyres amis des montagnes ou des

sylvains qui peuplent les bois, ma pensée tout à coup s'envolait vers l'ermitage, et je revoyais l'humble autel, la rustique cérémonie, les gâteaux de miel roux, les fromages pressés entre des feuilles odorantes, et le sourire de l'ermite pontifiant dans les rayons du soir.

\*  
\* \*

Cette impression, instinctive d'abord, se changea plus tard en certitude, et je finis par me convaincre logiquement que la chapelle de San-Pansi était bien le refuge agreste à l'abri duquel le pauvre dieu spolié avait pu, parmi les rocs et les bois, traverser, sans être inquiété, les durs siècles du moyen âge.

Un jour même, déjeunant avec des curés, chez l'ermite (j'étais alors frais émoulu de l'université et tout fier de ma jeune science), j'engageai à ce propos avec le vieux desservant de Bevons une intéressante discussion pagano-archéologique :

— Ainsi donc, monsieur le curé, vous ne savez rien de votre saint, si ce n'est qu'il s'appelle Pansi et qu'il guérit de la colique ?

— D'abord, mon saint est un saint local, répondit le brave homme en se versant à boire ;

on ne le trouve, il est vrai, sur aucun calendrier, mais, à défaut de titres écrits, il a pour lui la vénération de cinq vallées, une tradition séculaire et constante, et ce n'est pas le premier exemple d'un grand bienfaiteur, d'un saint de campagne, canonisé aux siècles de foi par la reconnaissance publique et justement vénéré encore, lorsque, à travers les révolutions et les âges, tout monument de son existence s'est perdu.

— Sans doute, monsieur le curé ; et pourtant ce ne serait pas non plus la première fois qu'un dieu de l'antiquité païenne, un de ces démons que le Christ vainqueur chassa des temples, serait parvenu sous un sacrilège déguisement à usurper un reste d'encens et de culte.

Ici le vieux prêtre ouvrit les yeux curieusement.

— Vous savez sans doute mieux que moi, monsieur le curé, que la vieille religion, reléguée loin des villes, conserva longtemps, dans les campagnes, au sein des vallons, sous l'ombre des bois, ses autels cachés et ses mystères.

— Passez !... passez !... murmura le curé ; mais où prétendez-vous en venir ?

— A constater ceci tout simplement : que

votre San-Pansi n'est autre que Pan, que vos paroissiens sont des idolâtres, et que vous vous trouvez — sans le savoir, j'aime à le croire — grand prêtre du dernier des faux dieux.

— Bravo ! bravo ! monsieur le savant, s'écria l'ecclésiastique assemblée. Car on est toujours un peu jaloux entre prêtres, et plus d'un, en son cœur, se réjouissait de l'embarras que le bon vieux curé, métropolitain de San-Pansi, laissait voir.

Dans la porte toute grande ouverte pour donner du jour au rez-de-chaussée sans fenêtre, un merveilleux paysage s'encadrait : à droite, à gauche, Jabron et Buech, avec leurs minces filets d'eau traçant sur leurs lits de cailloux blancs, larges d'une demi-lieue, une imperceptible ligne noire ; les Alpes au fond ; et plus près de nous, Lure couchée et sa grande croupe qui barrait le ciel.

— Regardez, disais-je, regardez là-haut, sur Lure, cette entaille à peine visible qui tranche l'arête de neige : c'est *le pas des Portes*. Par là passait la voie romaine, et par là, sans doute, avant les Romains et leurs larges routes pavées, lorsqu'il n'y avait qu'un étroit sentier, descendirent les premiers colons grecs apportant avec

eux l'olivier et les dieux du pays de lumière.

Du *pas des Portes*, la route les dirigeait ici; et quand, arrivés sur le monticule où nous sommes, ils virent autour d'eux le cirque que nous voyons, mais combien plus majestueux encore : immense, couvert de forêts, alors que ces montagnes aujourd'hui sans verdure faisaient de toutes parts jaillir les eaux vives de leurs sources, et que ces ravines arides, dont le soleil ronge la marne, résonnaient sous les chênes du bruit perpétuel des cascades, vous étonnerez-vous que, saisis d'abord d'un religieux respect, ils aient voulu, par-dessus le front des bois, dresser un autel au grand Tout, au dieu en qui se personnifiait l'âme des choses, à Pan, image et représentation de la nature, bienfaisant et formidable comme elle, fait comme elle d'ombre et de jour, divin par sa face resplendissante, et lié à l'animal par ses jambes de bouc, son poil rude et ses cornes? Vous étonnerez-vous?...

— Et les voilà bien nos docteurs à la mode, s'écria le curé en s'interrompant, parce qu'ils auront quelque part découvert un endroit commode pour un temple, ils vont, leur tête se monte... Mais à ce compte, vous pourriez sup-

poser un autel païen sur tous les rochers de la contrée.

— Oh! que nenni, monsieur le curé; tous les rochers de la contrée ne sont pas, comme celui-ci, centralement placés et visibles de partout; tous ne figurent pas un piédestal naturel, fait pour tenter un peuple artiste; tous, enfin, ne portent pas, reconnaissable encore, le nom d'un dieu; car, à défaut même d'autres preuves, il serait permis de supposer que le nom grec de Pan s'est, sur de grossières lèvres campagnardes, transformé en celui de Pansi, tandis que le dieu lui-même, le dieu de la nature créatrice et de l'universelle génération, devenait peu à peu dans d'étroits cerveaux San-Pansi, le bon San-Pansi, qui donne aux femmes la fécondité et guérit les enfants de la colique. Les preuves, d'ailleurs, ne manquent point...

— Voyons, monsieur, voyons ces preuves.

— N'insistons pas trop sur le vieil autel, il est pauvre, rongé du temps, et sans doute vous récuseriez son témoignage. Mais n'est-ce pas une preuve aussi que ce nom de *Peyrimpi*, pierre impie, qu'a la montagne dont San-Pansi n'est qu'un chaînon? Et le nom ne fut-il pas excellemment donné par les premiers prêtres chrétiens à ce



nid de païens incorrigibles ? Les inscriptions grecques trouvées à deux pas d'ici, faut-il que je vous les rappelle :

— HEROPHILE, GRAND PRÊTRE DE MERCURE ET ILLUSTRE FILS D'HOPILE... | etc... Or, Pan était fils de Mercure, et souvent leur culte se confondait. Les preuves ? Mais elles sont partout : dans l'image de votre saint que je vois portant la houlette, barbu et cornu, comme Moïse, direz-vous, et je dirai, moi, comme un satyre ; dans la date de votre fête, qui se trouve tomber précisément à l'époque des lupercales ; dans les grappes d'hyèble sanglant dont ces enfants là-bas se rougissent le visage comme faisaient les prêtres du dieu ; dans les maux que guérit San-Pansi avec sa pierre ; dans ces offrandes de miel et de laitage, conformes au plus pur rituel païen ; elles sont enfin, terminai-je en riant pour ne pas envenimer la querelle, elles sont éclatantes et visibles surtout dans la figure de votre ermite, qui, par une harmonie singulière entre ce qui fut et ce qui est, m'apparaît précisément la vivante image du dieu : velu comme lui et rappelant par son poil dru les végétations qui couvrent la terre, rouge et luisant de visage pour signifier l'éclat du jour. Il n'a, il est vrai, ni

jambe de bouc ni sayon de peau tigrée d'étoiles ; mais, au fait, je n'ai jamais bien examiné les pieds du gaillard sous sa soutane ; et les mille trous, les taches sans nombre dont elle est parsemée peuvent, aussi bien que les bigarrures d'une peau de bique, symboliser les constellations qui peuplent le ciel.

Tout le monde rit à cette conclusion imprévue, le curé comme les autres, et l'ermite lui-même. Mais un petit abbé qui se trouvait là, tournant vers moi, sans lever les yeux, sa pâle figure ultramontaine :

— Monsieur, dit-il, je vous félicite. Tout ceci est fort doctement et fort ingénieusement conjecturé. Dom Carbasse, l'honneur de son ordre, et qui mérita, au siècle dernier, d'être surnommé le destructeur des faux saints, vous envierait cette magistrale procédure canonique.

— Pure plaisanterie... monsieur !...

— Non pas, non pas ; il en reste encore, il en reste trop, après dix-huit siècles, de ces superstitions mal extirpées, qui sont pour l'Église un scandale et pour certaines gens matière à honneux profits.

Là-dessus le bilieux petit abbé se levant, jeta au pauvre ermite qui desservait la table un long

regard, regard de prêtre, passionné, tenace et froid, où se pouvait lire toute la haine que nourrit le clergé de campagne contre la tumultueuse et joyeuse bohème des frères libres de Saint-François.



Dix ans plus tard, une après-midi de ce mois, les hasards de la promenade m'ont conduit du côté de San-Pansi.

Quels changements j'y ai trouvés ! Murs recrépis, chapelle neuve, une cloche dans un clocher... Ce n'était plus l'ermitage d'autrefois, criblé de crevasses et de trous et tout verdi par les petites grappes des plantes grasses, où, d'après le dire des mauvaises langues, l'ermite, chaque matin, tapait de sa clef sur une tuile pour sonner la messe aux lézards.

— Terrible ! frère Terrible ! criai-je ; car, j'avais oublié de vous le dire, l'ermite s'appelait Terrible de son petit nom.

A ma voix, Terrible apparut ; mais rasé, sans poil, méconnaissable, avec cette allure particulièrement résignée qui caractérise les chiens ton dus. Terrible portait chapeau luisant, roide

soutane, et, que San-Pansi me pardonne ! je crois même qu'il ne sentait pas le vin.

Comme je m'affligeais de le voir ainsi, il me raconta une histoire lamentable :

Le vieux desservant était dans l'enfance, et un petit vicaire qu'on lui avait adjoint (l'abbé du déjeuner, sans doute), tyrannique et sec, menait tout. Fanatique pour Rome, exclusivement dévot à la Vierge, dès les premiers jours on devina qu'il aurait San-Pansi en horreur. Il voulait d'abord abolir ermitage et pèlerinage.

Mais les villageois résistèrent. Lui, cependant, bouleversait tout, gâchant le plâtre et recrépissant. Il remplaça par un tableau fabriqué tout frais à Paris, représentant je ne sais quoi et puant encore la peinture, la toile immémoriale où se voyait le grand San-Pansi avec la houlette, parmi les arbres, au milieu des chèvres, sous un ciel bleu parsemé d'étoiles d'or. Il rasa l'ermite, il lui imposa chapeau net et soutane propre. Puis un matin, parlant en chaire, il annonça aux fidèles stupéfaits, mais vaincus par ce coup d'audace, que San-Pansi désormais ne s'appellerait plus San-Pansi, que ce Pansi était un faux saint, qu'on ne lui devait aucun culte, et qu'à la demande expresse de

Monseigneur, N. S. P. le pape venait, honneur insigne ! de placer la chapelle purifiée et restaurée sous l'invocation de Saint Pie.

— Saint Pie ! Saint Pie !... qui connaît ça ? conclut le vieux satire en haussant les épaules.

— Mais les fromages ? les pots de miel ?...

— Interdits, comme tout le reste !

Et me montrant l'autel de grès :

— Vienne la fête, et s'il y pense, l'enragé m'enverra ma pierre rouler là-bas dans le val-lon.

Pauvre vieux sacrificateur ! Des larmes luisaient dans son œil, et je le surpris portant au menton sa main crispée pour tirer une barbe rouge qui n'y était plus.

Nous nous quittâmes navrés, et sans boire.

Je redescendais la colline, et tandis que fuyaient devant mon bâton les cailloux du sentier, sonores et coupants comme des fragments de brique, tout à coup, songeant à cette fin misérable d'un dieu :

— Oui, Pan est mort, bien mort !... m'écriai-je.

A ce cri, un oiseau s'envola dans l'air silencieux, un coup de vent subit fit courber la cime des chênes, et par-dessus le bruit des feuillages

émus, une plainte harmonieuse et vague me répondit.

C'était le vieil ermite, prêtre inconscient d'un culte aboli qui, debout dans les rayons rouges du couchant, sur le roc de la plate-forme, nu-tête et ses oreilles pointues se détachant de son crâne ras, confiait à Pan ses tristesses en soufflant un air mélancolique dans sa grande flûte de hongreur.

FIN



154

## TABLE DES CHAPITRES

---

<b>LE CANOT DES SIX CAPITAINES . . . . .</b>	<b>1</b>
I. — Le naufrage du singe rouge . . . . .	1
II. — L'entrepont mystérieux . . . . .	6
III. — Quelques récits de voyage. . . . .	9
IV. — Le Bigorneau et la Castagnore. . . . .	15
V. — Un petit port de mer . . . . .	21
VI. — La Méditerranée est-elle bleue? . . . . .	24
VII. — Mademoiselle Cyprienne et mademoi- selle Brin-de-Bouveau . . . . .	28
VIII. — Peintures murales . . . . .	33
IX. — Parfums et fleurs . . . . .	38
X. — La bouée-poste . . . . .	42
XI. — Un mariage au clair de lune. . . . .	48
XII. — Il y a un sort sur la Castagnore . . . . .	55
XIII. — Ce qu'une langouste peut contenir . . . . .	58
XIV. — Enlèvement nocturne . . . . .	64
XV. — Le phoque et les corailleurs. . . . .	68
XVI. — Chassé-croisé sur l'eau. . . . .	76
XVII. — Tout s'arrange. . . . .	80
XVIII. — Décidément la Méditerranée est bleue . . . . .	85



LES HARICOTS DE PITALUGUE. . . . .	95
LA MORT DE CARMENTRAN . . . . .	115
L'ARRESTATION DU TRÉSOR . . . . .	141
CURG BIASSO. . . . .	163
LE VIN DE LA MESSE. . . . .	175
DANS UNE PETITE VILLE . . . . .	189
I. — La vieille maison . . . . .	189
II. — Le crucifix de sœur Nanon. . . . .	195
III. — Le saint des rouges . . . . .	201
IV. — Drôles de pénitents. . . . .	207
V. — Déjeuner anthropologique . . . . .	213
VI. — Une pêche à l'areston . . . . .	221
LA MORT DE PAN. . . . .	228

FIN DE LA TABLE

67683200

PRIX : 60 centimes.

PAUL ARÈNE

LE CANOT

DES SIX CAPITAINES

K/Z 506 L A

140

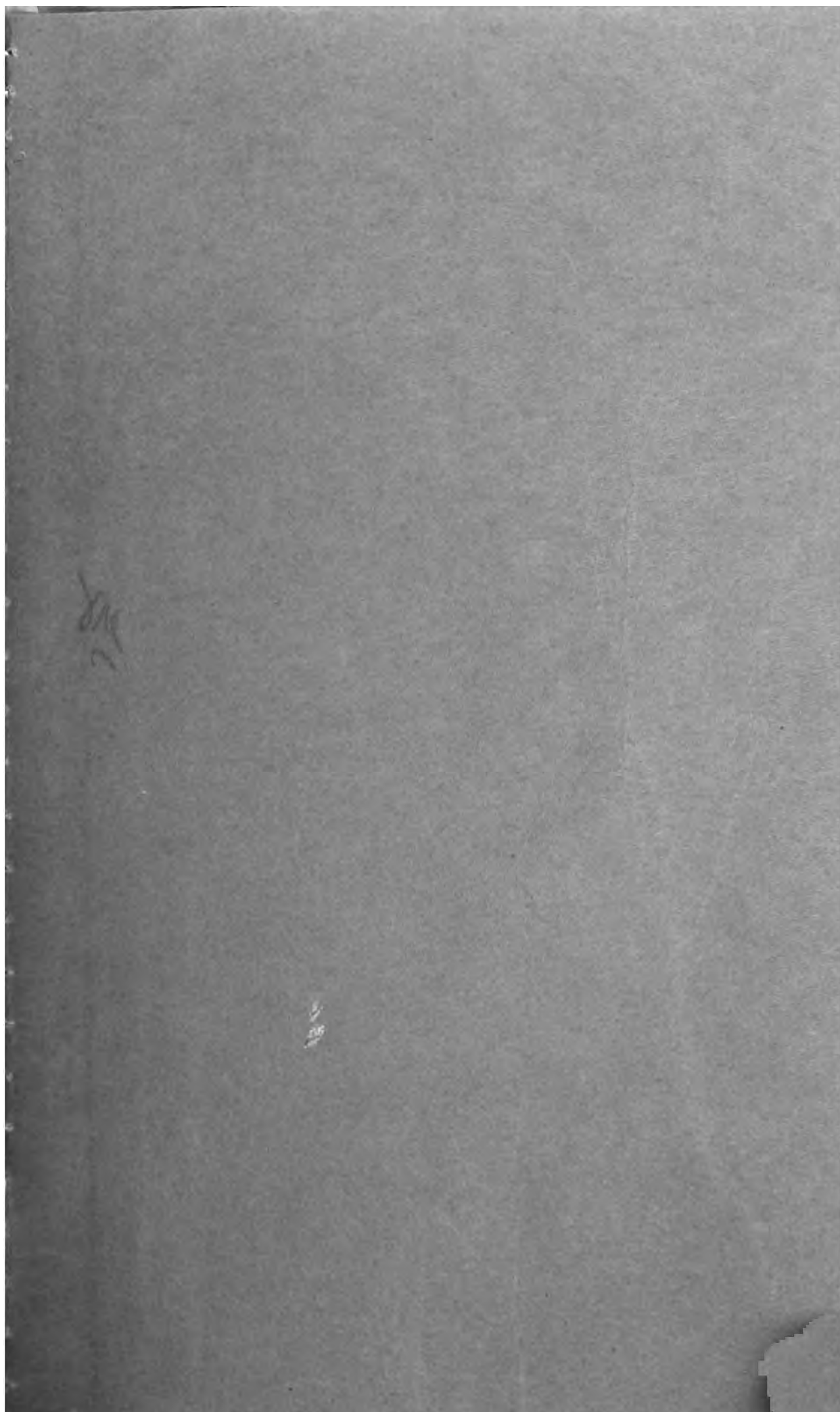


PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, rue Racine, 26.

5/28



## AVIS DE L'ÉDITEUR

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, à 60 centimes le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

POUR LES N<sup>os</sup> 1 A 260, DEMANDER LE CATALOGUE SPÉCIAL

261. LOUIS JACOLLIOT, *Voyage au pays des Singes.*
262. CH. DICKENS, ETC. *Un Ménage de la Mer (Contes de Noël).*
263. ÉMILE ZOLA, *Sidoine et Médéric.*
264. PIERRE MAEL, *La Bruyère d'Yvonne.*
265. MAXIME PAZ, *Trahie.*
266. CATULLE MENDÈS, *L'Enfant amoureux.*
267. MOULIN (M.) et LEMONNIER (P.), *Aventures de Mathurina.*
268. BOCCACE, *Contes.*
269. CLAIRE VAUTIER, *Femme et Prêtre.*
270. OSCAR MÉTÉNIER, *La Grâce.*
271. COUTURIER (CLAUDE), *Le Lit de cette Personne.*
272. LE ROUX (HUGUES), *L'Attentat Sloughine.*
273. XANROF, *Juju.*
274. PRADELS (OCTAVE), *Les Amours de Bidoche.*
275. YVELING RAMBAUD, *Sur le Tard.*
276. BOSQUET (E.), *Le Roman des Ouvrières.*
277. PERRET (PAUL), *La Fin d'un Viveur.*
278. LAURENT (ALBERT), *La Bande Michelou.*
279. CAHU (THEODORE), *Combat d'Amours.*
280. VEBER (PIERRE), *L'Innocente du Logis.*
281. THURRIET (ANDRÉ), *Contes tendres.*
282. COQUELIN GADET, *Le Livre des convalescents.*
283. SILVESTRE (ARMAND), *Histoires gaies.*
284. LANG (PIERRE DE), *Jules Fabien.*
285. DURIEU (L.), *Ces bons petits collèges.*
286. JANIN (J.), *Contes.*
287. GUICHES (GUSTAVE), *L'Imprévu.*
288. LHEUREUX (PAUL), *Le Mari de Mademoiselle Gendri.*

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 fr. le volume.

(ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE)











